

D^r Angel PULIDO
Membre à vie du Sénat Espagnol

Le Peuple Judéo-Espagnol

Première Base Mondiale de l'Espagne

Traduction de l'Espagnol, revue par

Max NORDAU

Vendu au profit du COMITÉ POUR L'ÉRECTION
D'UN MONUMENT A ÉLEVER A LA MÉMOIRE DES
ISRAËLITES ORIENTAUX MORTS AU CHAMP
D'HONNEUR (Œuvre de guerre, autorisée par arrêté
de M. le Ministre de l'Intérieur, à faire appel à la générosité
publique).



PARIS
Éditions de LA REVUE MONDIALE
45, Rue Jacob (VI^e)

1923



MAX NORDAU.



DR. ANGEL PULIDO



SA MAJESTÉ LA REINE-MÈRE MARIE-CHRISTINE DE HABSBOURG.

A. S. M. la Reine-Mère Marie-Christine
de HABSBOURG

MADAME,

La partie principale de ce modeste livre est formée par les trois Conférences que l'auteur donna à l'Athénée Scientifique et Littéraire de Madrid, les 13 février et 8 et 15 mars 1920, sur le peuple hébréo-espagnol qui existe, disséminé par le monde, et sur ses relations avec l'Espagne actuelle, qui fut la Mère patrie adorée de ses ancêtres dès les temps les plus anciens et continue à être celle de ses descendants par leur ardent amour pour elle. Ces Conférences, par leur sujet, sont destinées à parcourir le monde en peu de temps, ainsi que l'ont fait d'autres publications de l'auteur relatives au même sujet.

Depuis que, presque enfant encore, il commença à publier des livres, l'auteur de celui-ci a toujours aimé à mettre en tête de ses œuvres le nom d'une personne aimée, même sans la consulter, car la plupart du temps ce nom était le symbole de la question fondamentale qui y était traitée, et l'ayant fait pour les cent vingt ouvrages environ traitant

de questions d'intérêt public qu'il a écrits jusqu'à ce jour, en tête de ces ouvrages se trouvent inscrits les noms des personnes qu'il a le plus vénérées et admirées et auxquelles il a voué un culte intérieur durant sa vie déjà longue.

Ce livre est un des plus spéciaux parmi ses ouvrages. Il traite d'un thème national, grandiose, des plus célèbres dans l'histoire dramatique de l'Humanité et des Empires qui dominèrent le monde ; il est fait, dans les proportions que permettent sa portée limitée et son bref développement, d'échos de souffrances, de malheurs, d'amour patriotique, de luttes d'angoisses et de réparations d'une nation glorieuse, tourmentée et souffrant de maladies graves et tenaces. Et pour cette raison, il était de rigueur que son auteur cherchât une personne adéquate pour l'honorer de son auguste nom inscrit au frontispice de ces pages. Et en réfléchissant beaucoup et cherchant qui ce pourrait bien être, se présentèrent à sa mémoire et à ses méditations une histoire et un nom auguste et universellement respecté : ceux de Votre Majesté.

Luttes épiques, maladies très pénibles, afflictions intenses, inconsolables parce qu'elles étaient causées par des pertes de vies et de richesses nationales, souffrances, vertus et conflits d'amour de la Patrie et de la Justice, vifs désirs de réparations et d'agrandissements : tout enfin ce que contient la vie de l'Espagne pendant une histoire agitée et longue de siècles innombrables, est renfermé en raccourci dans la vie de Votre Majesté. C'est pourquoi, celui qui voudrait essayer de symboliser en une personne la synthèse pathétique de notre Espagne toujours

très méritante, toujours malheureuse et souffrante, trouverait difficilement une créature humaine qui pourrait le servir mieux que Votre Majesté ; Votre vie étant comme un reflet, admirable d'expression, de notre existence nationale multiséculaire.

Humble, rude et pas le moins du monde courtisan, l'auteur du livre ne se serait peut-être pas fixé sur Votre Majesté de crainte d'être censuré et accusé de flatterie, lui qui jamais n'a flatté personne, s'il n'existait en lui, depuis longtemps déjà, un culte respectueux que commença à lui suggérer, dans le cours de longues et intimes conversations, un maître renommé, symbole lui aussi dans l'histoire, comme aucun autre, d'une Patrie glorieuse, souffrante et malheureuse, qu'il adora avec une profonde dévotion et un immense sacrifice, lui consacrant les prières les plus belles, les plus éloquentes et de la plus grande dévotion ascétique qu'aient prononcées des lèvres humaines dans tous les peuples et dans la série infinie des siècles : *le Dieu Castelar*.

Oui, Madame, j'ignore si Votre Majesté le sait, mais ami de ce génie espagnol, son médecin — et dire son médecin quand il s'agit de Castelar, c'était comme de dire son ami préféré en qui il avait la plus entière et la plus constante confiance, son compagnon inséparable de voyages, d'intimité domestique, de dîners et de bons conseils — je puis assurer que Castelar était un sincère admirateur et un avocat respectueux de cette Reine qui se vit un jour soumise par le malheur aux deuils et aux afflictions d'un veuvage prématuré et aux angoisses et soubresauts d'une Régence et d'une Minorité des plus

compromises et difficiles qu'enregistre l'histoire d'Espagne.

Cet orateur sans rival dans l'histoire aimait respectueusement Votre Majesté et, dans nos conversations intimes, dans nos voyages, pendant les repas, etc., la rude lutte que Votre Majesté soutenait contre sa destinée et les événements de la minorité de S. M. Alphonse XIII, l'austérité de Votre Majesté, ses vertus et son prestige sans tache, toujours difficile à maintenir chez une Reine, l'intéressaient et le préoccupaient et étaient l'objet d'examen, de commentaires et de nobles conseils entre ses amis auxquels il recommandait l'aide et la sympathie : c'est-à-dire qu'il procédait comme devait le faire celui qui avait déjà sacrifié tous ses biens, ses aspirations et ses vanités, qui pouvaient et devaient être très grands, pour servir la paix et l'ordre publics. Et il s'était converti à l'intangibilité d'un régime dans lequel il voyait son Espagne — cette Mère Patrie tant adorée par lui et toujours et si merveilleusement chantée dans de célestes litanies — symbolisée par une dame triste, solitaire, que soutenaient, avec l'aide de la Providence, deux hommes d'État fidèles : Canovas et Sagasta, contre l'hostilité de partis encore inquiets, turbulents et agités par les restes de la démente de la révolution de 69 qui épuisa ses grands hommes, essaya différents modes de gouvernements et mit fin à son régime par l'assassinat du plus vaillant et du plus patriote de ses chefs : le Général Prim.

Un jour de printemps de l'année 1894, Castelar nous parla, à nous, ses amis, avec beaucoup d'ani-

mation, d'une simple rencontre qu'il avait faite la veille en se promenant dans les jardins de la résidence royale d'Aranjuez, son lieu de prédilection, comme l'était également l'historique Tolède où il aimait à conduire ses amis étrangers, lorsqu'ils venaient visiter Madrid. La rencontre qu'il avait faite dans une allée d'arbres, était celle de la Régente, et, s'arrêtant, il l'avait saluée. Depuis le jour de l'année 1854, où, après un discours fameux au Théâtre Royal, quand, enfant encore, il révéla au monde l'apparition du premier orateur des temps modernes, il dut aller au Palais saluer Isabelle II, qui avait témoigné le désir de connaître le jeune prodige, il n'avait salué aucune Reine, et il plaisantait sur les commentaires qu'en feraient la presse et les partis politiques, comme ils le firent d'ailleurs.

Cet orateur sans égal, qui était ému par l'attention la plus simple de ses amis : le don de quelques grappes de raisins de Chelva, une poignée de fèves tendres de Murcia ou un jambon de Trévelez, et chantait à cette occasion des hymnes sublimes à l'amitié, montait de là aux belles régions de l'Espagne et, par une ascension grandiloquente, s'élevait jusqu'à l'exaltation de la patrie ; cet homme qui magnifiait et ennoblissait tout par son imagination, nous décrivait et commentait l'heureuse rencontre avec des descriptions sympathiques, en parlait avec joie, et, pendant une semaine, ce fut le thème politique favori de ses entretiens.

Patricien éminent, il nous adressa, le 8 avril 1894, aux seize amis qui étions les représentants de sa politique, Sénateurs et Députés, une longue lettre,

fameuse dans l'histoire des conversions des partis politiques (1), dans laquelle se trouvaient magistralement condensés et exposés avec une éloquence souveraine l'histoire et les enseignements de toute sa vie, ses illusions et ses belles espérances, ses réalités et ses tragiques déceptions et il nous recommandait un changement dans notre rôle politique. Cette lettre renfermait des aperçus sensationnels. Elle rappelait son apostolat, son élévation au Gouvernement, où il trouva qu'il n'existait déjà presque plus d'armée ; il dut la restaurer, réorganiser le corps d'artillerie dissous, rétablir les relations avec l'Église ; battre les cantonaux, les carlistes et les flibustiers qui démolissaient la patrie ; et ensuite, lorsque la Restauration était déjà affermie, il eut, d'accord avec les partis gouvernementaux, à rétablir les libertés démocratiques qui constituaient sa politique : liberté de la presse, de l'enseignement, d'association, de réunion, etc., etc., et après cela, considérant qu'il avait des obligations envers la Monarchie et ses auxiliaires, sans contrats formulés, mais avec des engagements si solennels de sa part, que, restant fidèle à ses principes, il déclara terminée la période constituante et avisa ses amis qu'ils eussent à considérer le régime en vigueur comme la formule politique de cette génération.

Il renonçait à tout : au pouvoir, à la tribune, à la presse (il avait des organes dans toutes les capitales) et aux juntes de provinces dont faisaient partie les amis dignes et loyaux qui l'avaient suivi pendant

(1) Reproduite dans mon livre *Réconciliation Hispano-hébraïque* dédié à LL. MM. les Souverains d'Espagne.

huit lustres et il proclama : l'éloquence est l'art des jeunes et la politique celui des vieux. Il disait que, lorsque les dents tombent de la bouche, les sottises doivent tomber de l'entendement, et nous prophétisa que le jour où disparaîtrait l'État ainsi constitué avec la Régence, il y aurait ou une république socialiste ou une dictature militaire, ou un absolutisme très fort, mais plus une démocratie comme celle-là, organisée et victorieuse. Les larmes aux yeux, il abandonnait tout ; avec tristesse, certes, mais sans vacillations, ni faiblesses. Il terminait sa lettre en nous demandant de nous rallier à la Monarchie sous la conduite de Sagasta. Il disait qu'en restant fidèles à une démocratie d'ordre, nous ferions œuvre de gouvernement, affrontant les responsabilités inévitables ; que nous devions persévérer dans cette attitude, certains que, si nous ne rencontrions pas dans l'opinion d'autrui toute la justice que méritait notre évolution vers la Monarchie, nous la rencontrerions pour le moment dans notre conscience et plus tard, dans l'Humanité et dans l'Histoire. Nous déplorâmes beaucoup cette résolution, mais nous obéîmes. Moi aussi, Madame, je vénérâis et désirais la paix de la Régence.

Cet homme, qui fut le premier Maître ès sentiments de patriotisme et ès conseils de bon gouvernement, par lesquels il atteignait aux sommets dans ses immortels discours ; qui pacifia la Régence et éleva aux lois, presque seul, son esprit démocratique, exalta souvent aussi le peuple espagnol expulsé de la patrie en 1492, et particulièrement dans son discours sans égal du 12 avril 1869, renommé comme le

premier des temps modernes, que beaucoup d'Espagnols apprirent par cœur et que tous connaissaient sous le nom de « Discours du Dieu du Calvaire » ; célèbre réponse que prononça Manterola, combattant la liberté religieuse dans le plus fameux de ses livres, traduit dans toutes les langues, « Les Souvenirs d'Italie » ; cet homme, dis-je, conseilla à l'Espagne la réparation possible d'un drame épouvantable, imposé par des temps que nous ne pouvons juger à présent ; et plus d'une fois il nous dit, à nous, ses amis intimes, et il le répète dans ses discours et dans ses écrits, que nous devons considérer comme une œuvre de très haute importance et convenant au prestige et à la grandeur de l'Espagne, la réconciliation et la réincorporation de ceux-là qui vivaient en conservant de par le monde, avec un culte sacré et multiséculaire, (il avait pu l'apprécier dans ses voyages) — mais je l'expliquai plus longuement encore après ceux que je fis en Orient depuis 1882 — notre langue, et avec elle, et les habitudes intimes du foyer, une âme tout à fait espagnole et un patriotisme loyal à l'épreuve des siècles et des dédains.

Madame, depuis que l'auteur des Conférences de ce livre a perdu ce chef adoré, pour son affection et ses enseignements pour lui irremplaçables, ses pérégrinations à travers la politique depuis plus de trente ans n'ont été qu'une odyssee de sacrifices, d'événements douloureux, d'amertumes et de découragements inféconds. Laissé trop seul en Espagne, mais très accompagné dans le monde, rendu vaillant toujours par des idéals dont les deux principaux sont : la Patrie et la Monarchie dans laquelle Castelar

voyait un régime de paix et de progrès démocratique, protecteur de celle-là contre les délires des cantonaux et des carlistes qui l'avaient tant fait souffrir, et bon chrétien, et descendant d'ancêtres très religieux, il se proposa comme successeur et travailla de tout son pouvoir à accomplir le vœu du testament politique de Castelar relatif à cette œuvre grandiose de réparation des erreurs passées et d'union des deux peuples qui créèrent l'Espagne médiévale.

Que Votre Majesté daigne lire ces Conférences. Par des rapports dignes de foi, je sais qu'Elle les honora en les qualifiant d'intéressantes même sans les connaître. Elles sont le fruit de plus de quarante voyages faits dans toutes les nations de l'Europe et particulièrement celles de l'Orient depuis l'année 1878; de dépenses onéreuses, supérieures à ses ressources; d'études spéciales faites non dans les livres, mais avec Castelar et dans la vie réelle contemporaine, l'examinant depuis les églises et les temples, de Sainte-Sophie de Constantinople jusqu'à la Synagogue de Berlin, grandioses par leur renommée et leurs richesses, et de Saint-Pierre du Vatican jusque chez les plus modestes vendeurs des bazars et des places publiques; d'un amour immense et ardent pour l'Espagne et d'une horreur profonde, chaque jour plus intense des cruautés et des graves erreurs qui sont comme les infirmités humaines de la religion la plus charitable et la plus clémente de toutes les religions connues, et que le Rédempteur condamna avec des paroles énergiques dans ses prédications *urbi et orbi*, et à l'heure de son agonie, le jour sacré du drame du Calvaire.

Comme souvenir agréable et séduisant d'un air céleste de bonté et de miséricorde, ma mémoire me répète souvent cette phrase aimable avec laquelle, à midi et demi, le 19 février, Votre Majesté reçut les Juntas directrices des Associations Hispano-Hébraïques du Maroc et ceux qui les accompagnaient ; et, vous adressant à nous, avec cet accent doux et mélodieux de votre voix, et les phrases toujours simples et adorables qui passionnent et prennent pour toujours le cœur de ceux qui les entendent, vous me dites : « Comme je vous suis reconnaissante, Pulido, d'être venu me voir avec ces bons Messieurs. » Puis vous nous avez enchantés tous par votre conversation, de sorte que nous sortîmes radieux de contentement et d'espérance, parce qu'il nous semblait que nous laissions, dans une pièce du Palais Royal des Monarques d'Espagne, une amie providentielle de cette race tant persécutée, souvent humiliée, maltraitée, dépouillée et égorgée et dont, dans un nombre infini d'occasions dramatiques, les membres durent mourir, le nom de l'Espagne sur les lèvres, et dans l'âme le souvenir des jours heureux qu'ils y avaient passés.

Ces Israélites-là, je désire que Votre Majesté sache qu'ils sont les représentants du facteur le plus cultivé et le plus civilisé de notre zone du Maroc. Qu'ils sont, dans le Mogreb, des milliers de sujets. Ils en représentent symboliquement davantage : encore sept cent mille Juifs Espagnols qui ont en mains la vie commerciale de toutes les villes de l'Orient en Europe et en Asie ; ils représentent enfin encore bien davantage : les deux millions d'âmes espagnoles qui

enveloppent, avec notre souveraineté nationale idiomatique, le monde entier, comme un filet enveloppe le ballon avec lequel joue un enfant. Le bien ou le mal qui est fait à l'un d'eux résonne dans l'univers entier parce que le malheur les a unis par des liens fraternels incorruptibles ; c'est ce qui inspira à Bismarck sa phrase célèbre : « Si l'on marche sur le pied d'un Juif à Bâle, cela provoque un scandale à Chicago », et c'est une grande vérité que les Espagnols ne doivent jamais oublier. Il faut très peu de chose aujourd'hui pour donner aux nations une réputation bonne ou mauvaise. Il suffit que, à quelques amis, personnalités illustres (excepté moi), nous ayons placé le docteur Yahuda à la tête d'une chaire d'histoire hébraïque à l'Université Centrale pour qu'il se produisît dans le monde civilisé un effet d'allégresse, d'applaudissements et d'espérance parmi les amis de l'Espagne ; cet effet, je puis l'assurer pour l'avoir vérifié, diminua et rectifia quelque peu le discrédit et les haines générales qui, sans raison, se produisirent dans le monde contre l'Espagne, au moment de l'exécution de Ferrer.

Au Palais, en Europe, dans la société espagnole, Votre Majesté représente par son histoire, parce qu'Elle est un modèle de vertus, de souffrances et de vie très sage, et parce qu'Elle est aujourd'hui étrangère à toute politique et à toute fête et divertissement dans la vie sociale, quelque chose comme un être transcendant, auguste, souverain, vénérable, phare pour bien se guider, miroir de sérénité incorruptible et vision certaine de succès ; et cela, nous l'apprécions tous très bien, nous autres Espagnols, qui

observons et jugeons les faits avec impartialité.

Dans l'histoire de l'Espagne, la figure de Castelar est restée celle de l'orateur sans égal et du praticien des enseignements les plus sublimes et les plus purs. Pardonnez-moi si je dis que la vôtre restera celle d'une Reine exemplaire de qualités, d'intelligence et de souffrances, qui, dans les horribles tempêtes de l'adversité, sut défendre l'indépendance du sol de la Patrie et subit d'immenses catastrophes, jamais assez pleurées, par des fatalités dues aux fautes d'autrui. Pardonnez-moi aussi d'avoir uni dans cette lettre, vous le trouverez peut-être irrespectueux, les noms de deux figures qui seront également glorieuses et mémorables dans les annales de l'histoire de l'Espagne au XIX^e siècle. Et pardonnez-moi également si, en pensant à notre Espagne, au peuple judéo-espagnol persécuté, aux jugements futurs de l'Histoire sur Votre Majesté et aux leçons du Tribun, qui n'a pas son semblable dans l'humanité et duquel me disait Canalejas une nuit, longtemps après la mort de cet homme illustre : « Divin Castelar hier, divin Castelar aujourd'hui, divin Castelar demain : toujours divin et unique Castelar », si, en considération de ces raisons, dans votre sévère abstention de toute intervention dans la vie publique, je vous prie de sentir et de montrer votre sympathie envers nos frères les judéo-Espagnols, et de les aider de votre pieux jugement toujours respecté et de votre bon conseil ; rappelant à Votre Majesté qu'ils sont venus ici des siècles avant le drame du Calvaire, qu'ils sont de la même nation que Jésus et Marie et représentent cette même religion et le même Dieu de la Bible qui leur inspira le

sentiment de l'Unité divine, fut mère de la Religion Chrétienne et a été la source des grands préceptes moraux contenus en un Décalogue qui est, depuis ce temps, l'âme de la vie sociale ; et que vous fassiez, ne fût-ce qu'en qualité de dame espagnole, ce qu'il vous sera possible pour que les excès contre cette race ne servent pas — maintenant que les terribles crises par lesquelles passent les Empires accordent les réparations historiques de la Raison et de la Justice et réfrènent les cruautés et les attaques contre les peuples plus humbles — de prétextes à de nouveaux outrages à une race sœur, au moment où, après avoir été si gravement maltraitée autrefois, elle se rapproche à nouveau de nous, oubliant les offenses endurées. Et elle le fait, Madame, avec un amour passionné, avec des désirs de sacrifice pour exalter le prestige et augmenter la richesse de son antique Mère Patrie.

Et faisons attention — pour l'amour de Dieu ! — que notre folie ne fournisse pas un motif de plus pour accréditer l'opinion, qu'en réalité, nous méritons d'être considérés comme une nation incorrigible, fanatique et cruelle ; et qu'elle ne fournisse pas enfin la raison de dire que nous subissons le châtement d'une ruine nationale déjà définitive. Elle n'aurait même pas, ne le méritant pas, la compassion des hommes de cœur, ni le pardon de l'histoire, dont le devoir est d'être juste et sévère dans sa condamnation de ceux qui se conduisent d'une manière si insensée.

Permettez-moi, Madame, de vous dire, sans vanité inconsidérée, chose ridicule et censurable, s'adressant de si bas à Votre Majesté, qu'à Paris, à Berlin à Tanger, partout, devant les races et les peuples, quoi-

que seul et humble, j'ai représenté l'Espagne, nation glorieuse, grande dans l'Histoire, très aimée ; et je parlais en son nom, et je le faisais bien, parce que je le faisais avec un noble orgueil. Et aujourd'hui, dans cette lettre que j'adresse à Votre Majesté, également seul et humble, je représente le peuple hispano-hébraïque, disséminé dans le monde entier, rempli de vénération, ému de gratitude et d'amour pour Votre Majesté et avec des sentiments que j'ai remarqués, que j'ai étudiés, et que je connais bien. Et cette représentation inspire mes phrases et je me permets de dire à Votre Majesté :

« De même que le grand Victor Hugo ne fut jamais plus vénéré ni plus exalté par la passion de l'humanité que lorsque, réfugié, dans sa vieillesse, en un modeste domicile de la place des Vosges, à Paris, il se consacrait, libéré des luttes et des vanités, au culte solitaire de ses grandes amours humanitaires.

Et comme jamais Castelar ne fut plus aimé, plus vénéré, ni capable de jouir de sollicitudes plus augustes et plus émouvantes qu'alors que, déjà retiré de la politique, ses éloquents lèvres muettes, s'éloignant de toutes les luttes humaines et renonçant à tous les biens qui pourraient lui venir du pouvoir public — qu'il haïssait et condamnait pour ses perfidies et ses déceptions — il se consacra à écrire, dans sa retraite, l'histoire glorieuse d'une Patrie tant aimée.

« Ainsi, recueillant — je le répète — la voix d'un peuple que tout le monde doit reconnaître comme le plus ancien, le plus grandiose et le plus immortel de tous les peuples connus et adorant son antique Mère Patrie, je Vous dis :

« Madame, Votre isolement de la vie publique, Votre modeste retraite, cette abstention immaculée que vous avez toujours eue, votre refuge comme celui d'une religieuse ascétique dans sa cellule, vivant seulement du souvenir d'une vie sublime, émouvante, affligée par des tombes, des angoisses, des pertes et des désastres inénarrables, cela vous rend plus grande, plus idolâtrée et plus digne de l'éternelle reconnaissance de tous ceux qui, le matin du 10 février, allèrent déposer à vos pieds, avec un accent ému, la ratification de l'offrande d'amour, de gratitude et de fidélité faite quelques instants auparavant, là même, à votre Auguste Fils, le Roi Alphonse XIII ; la reconnaissance de ceux qui sortirent de votre palais, emportant dans leur âme le parfum de votre souvenir et de votre contact et dans leurs oreilles les paroles douces, caressantes et émouvantes. Ils les répéteront ensuite dans leurs foyers lointains d'Afrique et, plus tard, elles circuleront dans un monde qui bientôt bénira votre nom et priera, dans ses synagogues, Dieu le Père commun de tous les humains, pour votre vie, pour celle de votre royale famille et pour le bonheur de cette Espagne très malheureuse, mais que tous nous aimons d'un amour très pur et avec une fervente passion.

Aux pieds de Votre Majesté, Madame, réitère l'hommage de sa sincère admiration et de son profond respect,

Angel PULIDO.



MR. N. M. ROZANIS.

A Monsieur N. M. ROZANÈS

Président de l'Association Culturelle Orientale Israélite de Paris (Rite Espagnol)
Président du Comité pour l'Érection d'un Monument
à la Mémoire des Combattants Israélites Orientaux morts au Champ d'Honneur

MON CHER ET EXCELLENT AMI,

Je sais très bien qu'en inscrivant votre nom à la première page de ce livre comme une sorte de dédicace, je fais un geste qui vous contrariera, qui peut-être vous blessera, car je connais votre grande et sincère modestie. Cependant, je considère comme un devoir de le faire et j'estime que votre devoir à vous est de l'accepter. Les raisons — non la raison, car elles sont nombreuses — qui me portent à agir ainsi sont claires et évidentes ; je n'en exposerai que quelques-unes ici.

Tout être humain, qui s'estime tant soit peu, ne peut se soustraire à la considération que son existence — si elle ne doit pas être de condition semblable à celle des objets inanimés ou à celle des animaux des classes inférieures — doit satisfaire moralement, en tant qu'appartenant à un être social, à deux ministères essentiels : l'un se rapportant à son propre bien-être et à celui de la famille qu'il se crée, ce qui constitue un devoir de reproduction et de conservation de l'espèce ; et l'autre qui est de servir la société humaine dans laquelle il vit, en contribuant, par tous les moyens en son pouvoir, à l'amélioration

et à l'évolution de cette société dans la marche qu'elle accomplit depuis son origine inconnue et lointaine, par des voies et à travers des destinées que seule la Providence peut connaître. Le premier de ces ministères est si important qu'il justifie cet impératif du bien propre qui s'appelle *égoïsme* ; le second, qui s'appelle *altruisme*, est aussi important, pour ne pas dire plus, que le premier, parce qu'il nous impose comme but premier et souverain, le devoir de servir des causes élevées qui prennent leur origine dans ces nobles abstractions que nous appelons Dieu, Humanité, et Patrie ; et, en second lieu, ces autres services moins supérieurs, mais constituant notre vie professionnelle, par lesquels nous subvenons à nos besoins et donnons à l'existence une occupation honorable. Dans ce cas se trouve, par exemple, pour vous, le haut commerce ; la médecine pour moi ; la justice, l'armée, les beaux-arts, la littérature, les sciences, l'agriculture, etc., pour d'autres, et personne ne peut dignement se soustraire à ces devoirs.

Vous avez à votre actif moral une vie belle et féconde, qui vous a doté de richesse et de prestige, preuve que vous accomplissez bien le second devoir. Et vous possédez, pour le compléter, une grande influence sur ceux de votre race que vous dirigez avec zèle et abnégation. Et c'est un fait bien curieux que vous soyez venu renouveler en moi des engagements et des devoirs sociaux et patriotiques que j'avais abandonnés, et il est logique et de toute justice de ma part de sentir que ces devoirs pèsent sur nous deux.

Pour avoir fait ce que j'ai fait, depuis mon pre-

mier livre, *Notes d'un voyageur*, écrit en 1882, jusqu'à mes autres ouvrages : *Les Israélites espagnols* *Espagnols sans patrie*, des discours, des conférences et des articles publiés depuis cette année jusqu'en 1910, je pensais avoir fait assez pour ma part dans une grande cause d'humanité et de patriotisme, et pouvoir permettre le repos à mon organisme négligé et maltraité par une maladie de trois ans et par de grandes douleurs. Je ne voulais plus m'en occuper, je désirais laisser à d'autres la mission de la continuer si elle était bonne, ou de l'abandonner définitivement si mes convictions et mes travaux avaient été une erreur lamentable.

Mais vous, en juin 1919, sans avoir avec moi aucun lien d'amitié, aucun rapport de profession ni de race, ni aucun droit d'aucune sorte, vous vous êtes approché de moi au nom de votre peuple, obéissant aux exigences de votre charge de Président et, sans doute, parce que vous entendiez par là servir les graves intérêts de votre race malheureuse. Je dus promettre *velis nolis* de reprendre la tâche mise de côté, et de charger de nouveau mes épaules d'une croix qui est le symbole d'une belle et patriotique rédemption, c'est vrai, mais qui, vous ne l'ignorez pas, est également une charge lourde, coûteuse et accidentée. La solennité mémorable de la soirée du 8 novembre 1919, qui est décrite avec une prolixité voulue dans ce livre, a constitué pour moi le rappel d'un devoir sacré que j'ai accepté volontiers pour vous et pour l'Espagne et que j'accomplis avec zèle, ainsi que le témoignent mes actions, peut-être même avec un excès de zèle, mais cela vous oblige

également et vous crée un devoir strict que vous devez accomplir — bien qu'aucune sanction matérielle ne vous y oblige — que vous ne devez pas oublier et, à plus forte raison, négliger.

Dans ce luxueux salon du Palais d'Orsay, en présence de centaines de personnes distinguées représentant dignement les colonies séphardites d'Orient dont le nombre n'est pas très éloigné du chiffre d'un million, nous avons tous pris un engagement transcendant que nous devons accomplir coûte que coûte : celui de servir Israël et l'Espagne en une cause de réconciliation et de réparation ayant dans l'histoire de l'humanité et des peuples une importance que personne ne peut méconnaître, en laissant naturellement au sanctuaire des consciences et du droit public tout ce qui touche à la religion.

Dans l'accomplissement de ce devoir, j'ai mené à bien durant l'année 1921 qui touche bientôt à sa fin, des actions que jamais je n'avais réalisées et j'ai publié des discours plus que jamais, inoubliables par leur grande élévation, leurs manifestations énergiques et tenaces et par les amertumes qu'ils m'ont causées. Et vous, à votre tour, vous avez accompli beaucoup d'autres actions qui rehaussent votre valeur et votre amour pour la cause séphardite et qui accréditent votre zèle chaque jour plus grand pour le bien de votre race et la grandeur de l'Espagne. Vous m'avez exhibé presque de force le soir du 8 novembre déjà mentionné, vous m'avez poussé à prononcer ce mémorable et long discours, qui parcourt le monde traduit en plusieurs langues ; vous m'avez accompagné un jour inoubliable lors de la

visite au Monarque espagnol avec des représentants vénérables de votre race ; vous avez été témoin de la manière dont je sais parler au pouvoir souverain de ma patrie quand il s'agit des grandes causes nationales ; vous avez montré, à Madrid, au banquet du Palace, un soir du mois de février 1920, la prodigalité et l'altruisme coûteux avec lesquels vous aimez votre peuple et l'Espagne ; vous m'avez accompagné à la réunion du Haut Conseil administratif de l'Alliance Israélite Universelle pour m'aider dans l'intéressante séance que nous avons eue et j'ai reçu de ce puissant organisme la promesse et un engagement de m'aider dans mon œuvre ; nous avons fait ensemble une visite à M. le baron Edmond de Rothschild, à Paris, et au Gouvernement, à Madrid ; vous avez exalté mon apostolat en haut lieu ; nous avons pu nous défendre tous deux contre des attaques ayant pour but de rompre notre union en essayant de vous influencer pour que vous vous sépariez de moi et tâchant de peser sur moi pour que je rompe mon amitié avec vous ; vous me releviez de mes défaillances en votre qualité de président et de représentant d'une race à Paris ; vous avez facilité l'impression de mon message à l'Académie sur la langue judéo-espagnole et vous vous êtes converti en un auxiliaire de telle envergure que grâce à vous je persévère dans une entreprise qui demande beaucoup de temps, une activité forte et constante, des dépenses, et du courage pour affronter toutes sortes de chocs et de luttes, même au péril de la vie. Je ne dis donc que la vérité si j'affirme, en conséquence de ce que je viens d'exposer, que si nous étions séparés, j'abandonnerais

une cause si combattue par la superstition, le fanatisme et l'intérêt, quoique ma conscience me crie sans cesse que je n'en ai pas le droit, que c'est un devoir sacré de la servir et que Dieu — Dieu, vous entendez bien ! — l'Humanité et la Patrie m'obligent à faire tous les sacrifices pour amener son triomphe pendant que je peux humainement le faire. Accomplissons donc tous deux nos devoirs respectifs et persévérons jusqu'à la fin, soit dans la gloire soit dans le tourment.

Mais je vous dois, à vous et à la France, l'avertissement suivant :

Je ne demanderais pas de vous l'accomplissement de ce devoir pour la cause espagnole si je ne savais combien dignement vous représentez votre peuple et vous accomplissez les obligations essentielles de gratitude et d'amour envers la France, cette nation à laquelle les Séphardites doivent tant de services, de protection et d'estime, nation que j'aime et à laquelle je suis reconnaissant de m'avoir honoré. C'est vous dire que moi, qui dois au gouvernement français une de ses plus hautes distinctions, je suis plein d'admiration pour les éminents services que vous lui avez rendus au début de la guerre en encourageant à servir sous ses glorieux drapeaux quelques milliers de vos coreligionnaires — pour la cause du Droit et de la Liberté — mais aussi et surtout en vous occupant d'eux, leur venant en aide, et par vos conseils et par votre autorité les détournant aussi de se laisser tenter par la propagande ennemie. Mais votre loyauté, votre noble passion

dont l'origine est la gratitude, le plus pur de tous les amours, vos intérêts personnels et vos intérêts de race, votre grand sens politique et la sagesse avec laquelle vous dirigez la conduite de votre peuple par rapport à cette puissance très hospitalière pour vous, comme elle l'a prouvé dans les jours tragiques de la grande guerre pendant lesquels les Séphardites d'Orient ont subi des malheurs qu'on ne saurait décrire, et leurs intérêts en France, des crises longues et angoissantes, me rassurent complètement au point de vue de vos procédés publics relativement aux choses espagnoles.

Tout est prévu et vous pouvez, par conséquent, grâce à votre grand sens pratique de négociation, accomplir les devoirs élevés et satisfaire en même temps aux obligations sacrées, d'un côté envers la patrie malheureuse et glorieuse qui a été celle de vos ancêtres, qui est historiquement la vôtre, que vous aimez et qui a un droit moral à votre culte; et de l'autre, envers la nation héroïque, sœur aînée des peuples latins, symbole et incarnation du Droit, de la Justice et de la Liberté dans le monde : idéals élevés pour lesquels elle s'est toujours sacrifiée. |

Recevez pour vous et pour le Comité de l'Association Culturelle Israélite ma plus profonde gratitude pour votre coopération à cette œuvre et plût à Dieu qu'elle soit utile à l'Espagne, à Israël, à votre race, aux Espagnols expatriés qui se souviennent avec amour de leur ancienne patrie, et agréable aux inspirations suprêmes et divines qui m'ont induit à réaliser ce fervent apostolat duquel j'enre-

gistre dans ce livre un des incidents les plus intéressants.

En vertu des raisons exposées, vous dédier cet ouvrage, c'est le dédier non à une personne, mais à ses frères, à une haute représentation, à un idéal de race. Ainsi le comprend et désire que soit compris

Votre ami,

Angel PULIDO.

Madrid, septembre 1921.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

(13 février 1920)

Le Banquet de Paris

Mesdames, Messieurs,

Athénéiste fidèle à cette Maison, celui qui a l'honneur de vous adresser la parole est un des rares survivants de cette jeunesse laborieuse, ayant des idéals nobles et passionnés, qui, durant les premières années de la Restauration alphonsine, maintint ardent le feu des débats, dans le Centre aussi modeste que glorieux de la rue de la Montera. C'est là que trouvèrent refuge la liberté de la parole et celle de la pensée, opprimées dans la vie publique et dans la presse par des freins et des persécutions réactionnaires et que brillèrent ceux qui plus tard devaient devenir les législateurs renommés des Constituantes de 1869. Nous avons réchauffé du feu de notre propagande l'ambiance de l'abri respecté et fait trembler les murs par les ovations assourdissantes faites à des discours mémorables en tête desquels figurèrent et restèrent immortelles dans les fastes de la grandiloquence humaine les divines conférences de Castelar sur « la civilisation dans les cinq premiers siècles du Christianisme » ;

je reviens, après une longue absence, faire entendre ici ma voix, toujours modeste, pour propager un nouvel et ardent apostolat qui intéresse l'Humanité, l'Espagne et la Civilisation.

Ni mes années qui commencent à être nombreuses ; ni les déceptions excessives et douloureuses ; ni les conseils de la fatigue, ni les souffrances des maladies que m'occasionnèrent l'épuisement et la tension nerveuse incessante ne sont des motifs pour que, en présence des graves exigences de la raison, de la justice et du droit, mes lèvres restent muettes et que mes dispositions, mes moyens et mon prestige s'abandonnent au découragement et au renoncement ; puisqu'ils peuvent encore servir, ils demandent un poste d'honneur dans les camps de la lutte et des responsabilités.

Et je viens en ce lieu, me souvenant de ces discussions fameuses sur les « fous délinquants » qui eurent lieu rue de la Montera, sous la présidence effective de Moreno Nieto et qu'eut à présider, dans la Section, le génie sans rival de la médecine espagnole, Letamendi, et dans lesquelles nous, médecins connus, eûmes à intervenir contre la droite de l'Athénée composée de Esquerdo, Vera, Escuder, Tolosa Latour, Salillas (quelques-uns d'entre eux sont déjà morts), et d'autres dont je ne me souviens plus ; réussissant, par ces discours et par nos livres, à modifier le jugement et la sanction cruelle contre ces malheureux malades et à faire faire ainsi un progrès à notre droit pénal. Et ce lieu évoque également pour moi ces autres controverses, plus passionnées et même dramatiques de 1885 sur les essais de la vaccination

anticholérique que nous pratiquions à cette époque sur 60.000 habitants des villes riveraines du Jucar où un génie espagnol (qui s'est toujours vu combattu) enrichissait la science médicale au milieu de convulsions et de tempêtes sinaïques (permettez-moi le mot) par les grands progrès de la prophylaxie bactérienne quelques années avant que Pasteur injectât des microbes pathogènes à l'espèce humaine et bien avant que les grandes autorités médicales d'Allemagne, d'Angleterre, de France, des Etats-Unis, d'Italie, de Russie... et d'autres nations civilisées l'eussent acceptée et employée. Ce furent des luttes ardentes, dans lesquelles les violences et les attaques atteignirent un degré jamais connu dans cette salle et provoquèrent une néfaste ordonnance ministérielle en vertu de laquelle Ferran resta confiné dans son laboratoire et nous, ses amis et disciples, Gimeno en tête, fûmes réduits au silence et à l'impuissance, tandis que le riverain du Gange dévastait les villes espagnoles et, qui pis est, une invention magnifique était maintenue longtemps ignorée. Bien des années plus tard, en juin 1919, devant les hauts représentants de trente-trois nations, nous faisons constater à Paris que précisément cette même invention avait empêché les méfaits apocalyptiques de la guerre européenne sur les champs de bataille de prendre des proportions plus vastes dans les villes par le développement du choléra-morbus asiatique, parce que cette épidémie avait été étouffée chaque fois qu'elle s'était déclarée dans les camps, dans les tranchées et dans les dépôts de prisonniers, grâce au pouvoir préservatif et efficace du même vaccin que Romeo

Robledo, avait enterré par un Ordre Royal dans les armoires fermées d'un laboratoire de Barcelone, sur l'ordre de commissions et d'éminences médicales qui se disaient clairvoyantes et croyaient posséder la vérité.

J'apporte, Messieurs, à l'Athénée, non plus ces débats passionnés qui, dans des questions de cette nature, seraient aujourd'hui mortels, mais l'exposition sévère, réfléchie et persévérante de la Chaire et avec elle, ma résolution ancienne de réconcilier l'Espagne avec les descendants des expulsés de l'Edit de 1492, fameux dans la chronique noire des erreurs et des fanatismes. Ainsi je voudrais, pour recueillir les bienfaits et les progrès transcendants propres à chacun d'eux, joindre des peuples frères qui habitent aujourd'hui le monde entier, se regardent, s'étudient, ont besoin l'un de l'autre et, par une ignorance mutuelle, ne se décident pas à s'unir en une noble et glorieuse fraternité. Ce projet a été conçu par moi en 1883 ; il a déjà été exposé au Sénat en 1904, divulgué ensuite par la presse périodique et propagé dans le monde entier par des livres, causant une vive émotion parmi les peuples orientaux, abandonné à la fin par fatigue et par découragement pendant plusieurs années, puis repris à nouveau par suite d'un événement extraordinaire qui eut lieu à Paris le soir du 8 novembre dernier et qui a amené une évolution aiguë, importante maintenant dans notre protectorat d'Afrique et à Madrid, où des parlementaires distingués de l'une et l'autre Chambre et d'autres personnes, dont moi, tous ensemble, nous décidâmes de donner à cette entreprise l'impulsion et la réalité que réclamaient

de toute urgence l'Humanité et le patriotisme.

Le soir du 6 de ce mois, l'éminent Africaniste, Don Raphaël de Roda, fit ici une Conférence très éloquente sur ce sujet, et aujourd'hui je viens, moi plus obligé que tout autre en faire une première d'une petite série de trois, dans lesquelles je me propose de soumettre à votre connaissance et à vos méditations les sujets suivants :

1^o Le banquet de novembre, donné à Paris, par des représentations libres de 700.000 Séphardites des nations d'Orient ;

2^o L'Assemblée des Associations Hispano-Hébraïques du Protectorat d'Afrique qui a eu lieu à Madrid pendant les quatre dernières semaines et eut pour résultat la visite aux chefs politiques et, en dernier lieu, l'audience du Monarque, Alphonse XIII.

3^o La population mondiale du peuple hispano-hébraïque et ses nouveaux liens avec l'antique Mère Patrie.

A ces études, suivront d'autres conférences faites par d'illustres orateurs comme le Marquis Valero de Palma, Doval, Carracido, Bauer, Mendez Bejarano, Ayuso, Cansinos, etc., et quelques autres dont je réserve les noms.

Je pourrais très bien prononcer mes conférences, cela me serait plus commode et même je pense que, pour des motifs esthétiques, je devrais le faire ; mais, bon connaisseur des conditions spéciales de mon élocution particulière, véhémence, spontanée, ennemie des disciplines, des méthodes et des chaînes, ce qui me rend esclave des improvisations qui ne sont pas toujours possibles ; de plus, eu égard au sujet, et

parce qu'elles seront imprimées et répandues en Orient, je préfère écrire ces conférences et les lire, afin de pouvoir mieux soumettre leur contenu au calme, à l'épuration et à la prudence qu'elles réclament par leur importance. Je désire ne rien y dire de ce que je dois taire et ne me résigne pas à rien omettre de ce qui mérite d'être mentionné ; étant donné mon audace naturelle et même ce qui pourrait s'appeler la « hardiesse ingénue » de mon imagination, il ne me serait pas possible d'y parvenir et cela me laisserait, ce que me laissent souvent mes pauvres discours, quand ils ne se soumettent pas impérativement aux strictes exigences du débat ou aux fins frivoles de circonstances insignifiantes : de l'ennui et de la contrariété.

Soyez donc indulgents envers moi, Messieurs, et prêtez-moi votre aimable attention et votre patience avec la plus grande générosité possible, quoique cela vous paraisse long. Je vous assure que l'importance du sujet le mérite. Croyez-moi.

Messieurs : nous ne sommes pas, nous, les mortels, et nous ne faisons pas ce que nous nous proposons d'être et de faire. Des événements imprévus et un destin aussi fatal que mystérieux dirigent certainement notre vie et la poussent avec une force irrésistible. Bien des fois, nous allons cheminant par un sentier fleuri et heureux que nous pensons trouver toujours droit et sûr quand, tout à coup, le panorama change et la fatalité nous conduit dans un défilé d'un sol si inaccessible et si escarpé que nous y sommes complètement perdus. Nous jouissons, pendant des années, d'une santé et d'une prospérité enviables et le jour que nous croyons

le plus heureux de notre existence, un accident quelconque ou une maladie incurable nous précipite dans les drames mortels de la fatalité et vice versa. Ainsi, moi, Messieurs, je m'étais complètement retiré des soucis d'une campagne trop stérile et pleine d'amertumes, dans laquelle j'avais lutté seul et pour laquelle j'avais fait des articles, des livres, des discours, des voyages onéreux, des dépenses importantes et subi des persécutions ; j'étais fermement résolu à ne plus m'occuper d'une entreprise qui, malgré sa sublimité notoire et sa transcendance, comme il arrive à beaucoup de choses de cette nature et de cette utilité, ne trouvait pas d'ambiance dans notre pays — où, par son état arriéré, la mauvaise orientation d'une grande partie de notre jeunesse dorée et la déplorable infériorité de nos politiciens et directeurs de la vie nationale, toute œuvre sérieuse de progrès périt asphyxiée, — quand subitement deux grands événements inattendus, joints à quelques épisodes personnels intéressants, mais minuscules, vinrent me saisir comme avec une main de fer et une puissance magique et me soumirent de nouveau, de gré ou de force, à une lutte qui, si elle est grandiose et fertile par les idéals qu'elle poursuit, est, dans sa réalisation, désagréable, périlleuse, coûteuse, parsemée de querelles et de mesquineries, et, comme aucune autre, encombrée d'ennemis tantôt francs et agressifs, tantôt dissimulés et virulents ; toujours par l'implacable obstruction des intérêts moraux et matériels qu'elle affecte et attaque.

Le premier de ces événements eut lieu hors de notre pays et j'y fus étranger ; le second eut lieu en Espagne et il est d'une extrême importance pour notre nation.

* * *

Mais avant de vous les exposer, ayez la bonté de me permettre de dire quelques mots pour justifier la personnification grammaticale avec laquelle je m'exprime et qui pourrait être considérée comme un trait de sottise vanité quand elle est seulement la preuve de garanties et de responsabilités que, dans les temps actuels, il importe plus que jamais d'offrir et d'accepter.

Moi, Messieurs, outre mes travaux courants dans les Conseils Royaux Sanitaires et de la protection de l'Enfance que je préside dans les Instituts et Académies auxquels j'appartiens et au Sénat où nous, les parlementaires, perdons tant d'heures, je m'occupe et me préoccupe actuellement de trois grands problèmes qui sont :

a) L'étude du syndicalisme rouge et agressif au sujet duquel j'écris de longs articles qui paraissent dans le « Libéral ».

b) Les essais du vaccin antituberculeux de Ferran, que nous pratiquions tous deux dans les villes de nos belles contrées de la côte méditerranéenne, événement extraordinaire, jamais connu chez aucun peuple ni pratiqué dans le cours historique de la médecine.

c) La réconciliation de l'Espagne avec ces deux millions de Juifs espagnols, qui peuplent le monde et portent dans leur histoire le préjudice d'une des erreurs les plus grandes que nous, de même que les autres nations, ayons commises envers leurs pères.

Dans ces trois problèmes, dont personne n'osera nier la colossale importance, ma position, en ce qui

concerne l'étude, est toujours la même : j'expose simplement les faits et les résultats de mon expérience personnelle et faisant entièrement abstraction de doctrines déjà créées et d'observations et de jugements étrangers, je me contente de relater et commenter ce que j'ai commencé, exécuté, dirigé, observé, et les faits dans lesquels je suis intervenu, avec un caractère tantôt d'information, tantôt fiscal. J'en prends naturellement, résolument et logiquement l'entière responsabilité. 1° Des déductions et controverses de ces ouvriers, qui sont mes frères et mes compagnons dans la lutte pour la vie et dont je voudrais pouvoir améliorer le très pauvre destin et que je voudrais dissuader de leurs illusions et de leurs erreurs, les patrons, vous le pensez bien ne m'intéressent pas spécialement ; 2° De la critique et des attaques de mes pieux collègues professionnels dont les uns applaudissent à ma conduite et dont les autres la censurent et me maltraitent, uniquement parce que je me suis proposé fermement, avec une ténacité indomptable et en accomplissement d'un devoir strict, d'empêcher la répétition pour la troisième fois de ce crime insensé et honteux de lèse-humanité : l'étouffement, ou le retard dans l'application d'une immense découverte de Ferran qui présente les caractères d'une création très sérieuse, peut-être une des plus grandes que puisse produire un homme — nous le verrons ! — dont les inventions sont immortalisées dans l'histoire. et 3° Des ennemis enfin de ceux qui, dans le problème hispano-séphardite voient seulement la réhabilitation d'une race qu'ils continuent à regarder comme déicide, avare, odieuse, dangereuse, repous-

sante, comme une source inépuisable d'absurdes malédictions et d'éternels châtimens bibliques, et pourtant un être Divin les a déjà pardonnés et rachetés dans les spasmes de son agonie en Galilée, le jour sacré du drame du Calvaire.

Dans tous ces cas, je maintiens une condition morale fixe qui me sauvegarde et me donne du courage : celle de ne rien recevoir de personne et affrontant stoïquement ce que la lutte m'apporte, mon âme jouit tranquille des ineffables joies de vivre dans des entreprises sublimes et d'écouter les applaudissemens des âmes simples et les preuves de gratitude de ceux auxquels je procure généreusement le bien.

Allons maintenant à l'exposé des faits.

* * *

J'étais en train d'écrire, à l'hôtel, à Paris, un jour du mois de juin dernier (1919) quand un jeune homme de bonne apparence se présenta et, s'asseyant familièrement auprès de moi, me dit : « Nous avons appris depuis quelques jours que vous étiez à Paris ; beaucoup désirent vous connaître, vous saluer, vous entendre et nous avons organisé un banquet afin de vous offrir l'hommage de notre admiration et de notre gratitude pour l'œuvre bienfaisante que vous avez entreprise en faveur des frères de notre race ». Celui qui me parlait ainsi, me surprenant par sa visite inattendue et son invitation plus étrange encore, était M. Rozanès, président de l'Association Cultuelle israélite de Paris, de rite espagnol, qui compte dix mille associés dans la grande Métropole française et quinze mille en France ; figure des plus prestigieuses de son peuple

dans la nation voisine ; très riche commerçant, fondateur d'institutions de bienfaisance, protecteur de ses frères et homme très estimé dans l'Administration officielle française. Son invitation, après m'avoir surpris, provoqua immédiatement dans mon esprit une détermination énergique et négative : « Ce n'est pas possible ; c'est absurde ! Voyez dans quel état je me trouve. Je suis malade depuis plus de deux ans ; je respire difficilement et je ne puis parler ; je ne suis pas présentable. Mon exhibition à ce banquet serait ridicule ». Rozanès est un homme tenace, accoutumé à arriver à ses fins, et une lutte s'engagea dans laquelle mon esprit impressionnable se sentait importuné et je lui répondis mal. Il opposait des raisons et des considérations : « Des personnalités très importantes le désiraient, parmi lesquelles plusieurs grands Rabbins ; il y avait des représentants de Perse, de Turquie, de Roumanie, de Serbie, d'Égypte et d'autres nations de l'Orient. Le couvert était de cinquante francs... ». Tout cela me fâchait davantage et augmentait ma résistance. Rozanès allait prendre mal la chose et moi, craignant d'offenser un messager si accompli, je lui dis à la fin : « Je ne résiste pas plus longtemps. Je ne veux pas que mon refus devienne une grossièreté. Faites ce que vous voulez. Mais comme je ne suis pas pour les discours et les présentations, je vous répète qu'au lieu de m'offrir un hommage agréable, vous me soumettez à une souffrance et à une représentation très peu brillante pour moi. Laissez cela pour un autre voyage. Il est probable que je reviendrai en automne, et si jusque-là je vais mieux, j'accepterai le banquet ». Rozanès sourit en pensant « j'ai vaincu ».

Il se leva, et, me tendant la main, il prit congé en disant : « Merci. Il sera temps. Qui sait ce qui se passera d'ici à octobre ? » Et il s'en alla, me laissant préoccupé et mécontent. Le lendemain matin, je reçus une lettre de Rozanès dans laquelle il me disait : « J'ai parlé au Conseil ; j'ai exposé votre état et dit comme je vous avais trouvé et on a décidé de respecter votre refus. Je vous prie simplement d'accepter un modeste déjeuner chez moi où quelques personnes désireuses de vous connaître pourront vous être présentées. » Je fus reconnaissant de cet accord et commençai à respirer.

L'été dernier, ma maladie passa par une crise. Au mois de juillet, l'amélioration fut décisive. Invité par le Conseil Municipal d'Alcira à intervenir dans les vaccinations antituberculeuses auxquelles la ville entière désirait se soumettre, et sollicité instamment par l'illustre inventeur du vaccin anticholérique à l'accompagner pour encourager et diriger l'essai délicat qui allait se faire, je quittai Madrid à la fin de juillet. Le 23 eut lieu la réunion sanitaire au cours de laquelle les autorités locales et les médecins illustres venus de différents points de l'Espagne pour assister à cet essai, firent des discours, et me voyant dans l'obligation inéluctable de résumer ce qui avait été exposé et d'expliquer l'attitude qu'avait adoptée le haut comité officiel d'hygiène relativement à la grave et délicate expérience qui allait être tentée, je m'aperçus que mes facultés mentales et mon énergie qui, pendant trois ans, avaient éprouvé une grande faiblesse et un trouble profond, étaient complètement rétablies. Et alors, entraîné par différents tra-

La séance d'hygiène

vaux pendant les mois d'août et de septembre, je pus, au commencement du mois d'octobre, quand approcha la date à laquelle je devais retourner à Paris pour assister aux séances du Comité International d'Hygiène Publique — haute institution officielle formée par les délégués de trente-trois nations qui se réunissent deux fois par an à Paris afin d'étudier les problèmes très importants de l'Hygiène internationale et de proposer aux gouvernements les moyens prophylactiques et préventifs à adopter pour arrêter et combattre les épidémies et endémies de maladies infectieuses — je pus, dis-je, faire savoir à Rozanès que je me mettrais à sa disposition dans les premiers jours de novembre, quand j'aurais terminé les travaux scientifiques qui m'appelaient dans la capitale de la France. Le Président de l'Association Israélite Espagnole poussa l'attention jusqu'à venir me rendre visite à Madrid pour me faire savoir que l'intérêt pour la célébration de mon hommage persistait et afin de recueillir mes observations à ce sujet. Moi, continuant à dire qu'il n'y avait pas de raison pour cet hommage, je lui fis part de mon désir que celui-ci fût modeste et qu'il ne réunît pas un nombre aussi considérable de convives qu'il n'en aurait réuni en juin, d'après ce qu'il me dit alors ; et cela, je le lui demandai à cause de l'amointrissement de mes facultés oratoires.

Permettez-moi, Messieurs, de vous faire ici une déclaration que je crois opportune. Ne vous étonnez pas des détails de ma narration quoiqu'ils puissent vous sembler oiseux, parce qu'ils répondent au désir de vous donner une sensation de vie et de réalité que

j'estime utile pour vous faire mieux apprécier les états de mon âme et ses réactions naturelles envers cette importante cause nationale. Depuis le premier jour où, très impressionné par les enseignements que me prodiguèrent mes voyages dans les nations de l'Orient — enseignements qui m'étaient jetés au passage sans que j'aie besoin de les chercher — j'ai connu, étudié et pu apprécier l'existence d'une âme espagnole gigantesque dispersée de par le monde entier et renfermant de grandes énergies qui pourraient être très utilisées, des éléments puissants de splendeur, de prestige et de très juste réparation historique pour la grandeur de notre patrie. Depuis lors, chaque fois que je l'ai pu, j'ai essayé de faire disparaître deux grandes erreurs et entrepris, pour y parvenir, un fervent apostolat, afin de faire connaître à l'Espagne l'existence, le nombre, l'importance et les magnifiques sentiments hispanophiles, religieusement conservés à travers les siècles, de ce peuple qui est son fils, qui abandonna désolé son sol natal dans l'un des exodes les plus tragiques que connaisse l'histoire de l'Humanité, en l'année 1492 ; peuple qui réside aujourd'hui dans toutes les nations du monde. Et en second lieu de dissiper chez ce peuple l'erreur historique dans laquelle il vit relativement aux cruautés, à l'état arriéré et au fanatisme qu'il suppose persister encore dans cette nation adorée où ses ancêtres jouirent de la vie la plus libre, la plus glorieuse et la plus brillante qu'ils eussent eue dans les temps dramatiques de son exil universel, après que Titus eût détruit son temple de Jérusalem et mis fin à l'une des civilisations les plus fécondes et les plus merveilleuses

des temps anciens, réputée comme ayant été la plus spirituelle de toutes les civilisations connues ; et qu'il eût jeté au vent, comme une semence méprisable condamnée à s'éteindre faute de culture, le peu d'Hébreux qui avaient pu se libérer de la captivité et qu'il emmena à Rome les rares survivants qui avaient réussi à s'échapper des massacres commis par les légions romaines dans toutes les villes de Palestine. Et j'ai essayé de dissiper cette erreur pour substituer à un si triste souvenir, avec la connaissance de l'existence réelle d'une patrie civilisée, glorieuse, noble et hospitalière, où toutes les libertés les plus fécondes ont été garanties par les lois, où chacun est respecté, dans ses idées et dans ses habitudes et où tous les intérêts sociaux et moyens d'existence sont mis à la portée de qui les conquiert par ses vertus et par son travail. Et comme résultat logique de cette connaissance, j'aspire à ce qu'ils sachent que dans une nation ainsi constituée, ils peuvent jouir de ce sol aimé pour lequel ils ont tant soupiré, les fils de ces cerveaux éclairés qui, pendant tant de siècles ont contribué à développer et fortifier les énergies spirituelles et les composants physiques des deux puissantes civilisations, dont les luttes acharnées, remplissent de hauts faits les annales de nos fameux Califats arabes et des héroïques monarchies chrétiennes pendant le moyen-âge. Tant que cet enseignement et cette rectification ne seront pas faits de part et d'autre, les Séphardites ne pourront aimer l'Espagne comme elle le mérite, la visiter, prendre leur part de ses enchantements et résider, si cela leur plaît, sur ce sol que leurs légendes et les conversations du foyer décrivent comme celui d'un peuple des Mille et

Une Nuits ; et l'Espagne, à son tour, ne verra pas disparaître cette déplorable renommée d'être la nation des Torquemadas, fanatique, cruelle, sombre, inaccessible à l'esprit moderne, renommée odieuse qui constitue sa légende noire et avec laquelle, hélas ! nous nous rencontrons en rougissant, à chaque pas, nous autres qui avons la passion de courir le monde, de visiter les nations plus avancées, de converser avec leurs grands hommes, nous qui devrions partager le droit d'occuper avec honneur et en légitime propriété, la place que nous méritons dans le concert des peuples avancés. (*Chaleureux applaudissements.*)

Cette campagne est unique et, de plus, difficile et douloureuse. Je le répète, l'apostolat des persuasions efficaces que je désire entreprendre ne peut se réaliser avec des thèses doctrinales et des paragraphes ampoulés ; c'est par la description d'épisodes simples, d'événements de la vie courante, de tableaux de sollicitude et de dévouement qui, parce qu'ils naissent dans des collectivités indépendantes et puissantes et se présentent à des êtres modestes, insignifiants, auxquels, comme à moi, on ne peut attribuer aucune valeur représentative réelle, nous conquièrent et nous persuadent rien que par l'essence d'une incarnation symbolique ou d'un idéal aimé et nécessaire. Beaucoup plus que par les livres, mon cœur a été conquis par les larmes sans fin que j'ai vues dans les yeux des hommes et des femmes et par les protestations d'amour incompréhensible et de sacrifice que m'ont faites les Séphardites d'Orient, d'Angleterre et de France dont je ne pouvais m'expliquer le culte par la logique des égoïsmes courants.

La larme Trane

C'est pourquoi je raconte et décris des événements dans lesquels je vous prie instamment de ne pas voir simplement des passe-temps puérils.

* * *

Les actes que ma modeste personne a réalisés en Espagne et à l'étranger relativement à cette question m'ont fait apparaître aux yeux des Séphardites — je l'ai remarqué bien clairement — sous trois aspects distincts, à savoir : celui de simple citoyen espagnol, celui de membre d'un Parlement renommé et celui de symbole vivant d'une grande idée nationale.

Sous le premier, j'ai fait ce qui suit : 1° Ces premières informations qui m'amènèrent à causer avec quatre Espagnols de Roumanie et de Serbie en septembre 1883, alors que nous naviguions sur le Danube, de Vienne à Budapest, et qui me permirent de connaître les très nombreuses colonies de 60.000, 70.000, 40.000, 10.000 Juifs Séphardites qui habitent les grandes villes de l'Orient ; 2° Je ressentis vingt ans plus tard cette intense émotion qui m'éleva au Séphardisme élevé et qui me vint d'Henri Bejarano, Directeur de l'Institut espagnol de Bucarest, le 23 août, quand, sortant de Belgrade, en route vers Orsova, nous commençâmes une conversation animée sur l'Espagne d'Occident et les Espagnols d'Orient. Cette émotion fut celle que j'éprouvai lorsque Bejarano, nous présentant à ma femme et à moi, une dame âgée qui restait assise, immobile, silencieuse et pâle comme une statue de marbre de la douleur, le regard fixé sur le courant du fleuve, nous dit : « C'est ma femme. Elle est très triste parce que nous avons

perdu il y a quelques jours une fille déjà grande et très jolie. Nous voyageons pour tâcher de la distraire. » Et aussitôt, s'adressant à son épouse, il essaya de la consoler en lui parlant d'une voix douce et avec des intonations de joie enfantine, lui disant : « Vois comme la Providence a soin de nous et nous procure de grandes consolations ! Aujourd'hui, nous avons le bonheur de voyager sur ce bateau et de faire la connaissance d'Espagnols, qui viennent de notre chère mère patrie, et de nous en faire des amis ! Tu vois comme Dieu est bon ! » Ces phrases hyperboliques m'émurent, leur sagesse me séduisit et, quelques semaines après cette scène, Bejarano, aujourd'hui grand Rabbin d'Andrinople, était, sur mes instances, nommé membre correspondant de notre Académie Royale, comme l'était, en même temps, Abraham Danon, littérateur illustre et qui a recueilli beaucoup de nos anciennes chansons espagnoles. (*Applaudissements.*)

Sous le second aspect, celui de Sénateur espagnol, je pus faire des études plus profondes et plus hiérarchiques sur l'état de l'idiome espagnol et sur les évolutions de l'âme historique séphardite, en fréquentant à Constantinople, des personnages de la Cour du Sultan Abdul-Hamid, des généraux et des médecins d'origine espagnole, des avocats et des commerçants.

Et enfin, sous le troisième aspect, celui de symbole d'une Espagne libérale et réparatrice, titre acquis par mes nombreux articles, mes discours au Sénat et mon ouvrage que j'ai fait circuler par le monde : « Espagnols sans Patrie », je me suis vu favorisé par des invitations réitérées des villes et par des réceptions

organisées par des colonies nombreuses dans ces mêmes villes, par des fêtes dans leurs théâtres et leurs palais, et par différents autres hommages des colonies anglaises, marocaines, françaises et allemandes, par exemple dans les villes de Gibraltar, Tanger, Paris et Berlin. Eh bien ! dans toutes les occasions, qu'il s'agisse des marchands du Danube, des Pachas de Turquie ou des hommes illustres de Paris, de Londres et de Berlin, les témoignages d'intérêt, de sollicitude et de respect envers qui ne faisait que montrer son caractère espagnol, furent les mêmes.

C'est pourquoi, je tiens pour évident qu'en présence d'un citoyen espagnol honorable, originaire de ce sol sacré où toutes les civilisations ont livré leurs batailles les plus sanglantes et les plus tenaces, n'importe quel Séphardite, s'il est de la bonne race, se sent ému et aime à commencer une conversation sur des sujets historiques, les coutumes, les rites, les chansons, les formules sacramentelles, d'origine nettement espagnole, qui règnent dans son foyer par des considérations délicates, des tendresses manifestes et, pour peu que son âme historique se réveille, même avec des larmes et de la nostalgie, nous le verrons se montrer orgueilleux de son origine espagnole et fier de porter dans son sang l'héritage de ces hommes éminents qui attirèrent des maîtres et des écoliers du monde entier dans les Universités de Tolède, de Murcie, de Saragosse, de Séville, de Grenade, de Valladolid, etc., etc.

Cette conviction acquise par moi fit que je me sentais flatté, honoré et attiré également par tout Séphardite, quel que fût son rang social, quand, voyant en moi un symbole de l'Espagne glorieuse, il

suscitait en mon esprit l'évocation du culte et de l'orgueil ancestral que nous tous, les Espagnols, devrions garder, comme des fils vertueux gardent les lettres de noblesse de leurs illustres familles. Ainsi par exemple, quand, le 15 juin 1914, M. Oscar S. Strauss, Ministre et Ambassadeur des Etats-Unis à Constantinople, honora mon humble demeure en y acceptant à déjeuner en compagnie de son épouse ; à Gibraltar, quand son illustre citoyen, M. Rafaël Benzecry, donna, à la fin d'avril 1905, en mon honneur et en celui des amis qui m'accompagnaient, un banquet et une fête à laquelle assistèrent les membres les plus distingués de la société anglaise de Gibraltar ; ce fut alors que la jeunesse israélite séphardite, composée de citoyens anglais de marque, me remit un message de gratitude éloquent et senti, écrit sur parchemin, au nom de la colonie séphardite anglaise ; à Berlin, quand la famille Haïm, représentant le plus riche commerce séphardite allemand, en fit autant en 1908 ; à Constantinople, quand Elias Pacha, général séphardite, me combla de prévenances et de respect par culte pour l'Espagne de ses ancêtres ; et enfin, à Lausanne, quand un jour de 1910, comme je jouissais, sur la terrasse d'un hôtel, des enchantements de la vue du Lac de Genève et des chaînes neigeuses des Alpes qui attiraient mes regards sur les hautes cimes du Mont-Blanc d'un côté et de la Dent du Midi, de l'autre, un obscur colporteur s'approcha de moi en touchant son fez turc, nous offrant à ma femme et à moi, des bibelots d'Orient et, nous entendant nous exprimer en espagnol, nous demanda si nous étions des Espagnols d'Espagne. Quand je lui eus dit que oui, il nous de-

manda avec animation si nous vivions à Madrid ; comme je lui répondis affirmativement, il nous questionna de nouveau pour savoir si nous connaissions le Dr Pulido, et quand je lui dis que j'étais le Dr Pulido, il éprouva une telle surprise qu'il posa sa boîte à terre, se leva, et, adoptant une attitude respectueuse, il resta muet et comme dans une contemplation extatique que je dus interrompre en lui racontant ma visite au Grand Bazar de Constantinople et la quantité de Juifs espagnols que nous y avons vus et auxquels nous avons parlé. Ce colporteur, comme les nombreux commerçants Juifs que l'on voit dans les Expositions Universelles, me rappela le culte religieux qu'ils ont pour l'Espagne, et, après qu'il eut prononcé des phrases aimables, je ne pus lui faire accepter le payement d'un petit objet qu'avait choisi ma femme, désintéressément qu'il expliqua en disant : « Je ne dois pas vous faire payer parce que mes frères connaissent votre œuvre. Votre nom est en grande vénération en Orient. » (*Applaudissements.*)

* *

Et bien ! Messieurs, dans toutes ces occasions et dans un grand nombre d'autres semblables, j'ai considéré que l'exaltation de l'Espagne était également belle chez le plus modeste, comme chez le plus grand, quand j'ai vu qu'elle était sentie avec émotion. Et ceci explique le fond de la scène déplorable qui eut lieu à mon propre foyer, la nuit du 13 courant, avec un Séphardite étranger renommé, des plus connus et des plus estimés ici, que j'avais invité à dîner avec moi afin de parler de ces Conférences de l'Athénée. Cet

ami est un homme très cultivé, très versé dans la littérature et les connaissances orientales ; il rend à notre nation des services historiques appréciables tant dans l'enseignement que dans la littérature et, dès le premier moment qu'il fût arrivé dans ce pays si hospitalier et se fût présenté dans ma maison, nous eûmes des relations de véritable estime. Mais un froissement personnel qu'il eut avec un autre Séphardite très connu de Paris, a troublé son humeur et son bon sens au point que, lorsqu'il s'agit de quoi que ce soit se rapportant directement ou indirectement aux actes ou à l'intervention de celui qui fut autrefois son ami très cher, il s'échauffe et s'irrite. Et le banquet que l'on m'offrit à Paris étant, sous ce rapport, un fait très important, il s'excita, cria et s'emporta d'une manière si insensée ce soir-là, à la table où nous mangions et en présence de ma femme, portant sur moi aussi ses jugements déraisonnables, qu'il me fit enfin sortir de mon calme et que je me laissai entraîner malgré moi à l'une des disputes le plus désagréables que j'aie eues depuis bien des années, et qu'enfin il m'obligea à mettre fin à cette scène violente et d'ailleurs absurde par une séparation que je dus imposer. Le résultat immédiat de ceci fut que je déchirai immédiatement et jetai au panier les papiers, les feuillets écrits avec amour, expression de sentiments et intentions estimables ; j'ai su depuis que lui, de son côté, avait envoyé sa démission d'une haute charge, fait qui a déjà eu son écho au Sénat par une voix d'autorité universitaire prestigieuse et estimée, indiquant au Ministre qu'il ne saurait l'accepter.

Vous tous, mes distingués auditeurs, êtes une repré-

sensation estimable et désintéressée de ce que nous pourrions appeler la société espagnole. Notre âme nationale, la sérénité et le bon sens sont garants de votre examen et de votre jugement et j'en appelle à vous pour que vous connaissiez et entendiez un cas si singulier, parce qu'il n'y aurait rien de surprenant s'il avait un écho international dans la presse mondiale. Car je n'oublie pas que, ayant publié en certaine occasion un article se rapportant à cet ami et à un noble trait de l'Espagne, le Dr Max Nordau me remit dix journaux en dix langues différentes commentant et traduisant mon travail. Vous jugerez facilement pourquoi, nous partirons ensemble, en imagination, à Paris, en ramenant la vie à la date du 8 novembre dernier, et après avoir examiné l'état social et psychique de la grande Métropole française, ce que je crois intéressant, vous assisterez au banquet du Palais d'Orsay et pourrez juger si ce fut là un goûter frivole où toutes les valeurs morales, personnelles et internationales furent amoindries, ou si ce fut un acte transcendant que notre âme espagnole doit recueillir, utiliser et convertir en une leçon et en un aperçu qu'aucun bon Espagnol ne peut mésestimer sans commettre le grave délit de lèse-patrie.

* * *

Messieurs,

La dernière fois que j'étais à Paris, du 28 octobre au 18 novembre 1919, la capitale de la France s'était faite inaccessible aux petites bourses et triste. La guerre désastreuse de cinq années et l'après-guerre dont

les cataclysmes sociaux, moraux et économiques, dans tous les ordres d'intérêts — Dieu seul sait jusqu'où ils iront et quelle sera leur destinée — avaient rendu inhabitable pour un non-capitaliste la ville la plus économique, la plus séduisante et la plus spirituelle que le monde ait connue parce que tout en elle était dénaturé.) Congestionnée à l'extrême, au point d'abriter cinq millions d'habitants où il n'y a place que pour trois ; tous les services publics et le ravitaillement, de quelque classe qu'ils fussent, désorganisés et renchérís ; cette politesse raffinée qui faisait de la Cour de Louis XIV et de celle des Napoléons le creuset de l'urbanité et la fleur des élégances n'existait que peu, les magasins autrefois si fastueux qui ravissaient les regards, allumaient les désirs, étaient obscurs et sans éclat et épuisaient les bourses ; inaccessibles par leur cherté, même les grands magasins semblaient changés dans leur aspect et dans leurs manières, leur personnel féminin et masculin autrefois beau, aimable et élégant, qui servait d'attraction dans ces splendides installations ; les spectacles publics, comme les restaurants, même les plus modestes, étaient inabordables aux fortunes modestes ; les services étaient exigeants et les moyens de communication désorganisés ; les centres de commerce et les lieux de plaisir fermés aux heures les plus commodes et les plus agréables ; et par-dessus tout, comme pour mieux accentuer encore sa décadence, le ciel intensément gris, couvert d'épais nuages à travers lesquels filtrait à peine une faible lumière et d'où tombaient fréquemment des pluies tenaces et d'abondants flocons de neige, qui augmentaient l'obscurité des rues

Les Gardes - Tancoury

mal éclairées à cause du manque d'électricité et de gaz. Certainement, au lieu du titre de Ville Lumière, on aurait pu lui donner celui de Ville Ténèbre, d'autant plus qu'une grève de typographes avait également éteint la lumière spirituelle de la presse, au point que la publication de tous les journaux fut suspendue et que l'information de la vie mondaine fut réduite à une petite feuille intitulée « La Presse de Paris », peu documentée et donnant de rares références sur ce qui se passait dans le monde et dans la capitale.

La fameuse devise de la Ville : « Fluctuat nec mergitur » paraissait s'être résignée à l'adversité et, dans la ville triomphante et héroïque, on aurait dit qu'avaient fait naufrage toutes les splendeurs, les enchantements et les attractions qui devaient lui assurer une grandeur immortelle. Jusqu'aux détails les plus essentiels et toujours sûrs de la vie sociale, comme le change et la circulation de la monnaie, subissaient une crise. Non seulement l'or et l'argent, mais encore le cuivre et l'aluminium se cachaient, s'échappaient du pays et, objets d'agiotages et de spéculations criminelles, obligeaient les acheteurs des articles les plus nécessaires à l'existence, comme le pain et les légumes, à utiliser les carnets du métropolitain, les timbres-poste, à faire l'acquisition de tout objet minime et inutile, pour suppléer au manque de menue monnaie. Je me souviendrai toujours des premiers jours de novembre, où, leur travail terminé, tous se consacraient habituellement au souvenir et à l'hommage pieux à leurs défunts. Une immense tristesse régnait dans cette ville dont les habitants à travers les rues impraticables, parce que la neige et la boue et l'aban-

don municipal les rendaient pires que celles d'un misérable village, s'aggloméraient en bataillons, obstruaient même les voies publiques dans les stations du Métropolitain, et, portant à la main des gerbes de chrysanthèmes, d'immortelles, de pensées, de dahlias et de feuillage, s'acheminaient, les uns vers les grands cimetières de la ville, et les autres vers les simples cimetières du front de l'Aisne et de Verdun, où des milliers et des milliers de petites croix blanches, rangées les unes à côté des autres, — quelques-unes couvertes de petites couronnes, de casques de fer oxydé et d'autres ornements simples, — signalaient la tombe des êtres chéris morts héroïquement sur les champs de bataille. J'avais là aussi des souvenirs aimés, des amis bien chers et des affections filiales, comme celle de ces deux jeunes amis, Pierre Boutrou et Jules Zarandieta, morts à l'âge de 20 et 21 ans, avec le grade de sergents d'artillerie, la tête emportée tous les deux, l'un, tandis qu'il occupait un poste d'observation périlleux et l'autre, en conduisant un tank à un terrible assaut dans l'Aisne : tous deux cités plusieurs fois à l'ordre du jour et « morts au champ d'honneur », comme il était dit dans le faire-part de leur décès.

Disons-le tout de suite : la Ville de Paris se trouvait dans un état morbide. Ses habitants, divisés en deux parties, les riches et les pauvres, souffraient les uns et les autres, à leur manière, d'une profonde perturbation morale et sociale. Ce fameux « Monde où l'on s'amuse » n'était ni gai ni distrait ; il ne jouissait pas d'un bien-être ni d'une détente physiologiques ; il se sentait atteint d'irritabilité, d'énervement, d'une agi-

tation malsaine qui surpassait les temps du Directoire, parce que les causes de cette véritable neurasthénie collective étaient plus nombreuses et plus profondément graves. Les malheureuses classes inférieures, principalement la bourgeoisie, se montraient annihilées, désolées et angoissées par la mort à la guerre d'être chéris, la cherté de la vie dans le présent et l'horizon tourmenté dont menaçait la nation les dettes épouvantables, la désorganisation industrielle et le chaos d'un socialisme anarchique comme jamais on n'en connut dans l'Histoire. Eh bien ! au milieu de cette désolation de l'esprit, comme à l'apparition d'un soleil splendide au cours d'un jour très obscur et très tourmenté, se soustrayant à un comble d'ennui et d'abattement, celui qui vous parle eut la bonne fortune d'éprouver trois émotions intenses.

Il voudrait vous marquer par des pierres blanches, ces jours, les plus heureux de sa vie publique, ces trois dates successives : des 6, 7 et 8 novembre. Dans la matinée de la première, l'après-midi de la seconde et la soirée de la troisième eurent lieu trois événements qui lui firent une joie et eurent une importance capitale pour ses nobles efforts, lui, médecin, auxiliaire du progrès ; sénateur politico-sanitaire et Espagnol d'un patriotisme fervent et fécond.

* * *
—

Le premier de ces événements fut la lecture que je fis au Comité International d'Hygiène Publique, en présence des délégués officiels de trente-trois nations, de deux communications sur le vaccin antitubercu-

leux de Ferran : l'une écrite par celui-ci ; la seconde, écrite par Don Rufino Blasco, d'Alcira, et celui qui vous parle, relatant l'historique des travaux surprenants réalisés dans cette ville dont les habitants, au nombre de 16.000, s'étaient prêtés à l'essai sur leur propre corps, le plus extraordinaire que jamais population ait réalisé. Le Comité étant surchargé et le temps lui manquant pour discuter et prendre une décision sur la majeure partie des grands sujets qui étaient à l'ordre du jour, je pus obtenir du Président M. Velghe, et de la courtoisie de l'assemblée, qu'une séance spéciale, la dernière de la série, fût consacrée à un sujet nouveau, non compris dans le programme, et présenté par moi, comme délégué espagnol. Et dans cette séance, au milieu de la plus profonde attention de tous les délégués et aux applaudissements unanimes, j'exposai ce qui s'était passé à Alcira et les observations qui avaient été recueillies sur les seize mille vaccinés dont environ mille malades, atteints de plus de soixante espèces de maladies, auxquels l'emploi du nouveau remède avait fait un bien manifeste. Comme ébauche et premier essai d'autres études plus approfondies et mieux documentées, qui se feront et seront communiquées à l'avenir, mes communications passèrent aux actes de l'Office ; ces communications, de l'avis de beaucoup de délégués et particulièrement ceux de la République Argentine, du Pérou et de la Serbie, étaient ce qui s'était dit de plus important après les cinq années de silence forcé de la guerre, dans ce haut et compétent Institut Sanitaire, à cette assemblée d'automne.

* * *

Le second événement fut la conférence que nous eûmes le D^r Ricardo Jorge, Directeur Sanitaire du Portugal, et moi, l'après-midi du 7, dans une salle du Bureau, lui, comme représentant de sa nation, et moi, comme représentant de l'Espagne par délégation de l'Inspecteur Général Sanitaire, le D^r Salazar, et en ma qualité de président du Conseil Royal d'Hygiène de la Nation, pour examiner et nous mettre d'accord sur une convention sanitaire internationale spéciale qui dirigerait et réglerait les relations des deux peuples en la matière si délicate et si grave des possibles querelles et conflits sanitaires sur toute notre vaste frontière hispano-lusitanienne.

Ces conventions entre pays limitrophes et voisins sont distinctes du grand accord sanitaire mondial qui relie tous les peuples du monde par une législation commune ; elles furent recommandées par la Conférence Sanitaire de Paris qui eut lieu à la fin de 1911 et au commencement de 1912, mais les pourparlers avaient échoué chaque fois que nous avions essayé de réaliser cette convention entre le Portugal et l'Espagne, jusqu'à ce qu'enfin nous arrivâmes à un accord. Notre conférence, dans l'après-midi du 7 novembre, fut très cordiale. Tous deux, nous décidâmes de considérer à cet effet les deux peuples comme n'en formant qu'un seul ; de régulariser la défense ; d'établir un lien spirituel qui fondrait les deux nations en une noble communauté pour mieux défendre ainsi la santé générale et enfin nous obtînions que disparussent les causes de froissement, de

conflits et de préjugés, dans le précieux intérêt des relations sociales et des affections de peuples frères, évitant une fois pour toutes les graves motifs de protestations, de réclamations et de mesures absurdes indignes de peuples éclairés qui surgissaient dès que la grippe, la peste, le choléra, le typhus ou quelque autre maladie contagieuse devenait alarmante dans l'un des deux pays et qui ont fait tant de mal dans les deux nations qu'avait unies la nature par des liens géographiques indestructibles et qu'ont séparées stupidement les hommes par leurs passions et leurs luttes.

En un temps très bref, qui ne dépassa pas une heure, nous examinâmes tous les articles de l'accord, arrivant à une parfaite conformité. La convention était ainsi préparée et devait être confirmée à Madrid quand Ricardo Jorge, à son retour dans son pays, aurait parlé avec Salazar, et elle allait être ensuite diplomatiquement approuvée et sanctionnée par les Ministères compétents.

* * *

Et maintenant, nous arrivons au troisième événement, celui qui fut, pour mon apostolat patriotique, le point culminant et lumineux, et du haut duquel je pus parler à des représentants des races sur les sujets les plus grandioses qui puissent enflammer l'âme d'un modeste patriote : la réconciliation de deux grands peuples, un jour unis, puis séparés ; et le règne de l'amour, de la paix, de la confraternité, de l'aide matérielle et spirituelle entre frères qui luttent également dans la concurrence de la

vie humaine, aujourd'hui plus tragique et plus brutale que jamais. Continuez à me prêter votre bienveillante attention et excusez-moi encore une fois d'employer ce style narratif par lequel je désire que vous entendiez l'exposition des faits et des sentiments successifs de mon âme.

Je fis part à Rozanès de mon désir que le banquet fût modeste et qu'il rassemblât au maximum deux cents invités ; et, lui ayant indiqué le jour où se terminerait mon travail de l'Office, nous convînmes de célébrer le banquet le soir du 8, qui était un samedi, afin de pouvoir limiter le nombre de ceux qui désireraient y assister ; on sait que pour les Hébreux ce jour-là est rituel et que beaucoup le passent dans une retraite et des abstentions pieuses.

Nous déjeunâmes ensemble ce jour-là pour régler les détails de mon discours et pour écouter les observations sages et nécessaires dans une cérémonie aussi originale que celle qui allait se célébrer. Et c'était important, car j'avais besoin d'instructions spéciales pour ne pas faire d'omissions ni d'imprudences regrettables. Vers les deux heures, nous commençâmes à déjeuner dans un hôtel de la rue de Castiglione et Rozanès, me mettant du papier et un crayon dans la main, me dit : « Pour rendre le banquet plus solennel en le considérant comme un honneur pour vous et également comme un tribut à un homme très aimé des quinze mille Israélites d'Orient qui habitent le France et parce que nous désirons qu'il figure dans la fête, nous y avons associé un autre hommage rendu à M. Wiet, ex-chef de la section correspondante du Ministère des Affaires

étrangères, consul illustre à qui nous devons de grandes faveurs accordées en des jours angoissants au peuple israélite et qui ont resserré davantage les liens d'amour et de gratitude qui nous unissent à la France. M. Wiet est très content de faire votre connaissance et de donner à l'Espagne un témoignage de son affection, et il lui consacrera un discours. Il convient que vous le saluiez comme vous saurez le faire. Il sera accompagné de hauts fonctionnaires de son Ministère, qui représenteront le Gouvernement français, et qui se feront un plaisir d'honorer notre fête à laquelle assisteront également le grand Rabbin de Turquie, M. Nahoum, d'autres dignitaires religieux, le doyen de la presse turque et directeur du *Temps*, M. David Fresco, le secrétaire de la Grande Alliance Israélite Universelle, M. Bigart, et... un tel, un tel, un tel, etc. — sur lesquels il me donna quelques détails personnels pour que je puisse les saluer et saluer les Sociétés qu'ils représentaient. Puis il me parla de son discours de présentation me concernant et me dit qu'il était en cela d'accord avec le Conseil d'administration. Je vis que ce discours était excessivement enthousiaste et travaillé et qu'on y avait discrètement effacé tout ce qui aurait pu suggérer l'arrière-pensée que l'amour des Sépharrites envers l'Espagne pourrait diminuer leur dévouement, leur gratitude et leur loyauté envers cette France glorieuse à laquelle ils doivent la liberté et le plein droit de citoyens depuis la révolution de 1789, ou inspirer le moindre doute sur l'estime et la fidélité qu'ils lui gardent. Après cela, il me donna quelques indications sur ce qu'il conviendrait de

dire relativement à certains traités de l'Espagne avec la France et à d'autres sujets délicats et opportuns. Je fus très reconnaissant de ce programme si bien médité auquel je ne pus répondre par un autre. Je n'avais rien préparé faute de temps et parce que j'étais surchargé par les travaux de l'Office. Je lui dis seulement que je désirais faire allusion à deux Juifs Séphardites renommés résidant en Espagne et que je tenais à mentionner pour deux considérations différentes, le D^r Max Nordau et Yahuda. Des rancunes nationales déterminées par la guerre contre l'un, très injustes pour celui qui était la gloire de la philosophie et de la littérature, et certaines inimitiés purement personnelles envers l'autre, firent que Rozanès m'opposa des objections naturelles à ce toast et à ces souvenirs ; mais j'insistai, lui montrant le peu de fondement de ses observations, et, voyant ma ténacité et l'assurance absolue que je lui donnai que mes allusions seraient exposées de telle manière qu'elles ne causeraient aucun désagrément à personne ni aucun incident regrettable, ce point de la fête fut résolu.

Nous nous séparâmes après avoir convenu qu'à 7 heures et quart il viendrait me chercher en automobile et que nous irions ensemble au Palais d'Orsay dans les somptueux salons duquel auraient lieu successivement la réception, le banquet et une soirée qui suivrait ce dernier. Quand nous nous séparâmes, il était quatre heures et demie. J'avais à m'occuper ensuite d'une autre affaire importante ; de plus j'habitais loin, au boulevard des Batignolles ; enfin, quand j'y arrivai, il était six heures du soir.

Ma femme se préparait à s'habiller ; mon habit était sur une chaise ; je n'avais pas pensé à mon discours et il ne restait plus qu'une heure à peine avant l'arrivée de Rozanès.

* * *

Par une très rare disposition d'esprit, moi qui toute ma vie ai souffert d'angoisses et de tourments devant un discours important à prononcer, j'étais tranquille et sans inquiétude sur ce que j'avais à dire. Ce qui me préoccupait le plus, c'est que je me sentais mal physiquement. Le peu d'ordre avec lequel je vivais et un reste des souffrances passées m'alarmaient et m'attristaient. Je sentais des malaises gastriques, des frissons et une défaillance générale. Le voile noir que j'avais porté tant de mois dans mon esprit menaçait de se poser à nouveau devant les yeux de l'âme et je tombai sans le vouloir dans cette dépression des déceptions, des impuissances et des abattements qui nous pousse à tout abandonner. Dans un état d'esprit si néfaste, je m'assis sur une chaise en me disant : « Mais que m'importe tout cela qui me donne tant de peine ? Est-ce que je vais modifier le cours et les destins fatals de l'Histoire ? Homme obscur, insignifiant, dans l'impuissance extrême d'une solitude totale, pourquoi reprendre une chose si grave que je croyais abandonnée complètement depuis des années et qui m'a occasionné tant d'ennuis et de désagréments ? » Je regardai la pendule, il était six heures et demie. Il ne restait plus que trois quarts d'heure jusqu'à l'arrivée de Rozanès. Toute idée de manquer au rendez-

vous était inutile. Je tirai des forces de ma faiblesse et m'asseyant à un bureau, j'arrachai quelques feuilles de papier et sur trois petits morceaux, j'écrivis et ordonnai quelques points ou pensées qui devaient me servir d'index pour marquer la route du discours. Toutes étaient simples, courantes, choisies parmi les sujets de sensibilité que j'avais employés dans des conférences et des discours et j'essayai de rappeler ma sérénité et ma confiance par la réflexion suivante : « Je ne suis obligé à rien et n'ai rien promis que de m'exhiber personnellement et de remercier de la manière la plus aimable qu'il me sera possible. Tout le reste, sera du supplément. » Et, l'esprit allégé, je fus encore encouragé par le souvenir de certaine conversation que j'eus avec Moret, une après midi de l'année 1896, à la Chambre des Députés. Je préparais alors les matériaux pour mon livre « L'Emotion Oratoire » et j'interrogeais tous les grands orateurs sur leurs émotions préliminaires au discours. J'étais assis à côté du grand tribun, sur un banc, dans la salle des séances et, comme le discours de celui qui parlait ne nous intéressait pas, je lui demandai : « Don Sigismond, éprouvez-vous des angoisses avant de prononcer vos magnifiques discours ? » Moret, qui connaissait mon travail, me regarda un peu surpris ; il trouva peut-être ma question indiscreète ; mais, toujours bienveillant et aimable envers moi, il me dit : « Non. Mais cela tient à ce que je pense que ma situation mentale et morale en présence d'un discours à prononcer est la même que celle du nageur devant une rivière qu'il doit traverser ; il compte sur la force et la sûreté de ses muscles et

de ses poumons pour arriver sur l'autre rive. La force du courant qu'il a à vaincre le fera arriver plus tôt ou plus tard, en direction plus droite ou plus courbe, mais il sait qu'il arrivera où il se propose d'arriver. Ainsi, quand je commence, je me dis que je pourrai aller plus directement ou avec plus de détours au but que je me propose, mais je sais que j'y arriverai et cela me rend calme ». Je vous avertis que cette réflexion ingénieuse n'est pas exacte, même chez Moret. Tout orateur qui s'estime et est pénétré de la grandeur de son sujet, souffre fatalement d'une grande inquiétude, ainsi que je l'ai vu chez Castelar, Martos, Canalejas, Letamenti, Canovas, etc. ; aussi, ayant, en deux occasions différentes, appelé son attention sur une pâleur intense et une nervosité qui trahissaient son tribut à l'émotion oratoire, parce qu'il avait à parler sous peu, la seconde fois — qui fut certain soir où il faisait une conférence dans l'ancien local de l'Association de la Presse, il me dit se livrant : « Oui, Pulido, je souffre comme tout le monde ». Dans mon cas, la situation était extraordinairement rare et, par bonheur, très favorable. J'avais parlé devant des colons anglais et tangériens et je connaissais leur tempérament ; mais je ne connaissais pas celui des Français et des Orientaux. Me comprendraient-ils bien ? Répondraient-ils facilement à mes intentions émotionnelles ? A cela se chiffrait tout, parce que de mes fautes et de mes défauts oratoires, ces auditeurs ne pouvaient être que des critiques innocents et bienveillants, c'est-à-dire que je pouvais aller tranquille et rassuré au banquet. Les premiers paragraphes de naturelle et

simple salutation me donneraient immédiatement la norme que j'avais à suivre, soit terminer promptement, soit lâcher la bride au long discours pour lequel j'emportais, annotés, de nombreux sujets d'exposition. Tout ce procédé mental dura moins de temps que j'en mets à l'écrire. Je m'habillai et j'attendis encore Rozanès. Celui-ci fut ponctuel. A sept heures et demie, ma femme, la propriétaire de mon logement M^{me} Schwab, et moi, nous entrons avec Rozanés dans un luxueux salon de réception du Palais-d'Orsay où il n'y avait personne. Nous arrivions les premiers, et bientôt je m'aperçus que mon ami, homme politique, au lieu de rechercher l'effet théâtral de notre entrée quand tous les invités seraient réunis, s'était arrangé pour que nous fussions, ma femme et moi, les premiers et que, lentement, comme le font les maîtres de la maison, nous pussions recevoir l'un après l'autre ceux qui arrivaient, les saluer et converser quelques instants avec eux. De la sorte, je pus les connaître tous et échanger de brèves impressions intéressantes sur des questions nationales, échanges de civilisation, détails de commerce, aspects politiques, expansion et souveraineté de la langue espagnole et autres sujets. Je le fis avec de grands Rabbins et leurs familles, avec M. Wiet et d'autres hauts fonctionnaires du Ministère de l'Intérieur, avec des journalistes français connus, David Fresco, doyen de la presse de Constantinople, M. Bigart, âme de cette puissante Alliance Israélite Universelle qui a créé des centaines d'écoles françaises en Orient et a popularisé le français parmi les descendants des Juifs espagnols; avec des commerçants, des indus-

triels, des banquiers et des professionnels connus. Là je saluai d'anciennes connaissances : le D^r Perahia qui étudia la médecine à Montpellier et s'établit à Barcelone par amour pour l'Espagne ; Semo, grand négociant, fils de Séphardites bulgares, qui suit ma campagne depuis 1904 ; l'avocat réputé à la Cour d'Appel qui exerce à Paris, don Moïse Salzedo, que j'ai connu presque enfant à Bayonne, en 1904, et quelques collaborateurs de Salonique, Jérusalem, Smyrne et d'autres villes de l'Asie Mineure, avec lesquels j'avais été en correspondance. Tous venaient seuls ou accompagnés de leurs femmes et de leurs filles, les uns en habit, les autres en veston. Il y avait beaucoup de jolies filles possédant la beauté typique du peuple judéo-espagnol, très semblable à la caractéristique espagnole. Il y avait également quelques étudiants, l'un d'eux, Albert de Segura, originaire d'Orient, en uniforme, la poitrine ornée de médailles et de croix décernées à son héroïsme et aux quatre balles reçues dans les tranchées. Je ne me souviens pas combien de mains je serrai, avec combien de dames et de messieurs je causai, tous distingués comme il convient à une sélection entre 10.000 Séphardites établis à Paris et à un hommage choisi, car, on me le dit, le couvert coûtait cinquante francs. Ce que je sus par les présentations, c'est qu'il y avait là des gens de la Perse, de l'Egypte, de tous les peuples de Turquie, de la Palestine, de Salonique, de Smyrne, de Constantinople, de la Roumanie, de la Serbie, de la Bulgarie, de la Bosnie, de l'Herzégovine, même de l'Amérique, etc. et que tous me parlaient un espagnol très clair, agréable à l'oreille et expri-

maient avec une profonde déférence le souvenir émouvant de leurs habitudes et coutumes espagnoles.

* * *

Il était huit heures et demie lorsque s'ouvrirent de grandes portes et d'une grande salle adjacente, très luxueusement décorée, nous arriva la clarté intense de nombreuses lumières, d'ampoules resplendissantes, formant de précieux festons, des guirlandes, des rubans, des araignées : c'était la salle des banquets du Palais d'Orsay, où trois grandes tables, préparées comme pour un festin royal, offraient place à plus de deux cents personnes. Je me souviens que dans cette salle — on dit que c'est la plus belle de Paris pour de telles solennités officielles et privées — nous avons été réunis autrefois et que là, un Ministre de l'Intérieur avait donné, en 1912, le banquet officiel aux délégués de quarante-trois nations, au moment de la conférence Sanitaire Internationale qui eut lieu tout près, à ce même Ministère, contigu à la Chambre des Députés. La présidence de la table avait été organisée avec soin. Rozanès au centre, moi à sa droite, M. Wiet à sa gauche ; à ma droite, Mme Wiet, puis le grand Rabbin de Turquie ; à la gauche de M. Wiet, Mme Pulido, puis M. Guy, haut fonctionnaire du Ministère des Affaires étrangères, qui avait été chargé d'importantes missions à l'étranger et avait succédé à M. Wiet dans sa charge. Il n'est pas nécessaire d'en désigner plus, mais je dirai que lorsque tous les sièges furent occupés, une personne qui devait bien connaître les assistants, en causant avec ma femme, lui dit : « Il n'est pas fa-

eile de calculer la richesse que représentent les banquiers, les commerçants, industriels et propriétaires qui sont ici, mais il est possible que si quelqu'un l'estimait à 800, 900 millions et plus, il ne se tromperait pas de beaucoup ». Je ne me souciais pas de faire une enquête sur la richesse, comme on le comprendra, parce que cela ne m'intéresse pas et parce que, pour moi et pour mon culte symbolique, j'étais déjà dit, l'humble colporteur de Lausanne représente et vaut autant que le Ministre américain, M. Oscar Strauss qui m'envoya 8.000 douros quand, par un télégramme, je lui fis savoir que la guerre avait amené en Espagne beaucoup de Juifs qui mouraient de faim ; et autant que mon excellent et riche ami, don Ignace Bauer, de Madrid, qui collabore aujourd'hui avec enthousiasme, à cette œuvre d'humanité, de civilisation et d'espagnolisme, et qui, je le crois, m'écoute en ce moment.

Le dîner fut très animé et j'y fis honneur malgré mon peu d'appétit. Quand le moment parut opportun à Rozanès, il se leva, imposa silence, et, d'une voix claire, lentement et avec un accent sympathique, celui du Juif Séphardite qui domine déjà l'espagnol actuel, — il lut la salutation et la présentation qu'il avait écrite pour moi et que je connaissais déjà. Naturellement, il fut très applaudi, et quand, ensuite, je dus me lever, une ovation générale éclata. Calme, maître de moi, sans émotion, comme je le fus rarement, je commençai mon discours, froid, familier, sans aucune enflure, à voix assez haute pour être bien entendu. Je fis l'historique de l'invitation de Juin, disant les raisons qui m'obligèrent alors à refuser

le banquet et mon intention de l'accepter en octobre si je le pouvais. Je décrivis les phases de ma maladie et le rétablissement de ma santé l'été dernier ; mon avis à Rozañès, et alors, quand j'eus décrit mon arrivée à Paris, et mes occupations jusqu'à ce jour, je dis avec décision, et un certain redressement nerveux de mon corps, fermant le paragraphe : « Et maintenant me voici, Messieurs, je viens vous remercier et vous exposer l'état actuel des revendications sépharmites dans l'âme de la nation espagnole ». Les convives applaudirent bruyamment. Je continuai et, encore dans l'exorde, un second applaudissement se fit entendre, puis un troisième non moins chaleureux vint sceller notre compénétration spirituelle. Ce fut lorsque, exposant mes découragements passés, ma désertion de la cause durant plusieurs années et les nouveaux appels de ma conscience pour que, en tant qu'être humain et en tant qu'Espagnol, je profite du rétablissement de ma santé pour recommencer à défendre les grandes causes de l'humanité et de la Patrie ; je leur citai l'épisode mythologique connu de la lutte entre le brutal Hercule et ce fou de géant Antée qui avait la manie de lutter avec tous ceux qui passaient par les sablières de Lybie, et, moitié humoristique, moitié sérieux, je leur dis : « Comme Antée cherchait à se mettre en contact avec sa mère, la Terre, quand il se sentait fatigué et vaincu dans ses luttes avec le puissant Hercule, ainsi moi, nouvel et candide Antée, dans des combats toujours romantiques, fatigué, maltraité et découragé par mes luttes contre les superstitions, le fanatisme et les hostilités ennemies, je viens me met-

tre en contact avec vous, pour vous entendre, vous sentir et recueillir vos affections et vos émotions. Ainsi, ce n'est pas vous qui devez me remercier de ce que je suis venu ; c'est moi qui dois vous être pour toujours reconnaissant de m'avoir appelé et de m'avoir rendu l'espérance et le courage que j'avais perdus pour continuer à consacrer quelque chose de ma vie à une cause de réconciliation historique que tout noble cœur doit applaudir et aider. »

* * *

Dès ce moment, je n'hésitai plus. Je laissai de côté sur la table, à portée de ma main les trois feuillets sur lesquels se trouvait l'index ordonné de mes sujets et je m'élançai, résolu et confiant, suivant les méandres et les caprices de ma mémoire et de mon imagination. Ma voix s'était affermie ; mon geste prenait de l'ampleur et de l'expression ; monté dans la barque de ma modeste éloquence, je hissai la voile ; la laissant voguer sur l'eau des sujets connus, je permis au vent passionné de l'inspiration, du sentiment et des fermes convictions de l'enfler ; et sûr, sans crainte, je jouis du plaisir extraordinaire dont je n'avais jamais joui aussi pleinement pendant mes quarante-huit années (depuis 1881, dans une chaire de San Carlos) de propagande et d'enseignements oraux, du plaisir de dire tout ce qui me paraissait le plus propre à émouvoir les cœurs, à conquérir les sympathies et à exalter et magnifier les destinées que l'avenir réserve à l'Espagne et à son peuple filial séphardite, s'ils marchent unis.

Ce discours cessa d'être un effort mental labo-

rieux — comme l'est d'ordinaire tout discours important quand il préoccupe l'orateur, — et se convertit en un véritable délassement, en un divertissement amène et agréable de l'esprit. Au lieu d'une marche fatigante sur un terrain escarpé, âpre et difficile, ce fut comme une de ces délicieuses promenades que l'on fait parmi les frondaisons et les placides rivières de Galice ou sur un des lacs tranquilles et séducteurs de la Suisse, de l'Italie ou de l'Ecosse, où abondent les belles îles aux bocages fleuris, paraissant des corbeilles de fleurs qui nous accompagneraient dans notre navigation ; les grottes pittoresques ; les petites plages de sable fin et les rives paradisiaques, refuges et coins séduisants qui nous invitent à quitter le bateau et à les goûter l'un après l'autre en de fugaces et agréables repos. Jamais, pas même en m'adressant à ces humbles associations que j'ai souvent présidées et qui toujours m'écoutèrent avec un respect affectueux, je n'avais conduit mes auditeurs par le chemin d'émotions si nombreuses et si variées que le soir du 8 novembre. Cet auditoire choisi, d'origines lointaines et diverses. réuni dans un splendide et brillant salon pour une circonstance occasionnelle et dont les membres m'étaient absolument étrangers à moi qu'ils n'avaient jamais vu, entièrement étrangers, pour des raisons de race, de religion, de terre natale et d'intérêts positifs de la vie, mais à qui ils étaient fortement unis par un lien spirituel noble et très pur qui fondait et élevait les âmes embrasées en un feu sacré jusqu'aux sublimes exaltations de l'histoire et de la patrie, cet auditoire, malgré ces différences, je l'avais fait complè-

fement mien et nous étions tous ensemble, notre sensibilité surexcitée et les cordes de notre âme tendues et vibrantes au plus léger souffle de l'émotion. Ces évocations et ces visions faciles et nombreuses qui accouraient en foule à mon imagination et que ma parole exprimait d'une voix vibrante, avec une expression nuancée, des gestes animés et des accents passionnés, nous faisaient nous réjouir et souffrir ensemble, pleurer et rire, nous enthousiasmer pour les triomphes déjà obtenus et concevoir de belles espérances réalisables dans l'avenir comme compensations aux amers souvenirs des infortunes millénaires implacables et épouvantables. Les obstacles naturels de compréhension entre ceux qui parlaient une langue qui était notre langue ancestrale, mais modifiée, défigurée par les changements inhérents à une longue existence et par les adultérations et les mélanges vicieux des barbarismes étrangers dus à une fréquentation multiséculaire et à la vie en commun avec des peuples différents, avaient réellement disparu et il semblait que je leur parlais leur propre langage. Si l'un de mes vocables était douteux ou inconnu, mon geste, mon intonation, le sentiment et l'expression de la phrase le faisaient comprendre à l'instant. Et comprenant tous parfaitement tout ce que je leur disais, il arrivait que, outre de s'échauffer pour les idées, ces conceptions et ces sentiments que j'exprimais, ils prenaient plaisir à m'entendre parler comme s'ils entendaient une musique mystique; ils savouraient cette phonétique riche et majestueuse, si justement célébrée, de la langue espagnole dans laquelle les Celtes, les Latins,

les Arabes, les Sémites, les Germains et les Français ont laissé la plus riche chromatique musicale et les accents les plus sonores de leurs langues respectives, comme sédiment expressif de leurs longues souverainetés et de leurs existences vécues en intimité avec nous sur notre sol espagnol.

Confiant, calme, et ravi par une intense gratitude, je sentais s'écouler de moi des flots d'amour et de tendresse. Mes ennuis et le malaise que j'avais ressenti tout le jour avaient disparu ; mon mouchoir sur la table pour essuyer de temps en temps la transpiration que mes efforts physiques et mon état émotionnel me produisaient ; ne consultant que rarement l'index du discours et cela uniquement pour ne pas trop m'écarter du simple programme que j'avais conçu et dans lequel déjà mon imagination prompte et désordonnée, se permettait des coupures, des déviations et des libertés capricieuses, je parlais, je parlais, toujours encouragé par les applaudissements chaleureux qui se succédaient avec une telle prodigalité et une telle générosité — et étaient si spontanés quand je leur parlais de quelque chose qui les frappait, qu'ils ne me permettaient plus d'avancer dans ma phrase et encore moins d'arriver à sa conclusion naturelle ; — en quelques occasions, je fus obligé de recommander par un geste de la main le calme et le silence afin de pouvoir leur exprimer complètement ce que je désirais faire parvenir à leur cœur. Ce discours, imprimé en plusieurs langues et circulant avec profusion dans les colonies israélites séphardites du monde entier, — le Conseil d'administration l'ayant décrété ainsi — atteste

l'exactitude de ce que je vous raconte et justifie mon affirmation que ce furent là les heures les plus agréables et les plus consolantes de mon existence ; ce fut également une récompense que je considère comme la plus précieuse et la plus aimée de toutes celles que pourraient recueillir mes fidèles amours pour un peuple frère malheureux et pour une patrie très grande et très glorieuse, c'est vrai, mais non moins malheureuse en un grand nombre de ses intérêts que ne l'a été et ne l'est ce fils qu'elle a rejeté de son organisme comme un membre inutile et sanglant.

Ayant été en Espagne, je crois, le premier médecin qui eût l'idée de s'intéresser aux études des Ecoles de la Salpêtrière et de Nancy sur le pouvoir magique de l'hypnotisme comme agent thérapeutique utilisable dans la psychothérapie, qui emploie dans la pratique et a écrit sur ce sujet des études faites au commencement de la huitième décade du siècle passé, ces faciles suggestions de l'émotion que déterminait dans mes auditeurs du banquet déjà tous convertis en un organisme hypersensible influencé par ma parole, quoique essentiellement modeste, me rappelaient l'inexplicable pouvoir de mes suggestions personnelles sur mes petites malades hystériques et les suggestions collectives des peuples ; et je remarquais comme il est facile, dans ces cas, même aux orateurs de peu de mérite, d'obtenir des effets extraordinaires sur les foules.

Mon nom, ce que depuis seize ans disent les foyers séphardites de mes efforts et de mes livres écrits en leur défense, l'invitation que leur firent leur Prési-

dent et le Haut Conseil social en l'honneur d'un sénateur — Vice-Président du Sénat espagnol, leur avait-on dit — la curiosité d'entendre un Monsieur, aimable envers eux, qui allait leur raconter des choses d'Espagne, de la patrie de leurs légendes, de ses chansons et de ses coutumes familières, et le désir d'entendre parler la vraie langue de l'Espagne, voilà les causes de leur bienveillance facile, courtoise et enthousiaste. Si, à ma place, ils avaient entendu l'un de nos grands orateurs, et, mieux encore, s'ils avaient joui du bonheur immense d'entendre les discours de celui qui les aimait tant, leur dédia les paragraphes les plus sublimes de son verbe incomparable, Castelar, mon Maître adoré, oh ! alors, leur enthousiasme, leur extase, leur ravissement eussent atteint au transport le plus intense, au paroxysme de la communion d'âmes et de l'amour pour l'orateur et pour la patrie qu'il représentait. Le feu sacré les aurait brûlés et la force qui les eût entraînés tous aurait été l'exaltation explosive d'une Alma Mater, l'âme de l'Espagne consacrée par le premier des orateurs qu'ait eus notre Nation.

Mon œuvre personnelle n'avait aucun mérite, absolument aucun. Tout autre, quelque insignifiant qu'il fût et quelque maladroitement qu'il s'exprimât, eût produit le même effet s'il eût été, comme moi, le symbole d'une patrie vénérée et conciliatrice. Et quant aux idées, aux sujets du discours, les motifs tendres, ou vigoureux, agréables, ou amers, joyeux, ou tristes ; tantôt d'élévations, tantôt d'humiliations ; tantôt d'espérances, tantôt d'espoirs... par lesquels je faisais vibrer à ma volonté les cordes délicatement

tendues de l'âme hébraïque dans cette réunion, cela, l'individu le plus inculte le possède avec excès. Tous, même ceux qui ont le moins d'affection pour le peuple hébreux, même les plus fanatiques, dès l'enfance, depuis que nous apprenons à épeler et commençons à étudier les enseignements chrétiens du catéchisme, en même temps que notre doctrine catholique, nous apprenons les faits surprenants et les paroles immortelles d'un peuple que tous les historiens et tous les philosophes proclament le plus grand, le plus prodigieux et le plus admirable de tous ceux que connaît l'histoire. Plus tard, ceux qui lisent les livres, les revues, les journaux ; ceux qui voyagent par le monde et visitent les grands Empires ; ceux qui étudient les progrès de la civilisation dans toutes ses branches : religion, politique, philosophie, sciences, arts, économie, littérature, socialisme, et vérifient leurs sources, leur cours et leur compénétration ; ceux qui fréquentent les musées, les bibliothèques et les laboratoires et essaient de s'enquérir quels sont les hommes et les peuples qui ont donné la plus grande impulsion aux fondements du progrès humain à notre époque, quels furent ceux qui donnèrent le caractère, la réalité et la grandeur aux empires et aux civilisations dans le passé et qui se révèlent avec des énergies et des aptitudes vivantes, indestructibles, laborieuses et infatigables pour l'avenir, rencontreront toujours cette race dont les représentants apparaissent souvent parmi les autres comme des points brillants et solides dans la gangue obscure, entre les schistes d'un terrain ardoiseux où les pyrites pierreuses des gisements métallurgiques.

Que les historiens, les philosophes et les poètes étudient dans la profondeur de la vie ce peuple surprenant. Nous, les simples mortels, n'avons pas besoin de tant de science pour estimer avec justice ce qu'il vaut et ce qui est le plus utile à notre patrie, pour nous convaincre que, dans sa composition ethnique complexe, la branche séphardite précisément la nôtre, celle qui a du sang espagnol dans les veines et laissa à son tour dans les nôtres du sang sémite, avec ses vingt siècles et plus de domination en Ibérie, et celle qui est réputée la plus aristocratique conserve encore, avec notre langue, une âme essentiellement espagnole, ou pour mieux dire, ibérique, car beaucoup de colonies, de celles qui se disent espagnoles, sont d'origine lusitanienne, notre nation sœur et voisine.

Vous comprendrez plus facilement ce que je vous dis, si vous continuez à me prêter votre bienveillante attention.



* * *

Messieurs, quand on se rappelle, à grands traits, les histoires de tous les peuples, depuis celle de ces fameux Empires conquérants, comme ceux d'Égypte, de Macédoine et de Rome, jusqu'à celle des petites nations comme cette Hollande qui fut l'asile de la liberté, alors que celle-ci avait fui de toute l'Europe — nation qui a dû se créer le petit sol sur lequel elle habite, en le disputant à la mer — on remarque que toutes se ressemblent plus ou moins, parce que toutes expriment des luttes héroïques semblables : les combats de l'homme contre les rigueurs de la

nature, la concurrence générale de la vie, les ambitions des Etats voisins et les invasions des plus éloignés et des plus puissants ; seul, le peuple hébreux présente des traits qui lui sont propres, extraordinaires et incomparables ; il semble que sa vie obéisse à un code biologique différent de celui qui est caractéristique sur notre planète. A l'aube de notre préhistoire, quand dominaient ces mystérieux grands empires qu'attestent les annales de pierre que nous ont léguées d'autres peuples puissants, peuples inconnus, avec des caractères cunéiformes et des écritures encore plus mystérieuses que l'écriture cunéiforme et que les hiéroglyphes, le peuple hébreux avait déjà une longue existence ; il intervenait comme esclave en Egypte, sous le règne des Pharaons et alors aussi, un chef d'histoire également extraordinaire, Moïse, émancipa Israël, l'arrachant aux rives du Nil et emmena ses frères à la recherche de destinées magiques que la Providence devait lui signaler. Qu'elle est curieuse cette première pérégrination de ce peuple ! — présage, hélas ! de tant d'autres très douloureuses qu'il devait faire plus tard — à la recherche de la Terre promise par une Divinité qui lui avait révélé qu'Elle ferait de lui son peuple choisi. Ces intuitions prodigieuses ou révélations morales qui l'amènèrent à proclamer l'unité de Dieu au milieu de puissantes religions primitives, mythologiques, fétichistes et absurdes que pratiquaient les Empires triomphants sont sans précédent. Combien est étonnante cette agitation formidable du Sinaï où prit naissance ce Décalogue qui renfermait l'âme sacrée, lumineuse et impéris-

sable d'un code social appelé à régir, depuis lors, la vie éthique de toutes les nations futures et qui est arrivé très pur jusqu'à nous, et manifeste son indestructible domination dans les suprêmes débats de tous les grands Conseils et Parlements, de même que dans les simples prières par lesquelles l'enfant, dès l'âge le plus tendre, commence à balbutier sa religion. Ce peuple, peu nombreux — puisque les Hébreux n'ont jamais été nombreux — prend place, à la fin, dans son règne de Galilée, entre les fleuves vivants et les mers mortes, en une terre très fertile et sur un sol si réduit que, du haut d'une cime élevée, la vue pouvait embrasser toute son étendue, plus petite que celle de n'importe quelle province de Turquie ou de Rome. Entouré de nations puissantes, il y développe, parmi des luttes sanglantes contre ses voisins, vaincu parfois et quelquefois vainqueur, la civilisation la plus spirituelle et la plus avancée que connût l'antiquité. Quand naquit la Grèce et furent perçus les premiers vagissements de ce peuple qui devait être un peuple très glorieux par sa puissance, ses arts et ses sciences, Israël était déjà vieux, et, par son héroïsme dans la guerre, il avait défié les Pharaons, détruit les Madianites, fait reculer devant lui les chars de guerre des Assyriens et même, dans ses luttes intestines, il s'était divisé en deux royaumes, celui d'Israël et celui de Juda. Aucun peuple, aucune race n'a réussi à révéler tant et de si tenaces et profondes aptitudes ; il fut religieux au point que sa religion inspira plus tard et servit de modèle aux religions chrétienne, mahométane et à toutes celles de l'Orient. Il produisit des livres sacrés sans égaux

dans d'autres religions : la Bible, le Talmud et la Torah ; il plaça sa vie sociale entièrement sous la protection d'un seul Temple qui fut détruit plusieurs fois en de terribles assauts et fut toujours réédifié, chaque fois avec une plus grande richesse, jusqu'à la construction de ce fameux Temple de Salomon, création gigantesque, indescriptible, qui fut ville, forteresse et maison auguste de Jehovah, son Dieu ; mais si somptueux et si splendide que jamais ni avant ni après il n'y en eut un autre qui pût lui être comparé ; les colossaux temples pharaoniques, babyloniens et assyriens de l'antiquité, comme les nôtres de Saint-Pierre de Rome, Sainte-Sophie de Constantinople et les plus précieuses cathédrales du monde furent et sont pauvres en comparaison et sont loin de sa grandeur fastueuse, de sa solidité, de ses complications et de ses richesses. Israël fut guerrier jusqu'à tenir en échec tous les conquérants antiques depuis Alexandre le Macédonien jusqu'à Vespasien et Titus ; son ordre de bataille était singulier : l'Arche d'Alliance sainte, gardienne des pierres sur lesquelles se trouvait sculpté son Décalogue du Sinaï, était portée au centre de l'armée à laquelle elle servait d'étendard de guerre. La philosophie éleva son esprit ; il raconte son histoire dans des annales immortelles comme aucun autre peuple n'en a possédé, et dans les pages merveilleuses desquelles puisent encore aujourd'hui tous les érudits, plongeant dans ses antiques documents. Il fonda les bases solides de l'hygiène publique et particulière par des conseils sûrs dont nous admirons aujourd'hui encore la précocité. La poésie lui inspira les chants les plus beaux et il

n'y a encore aujourd'hui personne qui possède à un degré plus élevé et plus pur les deux sentiments fondamentaux de la vie universelle, l'amour et la haine. L'attraction délicate et tendre qu'exhale comme une essence, un arôme céleste, ce Cantique des Cantiques, exprime les délicatesses et les extases de l'amour universel comme aucun autre poète moderne, sauf une sainte Thérèse, a réussi à le concevoir ; et la haine qui conduisit aux luttes féroces, sanglantes et criminelles de partis contre d'autres partis, ce fut ce qui causa enfin le triomphe de Rome plus que la bravoure de ses légions et que la puissance des immenses instruments de guerre accumulés par Titus sur Jérusalem : effort suprême, porté à un degré qui ne s'est jamais rencontré dans aucune des conquêtes qu'avait faites jusqu'ici l'empire des Césars. Supérieurs aux Phéniciens comme négociants ; éleveurs si experts que leurs prés étaient les meilleurs pâturages et engraisaient les bestiaux les plus magnifiques ; leurs bois et leurs plaines étaient célèbres ainsi que leurs jardins et ils cultivaient des vignes magnifiques où ils récoltaient les grappes les plus lourdes. Et quelles Cours pouvaient être comparées en splendeur et en magnificence à celles de Saül, Salomon et David ?

Leurs sanglantes guerres civiles furent favorables à Titus et c'est pour cela que la Palestine et surtout Jérusalem furent détruites et dévastées comme ne l'avait été aucune autre nation de la terre. L'histoire de cette fin d'un grand royaume décrite par Joseph, général en chef des Juifs, est vraiment terrible. Rome fut d'une extrême cruauté : Titus emmena tout ce qui

restait et les força de suivre son cortège triomphal, et dans les orgies de la Cour des Flaviens, on chantait l'extinction d'un grand peuple que l'on croyait disparu pour toujours comme un bois dont les arbres sont détruits de façon qu'il n'en reste plus un.

Admirable vitalité et destinée magique de ce peuple ! Cette semence humaine que Rome amena de la Mésopotamie et qui fut dispersée par les tempêtes parmi toutes les nations de la terre, prairait racine où elle tombait, germait, se multipliait et ses individus, tantôt seuls et tantôt unis, tantôt en lutte avec les naturels et tantôt identifiés avec eux, ses sujets prospéraient malgré les persécutions et les massacres continuels ; confondus dans l'humanité tout entière, ils virent naître, se développer, s'élever et succomber successivement les civilisations grecque, romaine, visigothe, musulmane, turque et teutonne... et toujours, incessamment, cette race fut la compagne, proscrite il est vrai, mais réelle et d'une influence puissante, de la civilisation chrétienne. Ici, sur ce sol espagnol, elle vint il y a longtemps, jouir de sa seconde splendeur. Les triomphes et les grandeurs de la Palestine ne se reproduisirent qu'en Ibérie ; Tolède succéda à Jérusalem. Ces qualités extraordinaires qui avaient révélé la race sur les rives du Jourdain, du lac de Galilée et de la Mer Morte, renaquirent et acquirent encore une plus grande splendeur dans les hauts et froids plateaux de Castille et sur les douces et pittoresques côtes de la Méditerranée et de l'Atlantique ; et, Dieu, favorisant son peuple élu, lui permit de prospérer de nouveau : d'un côté sous les Califes arabes des Abderrha-

manes, de l'autre, sous les Monarchies chrétiennes des Alphonses, utilisant ses aptitudes surprenantes de peuple intelligent, travailleur, apte à tout, énergique, indomptable, courageux et tenace dans la lutte, toujours le même : docile, affectueux, loyal dans l'amour ; rebelle, cruel, implacable dans la haine et supportant sans cesse avec résignation les persécutions et les massacres, parce qu'il a la foi sans défaillance qu'arrivera le jour des réparations et qu'il y a un Dieu de miséricorde et de justice qui fit d'Israël son peuple préféré.

Nous fîmes ce que firent le Portugal, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, nous les expulsâmes. Mais comme ils nous avaient été plus utiles et nous étaient pour cela même plus nécessaires, avec leur expulsion d'abord et celle des Maures ensuite, nous perdîmes notre commerce, notre industrie et notre agriculture. Nous sauvâmes le principe d'une unité religieuse qui semblait nécessaire, et d'une unité nationale qui ne courait alors aucun danger, mais nous perdîmes en échange notre grandeur physiologique naturelle et ce fut alors qu'apparut Colomb pour nous fournir des compensations et porter à travers les mers ténébreuses nos énergies et nos héroïsmes là où il y avait un monde nouveau. Mais quand Israël nous abandonna, désolé et mortellement offensé, il ne quitta pas le sol chéri de l'Espagne en secouant la poussière de ses chaussures, comme le fit Thérèse de Jésus en quittant Avila, mais en emportant l'Espagne si profondément enracinée dans son cœur et si idolâtrée dans son âme et dans son existence par un culte sacré qu'aucun édit ni aucune persécu-

tion, mais la mort seule pouvait l'en arracher ; et de l'Espagne, il fit sa légende qu'il transmit de génération en génération dans les longues nuits de vie vertueuse, avec la langue, les prières, les cantiques, les coutumes, les contrats les plus sacrés et la cuisine espagnole, et la soustrayant le plus possible aux prostitutions et aux atteintes des pays où son malheur trouva asile, d'une manière si efficace que cinq siècles plus tard, il la conserve aussi pure et aussi vive que dans les jours tragiques de son exil, quand il abandonna les rives de l'Espagne.

Messieurs, croyez-moi : l'Espagnol net et rigide (je le suis), le chrétien constant et aimant la religion de ses ancêtres (je le suis), l'esprit partisan de l'austérité, de la justice et du droit (je le suis) qui voyage aujourd'hui par tous les peuples du monde et pénètre dans un foyer séphardite dans toutes les villes importantes qui existent, entend sa langue, étudie sa vie et explore son âme, ne peut, à moins d'être stupide, que se sentir ému et honteux parce que, parmi les nombreuses choses incompréhensibles, absurdes dans la logique humaine, en contradiction avec les lois fatales, imprescriptibles de la concurrence vitale que présente ce peuple, le plus merveilleux est que, oubliant tout le mal que lui a fait l'Espagne, il a su conserver seulement ce que notre patrie a de bon et il est uni à elle par des liens d'amour, de gratitude, d'affinités, d'émouvantes et adorables nostalgies. Je l'ai observé parmi les peuples de l'Orient ; nous ne sommes pas lassés de l'observer tous les jours de ces mois de janvier et de février, le Marquis de Valero de Palma et moi, quand, présentant les

Associations Hispano-Hébraïques venues du Maroc au Monarque, au Ministre de l'Intérieur, au Président du Gouvernement et aux chefs des partis politiques, après que j'eus dit ce qui était nécessaire, j'invitai le Président de celle de Tétouan, don Jacob Guitta, l'âme et l'organisateur de toutes les Associations, à prendre la parole ; cet homme simple, honorable et honnête, avec des mots émouvants et une éloquence sympathique, laissait parler son cœur et son âme et expliquait ce qu'éprouvaient pour la mère patrie ces nombreuses colonies séphardites qui comptent au Maroc des millions de Juifs, tout ce qu'ils font et désirent faire pour la splendeur et la grandeur de l'Espagne adorée. Aujourd'hui même, il doit être ici, m'écoutant, ce sympathique patriote, le dernier, car tous sont déjà retournés à leurs villes respectives, et j'éprouve une grande satisfaction à le saluer et à lui exprimer le sentiment ardent de sympathie que des milliers d'Espagnols offrent à ceux qui sont nos frères et sont résolus à collaborer avec nous pour nous aider à maintenir dans le Mogreb une souveraineté que, sans leur concours loyal et actif, il serait impossible d'obtenir et de maintenir.

Comprenez-vous maintenant, Messieurs, comment en évoquant ces idées et ces souvenirs avec certains détails et épisodes vécus par moi et que je ne veux pas relater ici, ce peuple et moi pourrions rester, non avec mon dialogue, mais avec un monologue pendant des heures et des heures en très agréable compagnie ? Comprenez-vous comment mon imagination cueillant des fleurs à mon goût dans l'im-

mense jardin de la femme hébraïque, je pourrais faire rapidement des bouquets précieux pour les offrir aux femmes et aux jeunes filles qui étaient là ? Et en se rappelant les événements tragiques et les splendeurs de la vie hébraïque en Palestine et en Espagne, comment ce souvenir pouvait-il arriver facilement à l'âme des hommes et les faire gémir sur les désastres passés et se réjouir des grandeurs futures ? Ce que j'éprouvais moi-même, comment ne l'auraient pas éprouvé mes auditeurs à me voir et à m'entendre ? Et étant eux-mêmes, selon moi, les trésors vivants de mes sentiments, comment n'auraient-ils pas vibré une fois de plus dans mon âme ?

Mon discours qui dura plus d'une heure et demie n'est pas et ne pouvait être une belle œuvre oratoire. Je n'ai jamais aspiré à cette perfection. Si mon maître adoré qui prononça les plus beaux discours connus, et me disait qu'il n'était pas possible de prononcer un bon discours sans l'écrire d'abord, l'apprendre par cœur et le déclamer ensuite avec ton et mesure, si Castelar enfin, relevait la tête et le lisait, il me dirait amicalement, j'en suis sûr : « Combien de fautes de rhétorique, mon cher Pulido » Mais je sais qu'il ajouterait : « Et combien d'amour, de tendresse et de séduction de nobles cœurs, vous y avez versé en échange. Cela le sauve, car votre intention ne pouvait être de vous élever aux difficultés et aux excellences de l'éloquence, mais de pénétrer dans les recoins sacrés et les délicatesses exquises des âmes sensibles et des cœurs espagnols. Vous avez été l'Apôtre croyant et pur d'une religion simple et chère de la patrie, et les Apôtres, comme

Jésus, ne prononçaient jamais de discours compliqués et difficiles, mais de douces, suggestives et pénétrantes exhortations d'amour, de paix et d'espérance. Vos fautes vous seront pardonnées. »

Quand j'eus terminé, mon esprit était différent de ce qu'il était quand je commençai. Je me convainquis, dans le cours de ma dissertation, de ce que nous n'avions pas assisté à un banquet ordinaire d'invités qui se réunissent pour fêter un ami ou un protecteur en affaires courantes ; mais que j'avais été un symbole de l'Espagne, le verbe d'une grande idée et que tous nous avons réalisé un acte international d'une telle importance que si la patrie m'apparaissait incarnée, elle m'en remercierait ; l'acte de sceller une réconciliation publique à Paris, entre deux peuples grands par leur histoire qui, depuis plus de quatre siècles, ne s'étaient jamais réunis ainsi représentés et, pour unir leurs cœurs dans les mêmes battements d'amour et les mêmes hymnes de joie et d'espérance.

Je ne me sentais plus cet Espagnol solitaire, insignifiant, abattu par ses déceptions et son impuissance du début, abandonné de tous les chefs politiques, par le mien le premier, auquel depuis quatorze ans je viens rendre un hommage loyal et résigné, mais un Apôtre réconforté qui, nouveau Phénix, renaissait de ses illusions mortes et proclamait la nécessité de reprendre le drapeau posé à terre, ayant conscience de ses devoirs de citoyen et d'évangéliste, je faisais le pacte avec toutes ces représentations de 700.000 Israélites espagnols des peuples d'Orient, de retourner à la lutte et d'appliquer

toutes les énergies encore possibles pendant le temps qu'il plaira à Dieu de me garder sur cette terre où mon corps et mon âme ont souffert tant de douleurs et afin d'y parvenir, il fallait chercher de l'aide. Et cela s'est fait. Il y a trois mois, je n'avais personne auprès de moi : aujourd'hui beaucoup de compagnons distingués m'entourent : le Marquis de Valero de Palma, Doval, Carracido, Fanjul, Laraga, Ayuso, Moya, Roda, Louis Torres, Bauer., tous les chefs de nos partis politiques ; des sénateurs, des députés dont le nombre s'accroîtra de jour en jour, parce que tous se convaincront que cette cause est, ainsi que le disait Besada, une des plus patriotiques et des plus belles qui aient été entreprises en Espagne depuis de nombreuses années. Et à la vérité, nous devons comprendre enfin que les temps demandent avec angoisse aux hommes publics d'abandonner cette lutte de passions basses, de puérilités qui forment depuis des années le fond de la politique espagnole et que nous servions mieux une patrie qui périt de misère, d'anarchie et de décadence, alors qu'il y a encore en Amérique, en Afrique et dans le monde entier des énergies espagnoles méconnues et abandonnées qui nous tendent la main pour nous relever et nous aider dans notre marche.

Je terminai mon discours en proposant d'envoyer des télégrammes de sympathie, de respect au Président de la République, M. Poincaré, à M. Pichon, Ministre des Affaires Étrangères, à S. M. Alphonse XIII, roi d'Espagne, au Comte de Romanones, chef du parti libéral auquel j'appartiens, et à l'éminent écrivain séphardite, descendant de Juifs de Ségovie, le Docteur Max Nordau.

Lorsque j'eus terminé mon discours et après une ovation prolongée, M. Rozanès félicita M. Wiet, salué par moi auparavant, par un discours en français, et il y eut à cette occasion des protestations d'amour et de fraternité entre le représentant du Ministre des Affaires Étrangères et le représentant de l'Espagne, protestations qui s'étendirent aux deux nations. M. Wiet, écrivain émérite, fut admirable dans ses discours et ses éloges.

Rozanès avait décidé que personne ne ferait de discours et quoique des orateurs distingués témoignèrent de parler, tous se conformèrent à ce programme.

Nous passâmes ensuite à un autre salon où eut lieu une soirée qui dura jusqu'à minuit et demi dans laquelle on chanta, lut des poésies, fit des récitations et lorsqu'elle s'acheva, ma famille et moi fûmes salués par une grande ovation et des vivats à l'Espagne.

Trois jours plus tard, tous les télégrammes avaient reçu des réponses à l'exception de celui adressé au Monarque espagnol. Ce silence nous étonna beaucoup. La veille de mon départ de Paris, le 17, je revis Rozanès qui me dit n'avoir pas encore reçu de réponse, et cela l'ennuyait parce qu'il fallait publier les discours qui devaient circuler par le monde entier et l'on remarquerait l'absence de celle du Souverain espagnol. Je le tranquillisai. Alphonse XIII est le plus poli, le plus aimable et le plus démocrate des monarques. Personne ne l'est plus que lui. Il a toujours répondu volontiers et aimablement aux saluts que les Juifs lui ont adressés. Je pouvais assurer que le défaut de réponse ne venait pas de lui.

Nous allons voir cela à Madrid et tout s'arrangerait. Et il en fut ainsi ; c'est un détail intéressant que je traiterai dans ma prochaine conférence.

Messieurs, je vous promets que la prochaine conférence sera plus substantielle et transcendante que celle d'aujourd'hui et je vous remercie de votre bienveillance.

SECONDE CONFÉRENCE

(8 mars 1920)

Les Associations hispano-hébraïques du Maroc à Madrid

MESDAMES, MESSIEURS,

La première Conférence que j'ai eu l'honneur de faire le 23 février dernier fut comme le prologue des deux qui la suivront. Dans cette Conférence, je me proposais simplement de démontrer l'existence, dans le monde, d'un peuple frère qui possède une âme espagnole et la conserve à travers les siècles avec un sentiment profond et durable d'amour et de respect pour son ancienne mère patrie.

Toute cette narration épisodique à propos de faits et de personnes, exposée en termes qui pourraient paraître puérils à ceux qui ne comprennent pas l'intention psychologique qui a été expliquée, avait pour objet de prouver que, même alors qu'il n'existait plus en Espagne un seul individu qui défendît la noble cause d'une juste réparation, ni d'intelligences, ni d'adhésions transcendantes, des représentants distingués des peuples de l'Orient présentèrent à l'ami découragé un hommage de sympathie

qui, par sa valeur naturelle, les circonstances sociales dans lesquelles il se produisit et le lieu où il se réalisa, témoignait, avec une éloquence persuasive, que cette âme nationale des expulsés de 1492 avait persisté immuable et fervente depuis près de cinq siècles, d'une manière et dans des conditions telles qu'elle pouvait unir aujourd'hui même, avec l'expression d'une spiritualité internationale consacrée au souvenir et à l'exaltation de grandeurs héroïques, le cœur d'un modeste Espagnol, représentant l'Espagne de 1920, et les cœurs de centaines d'Hébreux, originaires de toutes les nations de l'Orient de l'Europe et de quelques États de l'Amérique, cœurs, dis-je, qui battaient comme ceux de leurs ancêtres du xv^e siècle.

Ce lien ancestral, idéologique et romanesque que nous vîmes dans la conférence antérieure, prendra, dans celle d'aujourd'hui, un caractère plus réel et plus positif. L'âme des Séphardites, qui ne s'est manifestée jusqu'à présent que par des émotions touchantes, par l'identification de sentiments, de coutumes, de chansons, de légendes et d'habitudes intimes du foyer, acquiert déjà des formes matérielles et des idées combattives, et nous la voyons s'incorporer aujourd'hui même aux graves problèmes de notre existence nationale et de nos intérêts les plus chers et les plus dramatiques, tels que ceux de la zone de ce Protectorat d'Afrique où nous avons exposé et sacrifié une immense richesse et un nombre incalculable d'hommes à la réalisation d'une destinée qui, signalée déjà par les Rois Catholiques, signifiera, suivant la manière dont nous l'accomplirons, la splendeur ou la décadence de notre avenir national.

c'est-à-dire sera, pour l'Espagne, la question « d'être ou ne pas être ».

Messieurs, si je parviens à développer le sujet de mes conférences selon l'actualité historique et comme il mérite de l'être et si je réussis à vous le faire voir tel que je le vois dans le monde, vous remarquerez que, semblable à ces thèmes musicaux qui commencent *piano*, lents, puis vont *crescendo*, se développant jusqu'à acquérir définitivement avec le *fortissimo* toute la grandeur et la sonorité d'un concert splendide, dans lequel l'orchestre déroule des pompes magnifiques et des sonorités enivrantes qui ravissent complètement l'âme (comme il arrive par exemple avec celui de la mort d'Yseult), ainsi ce motif tendre et mélodique, commencé dans la somptueuse salle de banquets du Palais d'Orsay, à Paris, acquiert déjà dans la conférence d'aujourd'hui l'importance d'un thème précieux et apparaît ample, majestueux, et sera dans la prochaine conférence d'une universalité si surprenante que jamais nous ne le verrons en aucune nation, dussions-nous fouiller l'histoire des plus grands Empires de l'Humanité.

Nous allons parler aujourd'hui des Associations Hispano-Hébraïques de notre Protectorat du Maroc, de leur voyage à Madrid pendant les mois de janvier et février de cette année, du travail réalisé, de leur visite aux chefs politiques et au Souverain, Alphonse XIII, et de leur retour aux villes de Tétouan, Tanger, Ceuta, Larache et Alcazarquivir, d'où elles venaient.

Les Associations Hispano-Hébraïques du Maroc

sont des organisations patriotiques, constituées dans les villes les plus importantes de notre zone marocaine et composées d'Espagnols et de Juifs amis de l'Espagne, dont le but est de réaliser tout ce qui est nécessaire pour obtenir l'union la plus étroite entre les races nationales qui habitent le Mogreb : la race hébraïque et la race espagnole; de fondre leurs nobles sentiments et de concentrer leurs efforts en une œuvre d'adoration et d'exaltation de la mère patrie et, cela obtenu, de faire tout ce qui est nécessaire afin d'éviter l'éloignement de la cause espagnole des énergies, des ressources et des dévouements qui doivent se consacrer uniquement à l'Espagne et qui, par suite d'attractions étrangères puissantes ou de mauvaise administration ou de maladresse de nos autorités, ont coutume de s'expatrier et de porter leur activité et leur intelligence à une autre nation. Leur désir est, en un mot, de prêter à l'Espagne l'aide qui lui est très nécessaire, de servir et de développer tous les organes de civilisation possibles, telles que les écoles et les bibliothèques, les fondations de bienfaisance, le commerce, les maisons de secours, les expositions d'articles et de produits nationaux, accomplissant tout ce travail non seulement en Afrique, mais encore dans ces républiques hispano-américaines dans lesquelles existent et prospèrent des colonies séphardites originaires des villes citées ci-dessus et où, par conséquent, on peut faire une œuvre de propagande très productive pour nos échanges nationaux.

— Celui qui étudie ces Associations, examine le personnel dont elles sont composées, entend s'expri-

mer sur leurs individus et connaît les efforts qu'elles réalisent pour s'organiser et atteindre les buts qu'elles poursuivent, ne peut que les applaudir, les aider et leur souhaiter un développement prospère; elles seraient utiles comme instruments de culture dans toute nation civilisée, même très grande; elles doivent l'être bien davantage dans un protectorat modeste où les sujets indigènes ou naturels, et ceux qui dominent tout près, comme voisins puissants, sont et représentent des autocraties, des compé- tences, des rébellions et des absorptions qui créent fatalement, avec des ressources et des arts puissants, de grands obstacles au libre développement, aux incursions sanglantes et à la domination très difficile d'une nation, puissante jadis, mais dont l'histoire malheureuse l'a réduite à un état de conva- rescence, d'anémie et de désordre politique et gou- vernalmental si évident que l'esprit de tout bon Espagnol, si aveugle soit-il, doit le reconnaître et le déplorer.

La race hébraïque du Maroc, presque en totalité d'origine espagnole, est nombreuse, bien organisée, possédant un esprit commercial insurpassable, une loyauté proverbiale dans sa longue histoire, une énergie et une activité que jamais aucune autre race n'a surpassées; possédant également un sentiment immuable qui a constitué un lien permanent d'union avec l'Espagne, à l'épreuve des siècles et des tentatives étrangères, elle forme la partie principale et la plus fervente de ces Associations. Et quelquefois, avec l'aide et les encouragements que leur donnent de bonnes autorités espagnoles : mili-

taires, diplomatiques et consulaires ; d'autres fois au milieu des persécutions et des mauvais traitements de celles qui, par leur inculture, leur fanatisme, leur intempérance et leur agressivité, servent plutôt à défaire une patrie et à la déshonorer qu'à l'agrandir et à la glorifier — ce qui arrive souvent, — cette race réalise, autant qu'il est possible, une œuvre d'intensification hispanophile qui a été reconnue et louée par notre Monarque Alphonse XIII en 1912, quand, à l'occasion d'une audience accordée à quelques Hébreux, entre autres MM. Guïtta et Bentata, de Tanger, il leur dit que lorsque la paix serait rétablie et la pénétration complète, l'aide des Hébreux serait la plus utile, et qu'il comptait plutôt sur elle que sur les armes. C'est que notre Souverain voit, sent et parle avec une admirable sagesse quand des informations erronées ou des conseils maladroits ne le font pas dévier de son jugement naturel, de sa culture générale et de sa pénétration clairvoyante, mal qui arrive quelquefois, car « *errare humanum est* », et nous voyons comme partout, et particulièrement en Espagne, des Ministres et de hauts conseillers battent souvent le record de l'ignorance et de l'erreur. A ce point de vue, S. M. Alphonse XIII pourrait fort bien dire comme Tocqueville : « Après le combattant, l'organisateur, parce que le premier détruit et le second fonde ».

Ceux qui n'ont pas la conscience pleine et ferme de ce fait que, parmi les composants sociaux de cet Empire, et cela depuis bien des siècles, c'est le peuple juif qui est le facteur le plus important par son intelligence, sa richesse et ses échanges, ne méritent

pas, ou, plus exactement ne doivent pas intervenir dans le gouvernement et le régime des affaires marocaines. Le Mahométan qui, comme tous les peuples, sent l'orgueil de sa race, maltraite et humilie l'Hébreu quand il le peut, mais il en a toujours besoin et, lui étant inférieur dans les arts spirituels et matériels de la concurrence sociale, il finit par lui obéir et se subordonner à lui.

Les plus grands sacrifices de la patrie seront inutiles si les hauts commandements qui, de Madrid à Tétouan, dirigent la pénétration, détruisent d'un côté par leurs maladresses ce que la valeur et le patriotisme créent de l'autre.

Il arrivera ici ce que, avec sa verve caractéristique, nous contait Sagasta dans ses moments de bonne humeur à propos d'un Sévillan chez lequel la dévotion et les appétits charnels n'étaient pas d'accord. Etendu au soleil, de la main droite il égrenait un rosaire, tandis que de la gauche il faisait une œuvre de péché. Un camarade passant près de lui et le voyant dans cette attitude, lui demanda ce qu'il faisait, et alors notre personnage, regardant le ciel avec une résignation philosophique, lui répondit : « Rendons-nous compte que je ne fais rien, puisque je défais d'une main ce que je fais de l'autre. » C'est ce qui nous est toujours arrivé dans nos héroïques et désastreuses entreprises de conquête et de colonisation : d'une main, nous faisons une œuvre bonne, et de l'autre, nous la défaisons, de sorte que, toutes proportions gardées, quant à l'exemple cité, dans notre cas national, le coefficient du mal et le dommage sont constitués par des milliers de

pesetas consommés et des milliers d'Espagnols sacrifiés dans notre avance dans les montagnes et les sables du Riff.

A propos de ce point très grave tout ce que nous pourrions dire serait pâle à côté de ce que, avec une phrase magnifique par son éloquence et son éclat nous dit ici, dans ce salon de l'Athénée, le célèbre africaniste, M. Raphaël Roda, le soir du 6 février dernier, en traitant de la politique hispano-séphardite que l'Espagne doit suivre dans sa zone de protection ; conférence dans laquelle M. Roda, qui a vécu de longues années sur le sol africain, cristallisa par de belles synthèses les résultats d'une longue expérience acquise dans les affaires et les études.

Notre œuvre colonisatrice au Maroc, en tout point nécessaire, car il est clair que sans colonisation il ne pourrait y avoir de paix dans cette zone, est, plutôt qu'une question de gouvernement, une question de compétence sociale, et pour cela, sans doute, aujourd'hui même, les Espagnols, dans leurs différentes races ethniques, dont l'une des principales est la race séphardite, continuent à coloniser et, grâce à eux, les confins spirituels de la patrie espagnole vont encore jusqu'aux confins réels du monde si nous y comprenons les expansions sans fin de nos fils expatriés, comme nous pourrions très bien le voir en développant le thème de notre troisième conférence.

Comme la réalité prouve que la colonisation est le résultat d'une fonction d'ensemble, comme dit Roda, c'est une vérité élémentaire que personne aujourd'hui ne peut discuter, que la colonisation est une œuvre

d'harmonie entre l'activité et la direction politique de l'État d'un côté et le concours de toutes les activités et de toutes les ressources sociales de l'autre, la colonisation du Maroc doit être considérée comme une œuvre nationale absolument et même impérativement nécessaire dans laquelle les Séphardites ont déjà conquis une position et un droit sacré à figurer comme les auxiliaires les plus influents et les plus puissants de l'Espagne. Avec eux, notre nation possède un ensemble de facteurs d'une valeur décisive, d'une efficacité énorme, mais, par notre incurie et notre atavisme, par notre incurable idiosyncrasie, nous ne les organisons ni ne les utilisons et ne les mettons pas en état de donner un autre résultat que celui que produisent naturellement leur caractère entreprenant, leurs multiples aptitudes et leur amour de l'Espagne et cela seulement quand on les laisse faire et que les autorités ne viennent pas les en empêcher par leurs excès et leurs persécutions.

Race toujours humiliée contre toute raison et toute justice, si la raison et la justice régnaient, il faudrait l'exalter et, profitant de son prestige financier, de ses relations commerciales, de son caractère entreprenant, réaliser pour le bien public une grande œuvre d'expansion spirituelle et d'intérêts positifs. Les autres capitalistes espagnols qui ont pris l'initiative d'exploitations importantes étant indifférents, quand ils ne sont pas trop avides et trop méfiants, il en résulte que, par manque d'accord, par égoïsme et par maladresse, leurs capitaux sont peu féconds, et si le Maroc n'a pas la prospérité qu'il devrait avoir, c'est parce qu'il n'y va pas d'Espagne.

des éléments suffisants, ni assez puissants de colonisation.

C'est un fait regrettable qu'aux appels faits au patriotisme, seuls quelques puissants répondirent, qui se disputèrent sur le sol africain un commerce colossal, comme s'il s'agissait d'un autre Eldorado, tel celui qui fit naître tant de rêves et tant de belles illusions chez nos premiers explorateurs et conquérants de l'Amérique. N'étant pas appelé par le gouvernement espagnol, l'élément hébraïque resta relégué et abandonné. Malgré cela, il s'est converti en un coopérateur efficace et actif qui avait à remplir la fonction très importante de créer la richesse mogrèbine. Le résultat a été que les Hébreux *per se* se sont convertis en cause occasionnelle et efficace des grandes affaires qui se sont organisées là-bas. Ils sont aujourd'hui les confidents les plus sûrs, les informateurs les plus dignes de foi parmi les quelques hommes entreprenants qui essayèrent d'organiser en Afrique les explorations initiales (Roda), et ont été enfin comme l'âme de presque toutes les exploitations tentées. Si l'Espagne avait suivi une politique d'activité séphardite, la colonisation serait aujourd'hui très avancée parce que ce furent et ce sont eux qui mettent en valeur nos villes africaines.

Nous en avons une bonne preuve dans la ville de Melilla qui s'est rapidement développée et qui est due aux Cohen, aux Lévy et aux Beniatar ; l'agrandissement de Tétouan est dû aux Hébreux de même que la propriété immobilière de Ceuta, celle de Tanger et celle d'Arcila. C'est pourquoi Roda disait, avec beaucoup de raison, que si les Hébreux, de

Tanger, Espagnols d'origine et d'âme, avaient été bien traités et bien considérés au lieu d'être en butte aux dédains et aux vexations dont bien des fois nous les avons entendus se plaindre, un grand nombre n'aurait pas cherché, comme ils le font, aujourd'hui à Tétouan, à se réfugier auprès d'autres nations, et à l'heure actuelle, Tanger serait une ville indiscutablement espagnole, car sa majorité censitaire espagnole serait évidente.

Et que dire, Messieurs, de notre commerce au Maroc ?

Le soir du 27 février dernier, nous écoutions, dans l'édifice des Centres commerciaux hispano-marocains, une remarquable conférence sur la situation politique de Tanger et sur notre commerce au Maroc ; dissertation nourrie de faits et de réflexions très importantes qu'exposait avec une éloquence supérieure notre bon ami, M. Zurano, spécialiste réputé en matières économiques et commerciales et les chiffres qui prouvaient, à notre honte, la déplorable infériorité ou la dérisoire participation que nous avons dans la balance commerciale des Empires africains, en comparaison de celles qu'obtiennent d'autres nations se trouvant dans des conditions géographiques, ethniques et sociales très inférieures à celles de l'Espagne pour créer et défendre de grands marchés d'échanges là où devraient briller la richesse, la civilisation et la culture espagnoles, ces chiffres me causèrent une grande souffrance.

En face de notre insignifiance malheureuse, déduisant par là la terrible responsabilité qui incombe à nos gouvernements, nos hommes politiques

Le soir - 1924

et nos autorités de toute espèce, sans en excepter aucune, je me suis senti rougir ; une nervosité insurmontable agitait mon corps et j'eus une crise d'indignation et jusqu'au désir de châtier les coupables, pour tomber bientôt dans un état de défaillance, de douleur, d'abattement, d'incurable désespoir en voyant qu'il est inutile de se faire illusion, en pensant que jamais ne viendra l'amélioration désirée et que les appels au patriotisme ne serviront de rien tant que ceux qui dirigent les affaires continueront à ignorer et à être aussi étrangers à nos intérêts les plus sacrés qu'ils pourraient l'être à ceux d'une province de la Chine. (Applaudissements.)

La conséquence de cet état d'âme fut une conversation très animée que nous eûmes ici même après la conférence, le Marquis de Pilares, Doval, Zurano, Corbella, Roda et quelques autres parmi lesquels je me trouvais, conversation dans laquelle nous discutâmes pour savoir quel degré de noble et vive protestation nous devons mettre précisément dans la conférence que je vous lis ou à quel degré de discrétion lâche et complaisante nous devons nous soumettre devant la nécessité d'exposer et de juger la conduite que suivent les autorités espagnoles à l'égard de l'Association Hispano-Hébraïque de Tétouan, que nous nous sommes proposé de protéger et de défendre.

c'est à dire - fidèle à l'original
Les Associations Hispano-Hébraïques comptent peu d'années d'existence. La première fut fondée à Tétouan par mon ami, Le D^r Bandelac de Pariente, qui réside à Paris, et ce fut lui aussi qui en composa les statuts. Au Consulat même d'Espagne fut élue

la première Junte directive qui mourut peu après, parce qu'elle ne répondait pas complètement aux fins pour lesquelles elle avait été créée. Vint ensuite l'occupation de la zone par l'Espagne et, voyant que notre nation arrivait juste à point pour remplir une grande mission dans le Mogreb, les Hébreux espagnols résidant à Tétouan au nombre de 12.000, répondant à la voix du sang, accoururent volontairement pour prêter leur aide au Protectorat. Afin de réussir, il se fit, entre les deux races sœurs, une œuvre d'attraction qui se propagea dans les autres villes de notre zone et il se constitua une fédération avec la ferme intention de rendre hommage au gouvernement et à notre Monarque; de recueillir pour l'Espagne le plus d'adhésions possibles et de commencer cette entreprise d'exaltation morale et d'amélioration matérielle de ses intérêts que nous avons détaillée antérieurement. Dans cet effort, se fit remarquer comme un des apôtres les plus fervents et les plus actifs, le D^r Jacob Guitta, médecin honorable qui exerce à Tétouan; à Tanger, ce furent le diplomate distingué, M. Maurice Lopez Roberts et le D^r Samuel Guitta, frère du D^r Jacob.

Un travail intense, réalisé de la même manière à Larache, Alcazar, Arcila et Ceuta par MM. Raphaël Martin, Moïse Coriat et d'autres que je ne me rappelle pas, servit à former de nouvelles associations qui, aujourd'hui, composent déjà une fédération comprenant plus de 4.000 adeptes, coefficient important relativement au nombre total des Hébreux, car si l'on évalue à plus de 12.000 le nombre de ceux qui habitent le Mogreb, une partie seulement de ce

nombre considérable réside dans notre Protectorat. Dans toute cette œuvre, MM. Roda et Sanchez Enciso sont intervenus avec un caractère directif et de puissants moyens, facilités en partie par « Le Nord de l'Afrique », auquel on ne sera jamais assez reconnaissant.

Les représentations de ces différentes Juntas fédérales réunies décidèrent de se faire représenter par un Comité central à Madrid, et elles le firent sans consulter les personnes qui devaient former ledit Comité, comme pour prouver qu'elles ne doutaient pas de leur patriotisme si elles sollicitaient leur appui pour protéger, fortifier et défendre l'œuvre intensément intellectuelle qu'elles se proposent de réaliser en Afrique. Les noms illustres du Marquis de Valero de Palma, Carracido, Doval, Moya, Fanjul Lazaga, Ayuso, Altamira, Bauer, Roda, Torres, furent appelés à faire partie de ce Comité dont la présidence effective, *venis nolis*, m'a été imposée et dont la présidence honoraire a été offerte à S. M. le Roi, qui l'a acceptée. Il serait bon de remarquer que l'Association de Tétouan compte des délégations dans la République Argentine et au Venezuela, et nous devons reconnaître que si ces Associations ne sont pas blessées à mort par les autorités insensées et une politique erronée de notre Ministre d'Etat, les délégations américaines finiront par s'étendre à toutes nos nations filles, car il faut savoir que l'émigration hébraïque marocaine dans les nations de l'Amérique est chaque jour plus nombreuse et plus importante. Nous trouverons parfaitement naturel que de telles associations, outre leur haute

signification politique par amour pour l'Espagne, aient un but de protection et de défense de leurs intérêts, de leur tranquillité et de leur sécurité personnelle dans nos lois nationales et dans celles du pays, et qu'elles y soient allées par un commandement impératif de conservation, car, s'il est certain que les Juifs ont été considérés et respectés par beaucoup de nos Ministres, résidents et de nos consuls, d'autres autorités par contre — cas heureusement rares — les ont maltraités, persécutés et outragés, conduite funeste qui reste toujours impunie, et c'est pourquoi elle devient de plus en plus fréquente.)

Les noms de Lopez Roberts, Juan Vicente Zugasti, Saavedra, Buigas, Serrat et autres, qui furent bons et complaisants envers les Juifs, laissèrent dans leur mémoire une trace lumineuse d'amour, de gratitude et d'hispanophilie qui a beaucoup contribué à exalter la patrie commune et à l'étendre, portant à un grand nombre d'âmes cette belle souveraineté que conquièrent dans tout cœur séphardite les démonstrations d'affection et de protection, surtout quand elles viennent des représentants de l'Espagne. D'autres individus, pour diverses causes qu'il serait trop long d'analyser, ont la cruauté de faire subir aux Juifs leurs impertinences et les explosions de leur orgueil, leurs vices, leurs abus d'autorité reprehensibles, et alors, par réaction très digne, se produit la lutte, le scandale et parfois même l'émigration, comme nous l'avons vu, résolution désespérée et déplorable qui doit être considérée comme un affront pour le pays qui la provoque et y consent à

notre époque ; car les peuples civilisés ont aujourd'hui un droit commun d'asile et de vie civique sous la protection duquel vivent également respectés tous les citoyens, quelles que soient leurs croyances respectives et l'histoire de leurs peuples.

Le résultat et la morale de l'examen que nous venons de faire est que le facteur social le plus important et le plus précieux de tous ceux qui forment l'Empire du Maroc et celui qui peut nous rendre les meilleurs services dans la mission ardue que nous devons réaliser est le peuple juif. Nous croyons donc, que si la belle, illustre et glorieuse dame qui symbolise notre patrie, Dona Espagne, était une personnalité réelle, désirant bien administrer et donner de l'éclat à notre zone de protection, elle ferait tous ses efforts pour attirer ce peuple et conquérir son amour et sa fidélité. Et elle le ferait de l'unique manière qui pourrait lui procurer une telle adhésion.

Voyons maintenant de quels moyens se servent nos autorités pour attirer une race intelligente, riche, active, et très sollicitée de tous côtés.

Les Associations Hispano-Hébraïques décidèrent de tenir une assemblée à Madrid pour présenter, discuter, et résoudre deux conclusions, l'une d'intérêt général et l'autre d'intérêt local (selon les endroits d'où ils venaient), et, quoique nous leur ayons conseillé de retarder leur venue afin de mieux préparer cette assemblée, il ne fut pas possible de les retenir. La première qui vint fut celle de Tétouan à la tête de laquelle se trouvait le Dr Guitta. Elle se présenta à Madrid très agitée et manifestant que s'il lui impor-

tait de prendre des décisions pour servir l'Espagne, il lui importait encore davantage de venir chercher l'appui du pouvoir public et un moyen qui lui permettrait de se soustraire aux vexations du consul de S. M. le Roi d'Espagne à Tétouan. Cette ville se trouve sous notre protectorat et possède une administration et des tribunaux de justice espagnols et malgré cela se trouve sous un régime de répression militaire et sous l'omnipotence multiple et non justifiée d'un consul qui se permet, quand l'envie lui en prend, d'exercer les fonctions de dictateur et même d'emprisonner ou d'ordonner au pacha de faire emprisonner qui il lui plaît.

Au milieu de janvier dernier, commencèrent à arriver à Madrid les Associations représentées par leurs directions et au bout de quelques jours, elles furent toutes réunies. Elles y restèrent près d'un mois et firent un travail varié que nous pouvons classer ainsi : travaux de l'assemblée, visites aux hommes politiques et aux représentants du pouvoir public, audience du Monarque et démarches relatives au consul. Nous donnerons, avec la plus grande concision possible, des détails sur tous ces travaux.

Les travaux de l'assemblée furent simples et de peu de durée. Les conclusions étaient préparées tant en ce qui concernait les questions d'intérêt général, comme par exemple les naturalisations espagnoles, qu'en ce qui regardait les questions économiques, sanitaires, sociales, urbaines, etc., de chacune des villes auxquelles appartenaient les Associations et de leurs environs. Les membres de l'assemblée étaient gens perspicaces, pratiques et connaissant bien

leurs différentes représentations. Nous qui vivons à Madrid et qui avons assisté à leurs débats comme Bauer, Valero de Palma, Lazaga, Roda, Farache, etc., ne pûmes nous empêcher d'admirer l'étude faite et la sagacité dont ils faisaient preuve en ce qui concernait les besoins locaux et les moyens qu'ils avaient discutés pour leur amélioration avec le développement des intérêts généraux comme le commerce, la navigation, l'instruction, la bienfaisance, l'industrie et même pour la grande exaltation et la suprématie de l'Espagne, dans sa concurrence forcée avec les autres nations. Les conclusions étaient au nombre de trente-cinq. Elles ont été imprimées et vous pourrez les connaître, car on les répartira ici. Nous pouvons témoigner que leurs débats furent plus concrets, mieux ordonnés, plus simplement lumineux et de sens plus pratique que la majeure partie de ceux qui ont lieu dans la Chambre espagnole. Un jour arriva où, la dernière conclusion étant approuvée, M. Raphaël Roda, qui était resté complètement silencieux durant toutes les séances antérieures, prit la parole et prononça une sorte de discours résumé, exposant les nécessités fondamentales de notre Protectorat en tout ordre d'intérêts, avec les moyens d'y subvenir. Et nous jugeâmes ce discours si magistral par ses enseignements, sa sagesse et son éloquence que nous fîmes promettre à son auteur de sortir de son obscurité et de commencer à l'Athénée la propagande orale que demande cette cause élevée. La modestie de M. Roda le porta à essayer d'éluder l'obligation ; mais, pressé par moi, il accepta et, six jours plus tard, le 6 janvier dernier, il fit ici la notable

Ma bien chère...
de la Tijera

conférence sur « La Politique Hispano-Séphardite en Afrique » que nous avons chaleureusement applaudie et qui m'a engagé à mon tour à vous donner celles-ci, qu'avec votre bienveillance j'espère mener à bonne fin.

La visite aux hommes politiques fut une petite odyssée, mais agréable et, nous le croyons, fructueuse. Nous nous étions proposé de saluer tous les chefs de groupes, pour ne pas dire chefs de partis, ceux-ci se trouvant décomposés, détruits, et ceux-là étant nombreux : Maura, Dato, La Cierva, Romanones, Alba, Marquis d'Alhucemas Gasset, Alcala Zamora, Merino, Melquiades Alvarez, Lerroux et Cambó ; il arriva que par manque matériel de temps et parce que différentes circonstances nous en empêchèrent, nous ne pûmes aller saluer MM. Alba, Gasset, Alcala Zamora, Merino, Melquiades Alvarez et Cambó, ce qui nous causa à tous un grand regret. Que ces paroles servent d'excuse à ceux qui, rappelés par des intérêts importants, durent retourner dans leurs foyers sans pouvoir accomplir ce devoir que leur conseillaient et leur courtoisie et leur désir. Ils virent également le chef du gouvernement, M. Allende-salazar et le Ministre de l'Intérieur, le Marquis de Lema, et, en représentation générale, nous allâmes saluer le Haut Commissaire, Général Berenguer, le Marquis de Valero de Palma, un journaliste et moi. De toutes ces entrevues, quatre seulement méritent une mention spéciale : celles de Lerroux, Dato, Maura et Alhucemas. Les autres furent simples ; les Israélites se virent très bien accueillis ; eux et moi, nous exposions ce qu'il convenait de dire et les

personnages politiques nous répondaient des phrases aimables, nous faisaient des protestations d'amitié, nous donnaient des espérances d'aide en faveur d'une cause si bonne, à leur avis, celle que nous défendions, et cela, chaque fois que nous en aurions besoin. Partout le programme de notre visite était le même. Je présentais le D^r Jacob Guitta, âme de cette fédération d'associations; le D^r Guitta présentait à son tour personnellement tous ses compagnons au nombre quelquefois de vingt-cinq; je prenais ensuite la parole, improvisant un petit discours, en termes généraux, sur la cause hispano-séphardite et cédais la parole à Guitta qui laissait couler de ses lèvres tout le miel, l'amour et les sacrifices que son espagnolisme et celui de ses compagnons apportaient d'Afrique et que leur suggéraient les circonstances. Le chef que nous visitions nous écoutait toujours avec attention et répondait avec amabilité en mettant les vibrations de son âme à l'unisson des nôtres. Ensuite nous nous retirions contents comme des petits enfants bien sages, auxquels on vient de distribuer des caramels. Cela était édifiant et d'une belle ingénuité.

Nous allâmes saluer Lerroux dans son joli hôtel de la rue O'Donnel, élégant, luxueux, le tout d'un goût exquis. Nous fûmes introduits dans son bureau où peu de temps après il se présenta lui-même; aimable et bon enfant. En le voyant, je me sentis en veine de bavarder et, tout en parlant, je lui sortis une bonne improvisation sur les souffrances et l'amour des Séphardites et je ne crois pas exagérer en disant que mon discours trouva le chemin du cœur

de cet homme, qui passe pour froid et sceptique. Les yeux fixés sur les siens, j'y notai de l'humidité et de la tendresse et il y eut des moments où il me parut que la lacrymation dépassait ce qui est nécessaire pour humecter les paupières. Je lui en fus reconnaissant. Guitta parla et ensuite Lerroux, mon ami depuis des années, sur un sujet comme celui de la « nécessité de faire une réparation à un peuple si injustement persécuté », prononça une des improvisations les plus belles, les plus éloquents et les plus tendres que j'aie jamais entendu prononcer à l'orateur des gauches. Nous nous sentions émus et je vis alors Lerroux pénétrer à un point jamais atteint dans le fond même d'un sujet qui n'a pas son pareil au point de vue national, ni au point de vue humain. Il y pénétra si bien qu'il me donna comme jamais l'impression d'un homme politique qui porte en son esprit les dons d'un véritable homme d'État, qualité très rare ici. Nous sortîmes de la maison de Lerroux très reconnaissants pour son attention.

Nous vîmes Dato au Congrès. Il nous enchanta par sa simplicité, son naturel, son bon sens, sa bonté ingénue et son désir de servir toute noble cause, reconnaissant en celle que nous défendions une élévation impondérable. « Directement ou indirectement, par l'intermédiaire de M. Pulido ou d'un autre, je vous le dis, maintenant et quand vous en aurez besoin, disposez de moi. Ce sera pour moi un grand plaisir et un grand honneur de vous servir. »

Maura, toujours modèle d'amabilité et de courtoisie, se disposait à sortir quand nous arrivâmes à son domicile. Cependant, il nous reçut, nous fit

asseoir pour nous prouver qu'il considérait notre visite comme préférable à tout ; il nous écouta très attentivement et nous retint longtemps par une conversation agréable et profitable.

La visite chez le Marquis d'Alhucemas fut intéressante comme aucune autre. Le 7 au soir, au banquet du Palace que nous offrit Rozanès, on m'avait dit que Guitta et Bentata ayant rendu visite ce jour-là à M. Garcia Prieto et lui ayant fait part de mon intention de ne plus retarder l'interpellation que j'avais annoncée au Sénat au Ministre de l'Intérieur depuis le 30 janvier, pour examiner la conduite du Consul de Tétouan envers les Juifs, le Marquis avait conseillé de ne pas porter cette question à la Chambre parce que c'était délicat, ce serait désagréable et pourrait nuire à l'Espagne. Je fus un peu ennuyé en entendant cela, parce que je voyais ce que faisait avec nous le Marquis de Lema, mon illustre ami, et je dis aux Juifs et au Marquis de Valero de Palma : « Demain, nous irons voir Alhucemas. » Et ainsi fut fait. A onze heures, nous étions tous chez lui et il nous reçut immédiatement. Comme nous avons vu des personnes qui l'attendaient, nous avons voulu rester debout, mais il nous obligea avec une aimable insistance à nous asseoir et nous abordâmes alors avec calme notre sujet. Usant et même abusant de sa bonté, je fis tout le possible pour arriver à son cœur ; je lui parlai des sujets de gratitude que j'avais envers lui pour ses attentions pour moi et pour les phrases élogieuses qu'il m'avait consacrées quelquefois depuis de nombreuses années ; je lui parlai du motif patriotique de cette campagne,

des faits intolérables qui se passaient à Tétouan, de l'émigration des familles, du malaise général, de l'angoisse de la Commission venue de là, de l'indépendance avec laquelle j'étais résolu à procéder, vu que l'isolement politique réel dans lequel je me sens et me trouve, m'autorise et même m'oblige à élever la dignité d'une charge aussi indépendante et aussi certaine que celle de Sénateur inamovible, en abordant de front et avec énergie les questions les plus délicates et les plus utiles à la patrie, sans me soumettre au conventionnalisme des protocoles et aux artifices de la politique. (Applaudissements.)

Ma véhémence était telle que, un employé de son secrétariat étant apparu pour annoncer que l'automobile attendait, ce qui voulait dire, je le compris, que les personnes et les amis qui attendaient se lassaient d'une si longue audience, je dis : « Cela ne fait rien, que l'automobile attende. Vous ne pouvez rien faire qui puisse avoir une plus grande importance pour l'Espagne que l'affaire que nous traitons. » Ce qui le fit sourire et affirmer son accord. L'intérêt du Marquis s'alluma et il fut également de cœur avec notre cause. Il le prouva au point que tous deux nous nous coupions la parole afin d'exprimer nos pensées et, après quelques brèves réflexions, il me dit : « Pulido, ne faites rien. Une interpellation comme celle que vous voulez faire servirait aux ennemis de l'Afrique. Rapportez-vous en à moi. Aujourd'hui même je verrai le Marquis de Lema et tout s'arrangera. » Nous respirâmes. Si un ex-Ministre de l'Intérieur et chef de parti tel que Garcia Prieto s'engage à résoudre une question aussi simple que

celle de déplacer un consul qui remplit mal ses obligations en un lieu où la population appartient à un grand nombre de races différentes et où les voisins sont à l'affût de tous les scandales, ce qui les rend dangereux, comment douter du succès? Nous sortîmes de sa maison contents comme nous ne l'avions jamais été. Sur ma proposition, nous embrassâmes tous le Marquis et ... au lendemain ! qui fut le jour où Sa Majesté voulut bien nous faire l'honneur de nous accorder une audience.

Mais, avant d'aller au Palais, je rappellerai seulement deux souvenirs relatifs à l'entrevue animée que nous eûmes avec le Haut Commissaire Général, S. E. M. Damas Berenguer : celui de la reconnaissance profonde et très sincère que fit naître en nous l'extraordinaire bienveillance avec laquelle il écouta ce que nous lui dîmes, le Marquis de Valero de Palma et moi, tous deux très véhéments au sujet du consul ; et, comme il nous parlait également de lui, nous avons simplement noté, et cela nous suffit, que le Consul se trouve, dans la ville marocaine aristocratique, en mauvais termes avec la population mauresque, avec la population hébraïque et avec la population chrétienne ou espagnole, puisque la discorde dans laquelle il se trouve également avec un groupe de députés et de sénateurs qui désirent veiller sur le prestige et la souveraineté de l'Espagne, ne peut être mise sur le compte de la population tétouane, même alors qu'elle a été provoquée par la conduite de ce monsieur vis-à-vis d'une lettre très monarchique et gouvernementale que j'envoyai pour qu'elle parût dans le journal « Le Nord de l'Afrique »

et qu'il ne laissa pas publier, abusant d'un pouvoir de censeur injustifié et nuisible aux intérêts publics.

Allons maintenant saluer le Monarque.

Cette audience était très désirée par les Israélites et par moi, car je me réjouissais à l'idée d'examiner leurs impressions à travers les somptuosités de l'Alcazar ; celle que produirait sur eux S. M. le Roi, avec la conversation opportune, animée et démocratique qui le caractérise dans ses audiences ; celle qu'ils auraient en rendant visite à la Reine Mère, Marie Christine, une des dames les plus cultivées et les plus aimables qu'il pût y avoir dans les palais royaux et dont les connaissances et la délicate bonté conquièrent toujours les cœurs ; et celle qu'ils ressentiraient en baisant la main de S. M. la Reine Victoria Eugénie, d'une beauté et d'un charme célèbres dans le monde entier. Je savais qu'ils recueilleraient tout avec avidité pour le raconter là-bas, dans les Mellahs ou quartiers hébreux de villes africaines, avec des expressions d'amour et de gratitude qui courraient ensuite de bouche en bouche jusqu'au bout du monde. Il en coûte si peu pour rendre heureuses les âmes simples !

A midi moins cinq, le 10, nous étions dans le Salon d'attente du Palais Royal, tous les Séphardites qui restaient encore à Madrid, Rozanès, Valero de Palma, Sanchez Enciso, directeur du « Nord de l'Afrique », journal de Tétouan, et moi. ~~Nous étions les premiers~~ et nous passâmes tout de suite dans le cabinet où reçoit le Roi qui nous attendait près de la porte, la main tendue. Je passai le premier, puis les autres derrière, toujours serrant la main du Monarque ;

quand nous fûmes tous entrés, je fis une brève présentation générale, très sobre, différente de celle que j'avais l'habitude de faire aux chefs politiques et je laissai parler Guitta. Le Monarque nous dit sa satisfaction de voir les Juifs ; il dit qu'il n'aimait pas ceux qui sont cosmopolites et se montra heureux de ce que ceux de son Protectorat fussent espagnols de tout leur cœur.

Avec sérénité, la phrase simple, fuyant la rhétorique, Guitta exposa l'organisation des Associations, leur œuvre patriotique, instructive, bienfaisante et commerciale ; leur amour respectueux envers le Monarque et il parla d'une pétition qu'ils désiraient lui faire relativement à des jeunes gens de Tanger qui, ayant déjà 28 ans et plus, étaient appelés sous les armes. Le Roi, avec une véhémence étrange, dit : « Mais est-ce que vous ne voulez pas servir dans l'armée et demandez à jouir d'une exception ? » Cela fut expliqué de la manière suivante : « Ce n'était pas cela. Les solliciteurs étaient peu nombreux, six ou sept, et serviraient volontiers, mais ils désiraient le faire à l'époque qui leur conviendrait. » Moïse Coriat, séphardite de Ceuta, présent, parla de son neveu, mort dans la campagne voisine, soldat, en défendant le drapeau espagnol contre les Maures. Fait que le Roi entendit avec émotion et qu'il loua.

Je dis à Guitta de laisser Bentata, autre Israélite de Tanger, exposer cette question ; et, après une courte discussion, le Monarque lui-même nota une formule d'arrangement pour que satisfaction fût donnée aux intéressés sans les dispenser du service actif. Ce point entendu, on en aborda un autre, celui

des mauvais procédés du Consul de Tétouan sur lequel parla également Sanchez Enciso, le journaliste. Lui et Guitta furent très expressifs et le Roi les écouta avec attention et termina en affirmant son amour pour tous les Espagnols. Cette question terminée, ainsi que d'autres moins intéressantes, et voyant qu'il se faisait un silence après lequel le Roi tendrait la main et déclarerait l'audience terminée, comme j'avais fait l'office de président dans cette audience, donnant et prenant la parole sans grand respect pour l'étiquette, avant que Sa Majesté me tendît la main, je lui dis : « Sire, un moment ; le soir du 8 novembre dernier, fut offert, dans le grand salon des fêtes du Palais d'Orsay, à Paris, par des centaines de Juifs distingués, un hommage grandiose en honneur d'un Sénateur espagnol en qui, symbolisant l'Espagne et la Monarchie, on exalta notre Patrie et notre Monarque. Le résultat de cette belle communion spirituelle, fut d'envoyer des télégrammes de salutation et d'adhésion respectueuse à M. Poincaré, Président de la République française, à M. Pichon, Ministre des Affaires Étrangères en France, à Votre Majesté, au Comte de Romanones, chef du parti libéral espagnol et à M. Max Nordau. Tous les télégrammes reçurent une réponse, excepté celui qui fut adressé à Votre Majesté. »

En entendant cela, le Roi sursauta, fit un pas en arrière, redressa son corps et croisant les bras et me regardant fixement, puis tous les autres en un tour rapide, il dit à voix haute, d'un ton entre la surprise et l'humour : « Je me pique d'être très bien élevé et, d'après ce que vous me dites, je parais très mal

élevé. » Par son attitude, ses gestes et son expression, cette réponse avait l'air d'une protestation indignée pour avoir paru se rendre coupable d'une faute de lèse-urbanité. Les Hébreux entendirent cela avec une grande émotion et quelques-uns pâlirent. Je sentis, au contraire, une grande joie, parce que je savais combien le Roi est attentif et comme Rozañès, le président du banquet de Paris, à qui j'avais dit que la faute n'en était pas au Roi, était à côté de moi, je le regardai d'une façon expressive pour lui dire : « Nous avons touché juste », et rapidement, je me dirigeai vers le Roi et lui dis, après une pause rapide : « La faute n'est pas à Votre Majesté qui a toujours été un modèle de bonté et de courtoisie envers les Hébreux également, comme Elle l'a prouvé le 22 juin dernier en répondant très affablement au télégramme qu'un journaliste séphardite, Samuel Levi, lui envoya de Lausanne en faveur des 700.000 juifs espagnols d'Orient. » Le Roi demanda quand le télégramme avait été envoyé, je lui dis le 9 novembre et il reprit : « J'étais à Londres le 7, le 8 à Paris, le 9 à Saint-Sébastien. Le télégramme sera resté dans la valise (1). Il faut y répondre. » Comme j'avais préparé une note, je la tirai de ma poche et lui dis : « J'ai apporté cette note. » Mais le Roi la refusa en me disant : « Je n'ai pas de mémoire et je la perdrais ; voyez Torres et donnez-la lui. » Et ainsi se termina l'épisode du télégramme de Paris. Toute parole royale est sacrée et ne doit pas être rectifiée, mais,

(1) S. M. Alphonse XIII partit le 8 de Paris ; les 9, 10 et 11, il était à Biarritz et Saint-Sébastien et le 12 au matin, il arrivait à Madrid et signait déjà des décrets royaux.

sachant ce qui s'était passé — puisque je l'ai appris par la référence la plus autorisée et la plus digne de foi qu'il soit possible — si j'avais été plus libre avec le monarque, je lui aurais dit : « Cette (quelques mots illisibles) parce qu'elle exprime l'exquise délicatesse et la chevaleresque courtoisie de Votre Majesté. Mais ce silence n'est pas non plus la faute du Secrétariat de V. M. parce qu'il est le modèle des secrétariats bien organisés et l'on voit bien que cette sortie est une preuve de plus de la délicatesse de V. M. La faute est, sincèrement parlant, à qui, étant mal renseigné et vivant peut-être avec des préventions ataviques, a fait entendre à V. M. que ce télégramme venait d'Israélites qui ne méritaient pas de réponse, étant sans doute quelques juifs nomades et nécessiteux qui s'adressaient à V. M., quand c'était tout le contraire. » (Applaudissements.)

Au moment de serrer la main du Monarque pour prendre congé, le Maire de la Juiverie de Tétouan, Isaac V. Haserfaty, qui portait le costume historique, se dirigea vers le Roi et lui dit respectueusement quelques mots en hébreu. Le Souverain me demanda ce qu'il disait. Moi, qui avais la traduction en main, je répondis : « C'est une salutation et un vœu rituel que prononcent toujours les Hébreux quand ils parlent au Roi et qui signifie : « Béni soit Dieu, Le Seigneur du Monde, qui a choisi Votre Auguste Personne pour l'investir de Sa Divine Majesté. »

Le Roi sourit et remercia, puis nous nous retirâmes.

L'audience de S. M. la Reine Marie Christine nous laissa l'impression enchanteresse que laisse toujours

cette illustre Dame à ceux qui lui rendent visite, par sa douceur, son amabilité, son intelligence et la noble sollicitude avec laquelle elle questionne, écoute, et, autant que possible, accorde. En me voyant entrer, suivi des Hébreux, elle vint à moi souriante et, me tendant la main, elle me dit de sa voix harmonieuse et douce : « Comme je suis contente, Pulido, que vous soyez venu me voir avec ces messieurs. Je vous en remercie. » Et à partir de ce moment, elle commença une conversation agréable, familière, écoutant avec intérêt tout ce qu'on lui disait. Elle leur posa différentes questions sur leur vie, leur parla d'un ami séphardite qu'elle avait et leur dit des choses affectueuses et des phrases aimables, ensuite elle nous donna congé.

Nous ne pûmes rendre nos hommages à la Reine Victoria Eugenia, parce que, quand nous allions le faire, la duchesse de San Carlos, la camarera mayor, nous dit qu'elle s'était retirée dans ses appartements.

Lorsque nous fûmes sortis du Palais Royal, sur la Placé d'Orient, après avoir répondu aux questions que nous firent les journalistes et nous être laissés photographier en groupe, nous nous retirâmes pour commenter l'audience du Monarque. Il faut toujours être sincère ; je désirais qu'ils le fussent et leur demandai quelles étaient leurs impressions, s'ils étaient contents. Ils me manifestèrent qu'ils étaient quelque peu déçus. Ce n'était pas précisément cela qu'ils cherchaient et espéraient. Le Roi n'avait pas satisfait leurs désirs. Ni en ce qui concernait le service militaire des Hébreux de Tanger, ni en ce qui regardait le Consul, le Monarque n'avait été affir-

matif. Valero de Palma et moi, meilleurs connaisseurs qu'eux de ce que sont les audiences au Palais, essayâmes de les tranquilliser et de leur expliquer ce qui s'était passé. Le Roi, comme Monarque constitutionnel, ne peut ni ne doit rien résoudre par lui-même. Il écoute, s'informe, expose des jugements et recommande ensuite à ses ministres ce qu'il croit convenable, juste et légal. Avec la formule proposée par lui relativement aux recrues, il témoignait de sa bonne volonté et d'une sagacité pratique. Pour le reste, il avait été aimable, attentif, assez discret pour ne pas montrer d'impatience, et, en tout cas, affectueux. Ce qu'il y avait ce jour-là chez le Roi, et seuls Valero de Palma et moi le comprenions, c'était comme une nervosité qu'il ne pouvait cacher et une méfiance que je considérais comme non fondée à l'égard des Hébreux, méfiance dont je pouvais facilement soupçonner l'origine. La question politique nationale allait très mal ce jour-là, comme cela arrive toujours en Espagne; on craignait une crise ministérielle de plus, de celles qui ont lieu ici presque quotidiennement et, effectivement, ce même après-midi, cette crise se fit au Palais, et le Monarque devait éprouver cet ennui, pourquoi ne pas le dire? cette peine et ce malaise que nos politiciens doivent nécessairement reproduire par leur conduite dans le pouvoir modérateur soumis depuis des années aux conséquences d'une décomposition inqualifiable des partis du gouvernement. Mais, en plus de cela, le Roi, en parlant du cosmopolitisme de la race hébraïque et en disant qu'il désirait que ceux de sa zone d'Afrique fussent très Espagnols et qu'ils servissent la

patrie dans l'armée, nous prouva qu'il ressentait la sujétion équivoque de ceux qui avaient pu lui parler de gens nomades cosmopolites, qui ne veulent pas servir dans les armées de leurs nations. La vérité, la certitude, est que ce peuple, expatrié de son royaume de Palestine dans le premier siècle de notre ère, ensuite de son sol natal dans toutes les autres nations et partout et toujours affreusement persécuté, est le type humain qui s'attache le plus là où on le laisse vivre en paix et avec amour. Comme l'arbre, il meurt où il naît parce qu'il est de ceux qui acquièrent un amour intense pour le pays où vécurent ses pères et où il passa sa jeunesse, et, parce qu'il sent la nostalgie du bien perdu comme personne ne la sent. Le Monarque et tous les politiciens doivent savoir que ce peuple ne demande, en beaucoup de points de sa résidence, autre chose que la nationalisation espagnole qui, généralement, lui est refusée, cela étant la première des conclusions générales votées par l'assemblée, et que ses luttes, ses souffrances et les mépris supportés à cet égard et pour un si noble intérêt sont innombrables et inqualifiables, parce qu'il rencontre à chaque pas les résistances historiques, à savoir : le fanatisme, la routine, les préjugés insensés de bureaucrates, chefs de section, consuls et ministres, qui n'arrivent pas à étudier ce problème national avec patriotisme, avec froide raison, avec le sentiment social et la rigueur technique avec laquelle on doit étudier un problème d'économie politique ou faire une recherche de laboratoire. (Applaudissements.) Et en ce qui concerne son adhésion militaire et son sacrifice pour la patrie

qui les accueille, la guerre européenne a été un exemple magnifique de la manière dont ils ont rempli tous leurs devoirs. Ils ont lutté frères contre frères, sur les fronts, défendant la liberté, l'honneur et le drapeau de leurs nations respectives ; des milliers sont morts au cours d'une lutte vaillante et ils ont laissé partout, dans tous les camps, un souvenir héroïque de vertus parmi leurs compatriotes et une page de plus d'horreurs dans leur histoire par les persécutions et les massacres dont ils ont été victimes en Pologne et en Ukraine. Au banquet de Paris, une des recommandations que me fit Rozanès pendant le déjeuner fut celle de ne pas omettre de consacrer un souvenir aux milliers de séphardites qui avaient lutté pour la France et aux milliers de morts qui étaient enterrés dans les cimetières de ses champs de bataille (Applaudissements). Et peut-être savait-il quelque chose de cela celui qui, d'après nos suppositions, donna des informations sur des questions de politique internationale à notre bon et sage Roi ?

Nous allons, pour terminer cette conférence, parler du cas pénible du Consul de Tétouan, épisode qui, ni pour la personne en cause ni pour ses respectables protecteurs ne nous occuperait en présence de problèmes aussi importants que ceux que nous exposons, si je ne considérais pas, 1^o que le Comité Central des Associations a été constitué librement par celles-ci pour que nous les défendions et que nous insistions sur leur idée sympathique d'aimer l'Espagne et de se sacrifier pour elle, et 2^o que notre demande à son sujet, à nous les parlementaires, n'a

pas été prise en considération. Je remarque en outre que ce cas est un des nombreux symptômes de la maladie mortelle qui fait partie de ce que nous pourrions appeler la pathologie de notre Administration publique et qui constitue une des causes les plus importantes de notre décadence nationale ; maladie de laquelle il faut se guérir, et qui est : le grand nombre de fonctionnaires publics qui convertissent leur fonction en une dictature insupportable — nous faisons allusion par cette observation, à ces chefs, depuis le Ministre jusqu'aux plus petits, qui, par intérêt de parti, par sentiment, par camaraderie, parenté ou amitié ou quoi que ce soit, et très souvent par ce faux et censurable sentiment qui s'appelle « le prestige de l'autorité », soutiennent, défendent et gardent, contre les exigences de l'intérêt social et les prescriptions et sanctions de la loi, des fonctionnaires qui devraient être destitués et soumis à des poursuites réglementaires, justes et sévères. (*Applaudissements bruyants et prolongés*).

Et remarquez que le Comité Central, et en sa représentation celui qui vous parle, n'ont personnellement contre le Ministre d'Etat, le Haut-Commissaire Général Berenguer et le Consul de Tétouan aucun sentiment qui ne soit de respect, de considération et d'obéissance qui leur sont dus. Je suis, du premier, un solliciteur respectueux et reconnaissant ; j'ai de la considération pour le second et j'ai été ami, en son temps, du père du troisième ; c'est pourquoi j'ai écrit au Consul une lettre paternelle, longue et amicale qui, selon ce qui m'a été communiqué, n'a pas été appréciée comme elle le méritait. Nous déplorons tous que

les exigences strictes du devoir nous obligent à lancer au public national aujourd'hui et à la conscience internationale peut-être demain, un sujet aussi désagréable que celui que nous exposons et que nous avons tout fait pour éviter.

A Tétouan, ville aristocratique et capitale de notre Protectorat du Maroc où vivent, avec les membres les plus distingués du peuple arabe, le peuple hébreu et le peuple espagnol, le Haut Commissaire et les autorités des différentes branches de l'Administration, il y a un Consul qui est là depuis deux ans ; nous nous sommes informés en détail de ses conditions et de ses qualités, écoutant les références d'amis et d'adversaires, de collègues du Corps Consulaire et du Corps Diplomatique, du Chef de la Police qui a été là longtemps et partageait avec le Consal le travail et les distractions, et même de son propre chef, le Haut Commissaire. De cette ample base d'informations, nous sommes arrivés à rassembler, avec une impartialité sereine et désirant rester le plus juste possible, les renseignements suivants : Que le consul est un homme jeune et riche ; on le dit bon percepteur, plein d'entrain, aimant la vie joyeuse, toutes choses qui sont très appréciables ; mais qu'il réunit une série d'autorités et de représentations qui le rendent puissant à Tétouan : comme celles de Consul, de notaire, de vice-président de la Junte des services locaux, de contrôleur local ; cette puissance, jointe à son caractère autoritaire, lui fait commettre des abus de pouvoir contre tous et particulièrement contre ceux qui vivent dans l'éternel malheur d'être toujours humiliés et persécutés, les Juifs. Quand cela lui plaît, il les

envoie en prison ou augmente capricieusement leurs taxes ; il va jusqu'à les insulter et les maltraiter de parole et d'action, soit lui-même, soit avec l'aide de l'autorité mauresque, laquelle, comme il est naturel, se trouve toujours docile à ses désirs et à ses commandements ainsi, qu'à ceux du Haut Commissaire, fait que nul n'ignore.

Les Associations hispano-hébraïques, étant constituées pour agrandir et activer les intérêts de l'Espagne et se défendre contre les injustices et les excès, il est naturel que le Consul, d'un caractère orgueilleux et irascible, ne les voie pas d'un bon œil et fasse tout son possible pour les affaiblir et les dissoudre, même contre le bien de l'Espagne. Nous possédons une attestation étonnante à sa charge. Il y a plus de dix-huit cas individuels et, à part cela, nous avons une liste, individuelle également, d'autres cas que nous ont adressés des citoyens lésés. Il paraît que pendant deux jours le commerce public a fermé ses magasins en signe de protestation. Il y a déjà plusieurs familles qui ont émigré de Tétouan, abandonnant leur commerce, pour aller — cela est le plus grave — dans la zone française ou en Amérique. Nous avons reçu une protestation signée par 55 commerçants et propriétaires connus de Tétouan, nous annonçant, en phrases énergiques, leur intention d'émigrer, abandonnant leurs commerces et leurs propriétés ; un autre écrit, signé par 18 citoyens, nous a été adressé, protestant contre la répartition arbitraire des impôts ; un autre, signé par 63 membres du peuple Juif, protestant contre une attaque contre le Rabbïn ; et tout ce qui arrive à notre connaissance atteste que la vie civique

se trouve à Tétouan, comme souvent elle se trouve dans beaucoup de nos villes, sous le pouvoir d'un cacique politique invincible et tyrannique. Cela est grave, mais ce qui l'est davantage c'est que de semblables désordres soient connus en France et en Angleterre ; la presse étrangère, regardant avec curiosité ce qui paraît un Califat d'opérette, publie les nouvelles des scandales, comme le montre le numéro du 5 février des « Archives Israélites » qui, le copiant dans l'« Echo d'Alger », commente un long article disant : « Un grand scandale vient d'éclater à Tétouan, le Consul d'Espagne, M. Un Tel... ! » et décrivant un fait que nos autorités du Maroc liront avec indifférence, mais que les Français commenteront avec plaisir. En outre, nous avons reçu de Paris, à la date du 12 décembre, un télégramme d'un Israélite distingué nous demandant : « Que se passe-t-il au Maroc avec nos frères ? Pourquoi les maltraite-t-on ? Que veut le gouvernement espagnol ? ». Et, à la date du 24 décembre, dans une longue lettre, le Président de l'Association Israélite orientale, après avoir affirmé l'amour que tous les Séphardites portent à notre nation, dit : « Pour le bon renom de cette Espagne que nous aimons malgré tout et pour ses intérêts les plus chers, sachez qu'il faut éviter que des incidents de cette nature restent impunis du gouvernement. »

Si de France, nous passons en Angleterre, cette nation puissante où il n'existe aucun Ministère qui n'ait au moins deux membres israélites, nous verrons s'y répercuter également les excès qui se commettent ici contre les Juifs. Certain professeur de notre Université Centrale, qui a passé cet été quel-

ques mois dans le Royaume Uni, faisant des conférences sur des sujets espagnols dans les écoles et les Universités, racontait, il y a quelques jours, dans notre assemblée hispano-hébraïque, que là-bas l'Espagne est considérée comme une nation hébraïque ; que plus de 25 hommes illustres et représentants de leur nation ont les yeux fixés sur la nôtre pour voir comment elle traite ses fils, les Hébreux. Il ajouta cette remarque d'un grand intérêt : qu'en face du symbole tragique et fanatique de la figure de Ferrer fusillé, ces amis d'une Espagne libérale et progressive opposent l'Espagne actuelle dans laquelle un Juif occupe une chaire et montrent de l'intérêt à ce que les Juifs du Maroc soient bien traités ; ils lui demandaient s'il y avait des synagogues en Espagne et quelle sorte d'existence ont ici les Hébreux.

Le Comité Central sait, par l'ancien chef de la police de Tétouan que ce qui lui a été communiqué relativement à un incident scandaleux arrivé dans une maison de Tétouan et dans lequel figurent trois autorités espagnoles, parmi lesquelles le Consul, est vrai. Il sait, par le Général Berenguer lui-même, que ce Consul est en mauvais termes avec les trois secteurs sociaux de Tétouan ; il sait, par les collègues de ce fonctionnaire, qu'il est d'un caractère violent et autoritaire, ce qui le fait rentrer, selon nous, dans la catégorie des malades, chose qui est très fréquente ; il sait qu'il emploie, comme le fait tout le monde, son influence qui est grande et la pression pour se procurer relativement à sa conduite les déclarations justificatives qui lui conviennent, etc.

Requis par des terreurs, des angoisses, des annonces

d'émigration et des demandes de protection, le président du Comité Central écrivit une lettre très monarchique, très prudente, très légale, destinée à calmer les excitations et à ranimer le courage de la population hébraïque, disant seulement qu'en Espagne les lois protègent tous les citoyens et qu'aucune autorité ne peut être irresponsable de ses actes ; le Consul l'apprend ou s'empare de la lettre et en empêche la publication dans « Le Nord de l'Afrique », journal pour lequel elle avait été écrite par un sénateur en son nom et en celui d'un groupe de sénateurs et de députés. Cela, pendant que le chancelier du même consulat, fils d'une Juive et ennemi manifeste du peuple de sa mère, selon les renseignements, écrit une lettre particulière en Espagne et, se prévalant d'un artifice puéril, dit qu'à Tétouan, dans les rues, on crie que les Hébreux réunissent de l'argent pour acheter la bienveillance et l'appui de quelque sénateur ou député qui défendra ceux qui se prétendent soumis à des vexations et fera expulser le consul de Tétouan.

Le Comité Central, par l'intermédiaire de MM. de Valero de Palma, Ortega et de celui qui vous parle, fit connaître ces faits au Ministère d'Etat et lui demanda de rétablir promptement la paix troublée et le prestige de l'autorité consulaire à Tétouan en déplaçant le Consul ; la même démarche fut faite auprès du Haut Commissaire de l'Espagne au Maroc, le Général Berenguer. Mais le Ministre, Marquis de Lema, eut recours, à notre grand chagrin, à une réponse évasive, nous demandant de lui faire connaître les données que nous possédions afin d'ouvrir une enquête ou de faire enquête sur nos renseignements. Personne aujour-

d'hui en Espagne, absolument personne, même parmi les citoyens les plus naïfs, ne croit au sérieux et encore moins à la valeur et à l'efficacité de ces sanctions administratives. Toutes celles qui ont été prises même pour des motifs plus graves et des scandales plus bruyants, ont toujours bénéficié d'un sursis. Les corporations populaires, les centres administratifs, tous les Ministères sont pleins de ces prévaricateurs, complices, exploiters de toute sorte qui causent tant de scandales dans la presse ; et la conscience publique sait que dans les prisons on ne trouve pas les auteurs de tant de délits, témoignages d'une administration corrompue. Quelle enquête sans fin et difficile dans une ville comme Tétouan, soumise à un régime tyrannique, est celle que prétend entreprendre un Ministre que je vois avec peine se montrer si mal renseigné et si mal disposé envers la race hébréo-espagnole ? L'intervention du Marquis d'Alhucemas, j'attitude et les protestations de parlementaires qui louissent du crédit mérité d'hommes honorables et sérieux et dont l'histoire est une garantie contre toute crainte et contre tout soupçon de passion et de légèreté ; les renseignements mêmes de l'ex-chef de police de Tétouan, résidant aujourd'hui à Madrid, devraient suffire à résoudre promptement et d'une manière satisfaisante ce cas si simple, qui n'est pas déshonorant pour le Consul, mais est préjudiciable à l'Espagne, par sa résonance internationale.

Messieurs, nous avons consigné simplement des faits et maintenant, si douloureux que cela nous soit, nous devons reconnaître et proclamer que nos hauts fonctionnaires et directeurs politiques ont, en général,

une propension à compliquer les problèmes les plus simples et à mettre un conflit grave dans les questions les plus légères.

Un cas de cette sorte, en tout autre pays, aurait été résolu immédiatement, sans le moindre froissement, au moyen d'une disposition usuelle : il suffisait de déplacer ce fonctionnaire, qui possède de si mauvaises conditions de caractère, et de l'envoyer en un lieu où il ne pourrait causer de nouveaux conflits. J'espérais que ma lettre affectueuse au Consul, puisque le Ministre et le Haut Commissaire qui lui sont attachés ne pouvaient le faire, nous aurait rendu la tranquillité à tous, aux Hébreux, à Tétouan, à lui-même et à nous. Mais il n'y a rien à faire ; nous devons infailliblement en rester là, dans ce qui est la plaie nationale. Ici, les citoyens, le droit civique et le respect public sont continuellement bafoués. Dans les désaccords sociaux si fréquents, nous voyons qu'il faut bien que le népotisme, l'amour-propre et l'orgueil de celui qui exerce et représente l'autorité l'emportent toujours. Par une inversion du bon sens juridique et procédurier, le prestige de cette autorité n'est pas considéré comme flétri quand c'est elle, quand ce sont les fonctionnaires ou leurs subordonnés qui violent les lois et manquent à leurs devoirs, mais quand les citoyens outragés se plaignent et réclament d'une manière ou d'une autre une réparation du dommage qui leur a été causé.

Dans le cas de Tétouan, la vague d'indignation monte et a déjà atteint une hauteur considérable. Le Marquis d'Alhucemas, qui nous avait promis, le matin du 9 février, de résoudre le jour même une

question si désagréable, nous répond maintenant par un haussement d'épaules et nous dit en souriant que « le Ministre témoigne de l'intérêt à celui qui agit de cette façon. » Certaines parentés figurant là sont déjà commentées, des personnes plus hardies, qui n'avaient pas à intervenir dans cet épisode léger ni à le critiquer, étudient et dissèquent les sentiments intimes de toutes les autorités, même de l'autorité militaire sous le commandement de laquelle se trouvent les affaires civiles et militaires de la zone ; et cela est inévitable. Et ici, pendant ce temps, un groupe de sénateurs et de députés contemple la pile croissante de notes et de documents qu'il possède et qui renferment des accusations, des requêtes et des manifestes comminatoires où des masses de citoyens, commerçants et propriétaires font part d'intolérables souffrances et parlent de leur intention d'abandonner cette ville dans laquelle les représentants des autres nations à leur tour contemplent et jugent la manière dont réalisent la colonisation africaine la noblesse et la politique si vantée des Gouvernements espagnols. (1)

Messieurs, les comparaisons entre les épisodes des uns et des autres peuples suscitent des jugements édifiants. Rappelez-vous avec moi ces consuls français cités dans ma première conférence, MM. Wiet et Guy qui, ayant solutionné par leur amour, leur protection et leur aide heureuse les graves conflits dans lesquels la guerre européenne avait placé nos frères ou nos fils, les Séphardites orientaux ; et M. Rozanès ayant

(1) Nous conservons toute cette documentation proluxe et étonnante pour le cas où il serait nécessaire de porter la question devant le Parlement.

pris l'initiative d'une souscription en leur faveur pour manifester la gratitude générale, cette souscription produisit en peu de jours cent mille francs qui permirent de leur offrir deux belles œuvres d'art et il resta encore suffisamment d'argent pour élever un monument à la mémoire des milliers de Juifs espagnols morts au champ d'honneur. A la fin du banquet du 8 novembre, je recueillis des applaudissements chaleureux quand, ému, je pus manifester que j'admirais, applaudissais et enviais la nation qui jouissait du bonheur de s'agrandir en conquérant, par ses consuls, les cœurs étrangers et en éveillant en eux la face la plus noble et la plus pure de l'amour, celle qui exprime le sentiment de la gratitude, bien suprême dont tous les peuples n'ont pas le bonheur de jouir — un de ceux-là étant, pour notre mal, l'Espagne, sauf quelques cas très rares, dans lesquels un Lopez Roberts, un Prat de Nantouillet ou d'autres semblables font œuvre nationale.

Ces fautes et d'autres semblables d'une bureaucratie malsaine ont déjà été condamnées par cet éminent patricien qui vivait en donnant toujours de sublimes enseignements de patriotisme et qui, ayant épuré son âme au feu des souffrances les plus vives et les plus amères, renonça à toutes les destinées et à toutes les magnificences qu'il avait méritées par sa glorieuse vie ; il sacrifia la popularité la plus idéale qu'aient connue nos politiciens et se consacra à servir la Patrie avec une grande pureté et un grand désintéressement, signalant au Pouvoir public, comme le premier de tous les principes, le respect des lois et l'édification des fonctions publiques, disant que « les

peuples sont heureux quand leurs gouvernements laissent derrière leurs pas un monument d'amour et de gratitude dans le cœur des citoyens ». Et montrant ensuite, avec des menaces prophétiques, les dangers mortels que produisent leurs fautes et leurs injustices, il disait, dans son discours du 16 mars 1876 : « Vous croyez-vous si sûrs que vous pensez que rien ne pourra troubler votre félicité ? Si vous ne craignez pas la catastrophe de demain, c'est que vous avez bien peu de mémoire, ne vous souvenant pas des terribles catastrophes d'hier ! Je puis dire de moi qu'elles ne quittent pas un moment mon cœur ni ma mémoire. »

Et en une autre occasion, nous signalant les responsabilités dérivées, à nous qui sommes les amis et les serviteurs du régime auquel il nous conseilla de nous rallier, il nous disait familièrement : « Comme il n'existe pas de véritables chefs d'Etat irresponsables, quoique les constitutions nationales le disent et le consacrent ; que moralement ou matériellement, tous le sont, tant dans la prospérité que dans le malheur, ils portent la responsabilité correspondante ; il est à remarquer, continuait-il, que l'histoire avec ses immortelles tragédies, enseigne que les sources de la responsabilité la plus grave ne sont pas d'ordinaire celles qui sont nées des déterminations propres et spontanées du Souverain ; comme il est arrivé pour Charles I^{er} d'Angleterre et Louis XVI de France, monarques bons, innocents et justes, mais celles qui dérivent des maladresses d'autrui ou qui sont suggérées par des conseillers ou des représentants, comme il arriva à Napoléon dans le drame, universellement condamné

par l'histoire, du Duc d'Enghien, fils du Prince de Condé, fusillé dans les fossés du château de Vincennes, crime que l'on appela une maladresse, et souvent une maladresse est pire qu'un crime. » Comme vous l'aurez deviné, le Maître de ces enseignements sublimes et élevés ne peut être autre que le grand Castelar. Et tous ceux qui, comme moi, furent ses disciples et ses amis et les représentants de sa politique, considérons ses enseignements comme immortels et inoubliables.

Messieurs, les Juifs qui vinrent du Maroc ont déjà abandonné la capitale de l'Espagne. Ils s'en sont retournés sans avoir été accueillis par d'autres attentions que celles qu'eut pour eux ce généreux président des Associations Orientales de Paris, M. Rozanès, qui vint à Madrid, leur offrit un splendide banquet au Palace, les accompagna au Palais et attesta par ses largesses et ses discours, qu'il aime beaucoup l'Espagne et ses frères. Quelques-uns d'entre eux, parmi lesquels le Maire Haserfaty, désiraient visiter Tolède, qui est pour eux la Jérusalem de l'Occident, l'immortelle métropole où resplendit la seconde étape de leur civilisation, et ils partirent sans la voir. Ils étaient très contrariés. Avec leurs âmes toujours brûlantes d'amour pour l'Espagne, pour la patrie adorée, ils arrivèrent, comme en une cavalcade de Walkyries, de différentes villes africaines, se rejoindre à Madrid et concerter les moyens d'exalter la grandeur de celle qui fut la maîtresse des deux mondes et lui offrir leurs sacrifices, ne demandant en échange qu'une réintégration de leur prestige et de leurs droits de citoyens en un pays libre et bien gouverné. Ils sont partis sans

obtenir cette satisfaction si simple et si juste, après avoir attendu ici pendant un mois. Nous les avons vus partir, ~~quelques-uns~~, — comme ce vénérable et digne maire, Isaac Haserfaty, type intéressant et attrayant par son silence, sa bonté et sa sagesse — les yeux pleins de larmes, nous regardant avec une tendresse indicible, et nous baisant les mains en signe d'émotion et de gratitude pour nos soins et notre affection. Le soir du 24, partit le dernier, le plus autorisé et le plus enthousiaste de tous, Jacob Guitta, simple médecin, — dont la feuille de services émeut pour ses mérites, — et l'âme de ce mouvement d'organisation, que le Consul persécute et tourmente avec une cruauté insensée ; homme très bon, dont les protestations d'amour et d'attachement ont ému tous ceux qui les ont entendues. Et nous, le Comité, sommes restés ici avec une obligation sacrée et essentielle : celle d'imposer qu'on les respecte. Que ferons-nous ? Dans la troisième conférence, la dernière, nous traiterons du problème hispano-hébreux non plus dans ses relations avec le Maroc, mais dans ses relations avec le monde entier et alors, nous pourrons préciser une chose sérieuse. Dès maintenant, elle est dans l'esprit de ceux qui comprennent que les intérêts du prestige, de la richesse et de l'avenir de l'Espagne ne peuvent ni ne doivent être à la merci de ceux qui, par incapacité, orgueil ou démence discréditent et détruisent tout.

Les médecins, Messieurs, ont l'habitude, plus que les membres de toute autre profession, de remonter des faits personnels qui sont toujours pour eux des cas cliniques, jusqu'aux enseignements les plus élevés et

les plus transcendants de la biologie et de la pathologie. Une rencontre sur le Danube et des larmes dans les yeux d'un vieillard furent le point de départ de mon élévation jusqu'à la reconnaissance de l'amour d'un peuple ; et le cas très vulgaire d'un fonctionnaire consulaire, intempérant et désagréable, a servi à nous faire examiner une de ces plaies qui révèlent l'idiosyncrasie nationale dont nous souffrons et qui nuit à notre développement. Dans la troisième conférence, nous examinerons la cause hispano-hébraïque dans sa plus grande splendeur et nous verrons quelles satisfactions peuvent demander les sénateurs et les députés qui voient leur action légale patriotique pour défendre le droit public, entravée par des fonctionnaires qui font ce qui leur plaît et vont jusqu'à opposer un interdit de censure quand ils désirent publier leurs manifestations dans la presse, et une sorte de diffamation et de calomnie contre leurs nobles et généreux efforts quand ils défendent l'œuvre bienfaisante de quelques citoyens d'une condition telle que leurs louanges et leurs critiques résonnent déjà, hélas, par le monde entier, ajoutant ou soustrayant des biens de toutes sortes à une Espagne chaque jour plus abattue et plus nécessaire.

(Grands applaudissements. Les assistants montent sur l'estrade pour féliciter l'orateur).

TROISIÈME CONFÉRENCE

Le Séphardisme, base mondiale de l'Espagne

MESDAMES, MESSIEURS,

J'aborde ce soir ma troisième Conférence, la dernière de la courte série que j'ai promis de développer sur la très importante question nationale : « Connaissance du Peuple Hébreu Séphardite et ses relations avec l'Espagne, son ancienne mère patrie », et, en commençant, j'avoue que j'éprouve de l'angoisse et du regret en pensant combien grandiose et immense est le sujet, et combien incapable le conférencier, car ce ne sont pas trois, ni cinq, ni dix conférences, mais un cours très long et un orateur éloquent et profond que réclame l'horizon étendu qui se présente à l'étude de qui aspire à démontrer les problèmes nombreux, dignes d'un Castelar, si importants pour l'Humanité et pour la Patrie, qui se présentent partout où se dirigent le regard et l'attention. Un des premiers, parce que des plus suggestifs et des plus essentiels de ces problèmes se rapporte à la connaissance de l'extension, des proportions et des qualités des colonies séphardites disséminées dans le monde,

donnée essentielle si l'on veut obtenir une étude sérieuse de la matière.

Je ne possède pas cette donnée et ne connais personne qui la possède. La première chose qui, à ma connaissance, ait été faite à ce sujet, se soit conservée ou existe, fut cette investigation que, durant quelques mois, je fis seul, sans l'aide formelle et ordonnée de personne, en 1904, lorsque je recueillis les simples matériaux qui me servirent pour la publication du livre « Espagnols sans Patrie », immédiatement après mon voyage en Orient et après avoir prononcé au Sénat les premiers discours pour obtenir que le gouvernement espagnol portât son attention sur ce peuple frère qui maintient dans le monde quelque chose de la souveraineté possible de notre langue et l'excellence de la générosité de notre race ; investigation qui a procuré à mon patriotisme des plaisirs les plus intenses que j'aie éprouvés dans ma vie.

Mes explorations commencèrent par deux Séphardites distingués, amis très chers : Doña Micca (synonyme de Marie) Gross Alcalay, résidant à Trieste, et Pinhas Asayag, de Tanger, aujourd'hui défunts tous deux et que je ne connaissais pas le moins du monde lorsque je m'adressai à eux ; j'allai ensuite des uns aux autres et, à l'aide de simples recommandations que je sollicitais de ceux auxquels je m'adressais, je réussis à étendre le champ de mes explorations, me servant, afin de travailler avec méthode, d'un petit questionnaire composé simplement de douze questions relatives aux données que je jugeais les plus intéressantes. J'adressais ce questionnaire aux Hé-

breux et j'en obtenais toujours une réponse. Quand j'arrivai à posséder beaucoup de lettres par lesquelles il me sembla que j'avais recueilli assez d'informations pour entreprendre mon œuvre, je m'arrêtai et écrivis de suite, en quelques semaines, ce livre qui est gardé aujourd'hui avec un affectueux respect dans beaucoup de foyers espagnols de l'univers et qui est arrivé à être le premier germe d'une cause nationale en marche et qui, *proprio motu*, ira nous ne savons jusqu'où, bien que, par cette incapacité et cette ignorance des hautes questions, proverbiales chez eux, nos gouvernants, — qu'il serait abusif, dans ce cas particulier d'appeler « nos hommes d'Etat » — ne s'occupent absolument pas de cette cause. J'ai employé, pour mon travail, depuis les premières lettres jusqu'à la dernière formant l'épilogue de l'ouvrage, juste le temps qui s'écoula depuis le commencement d'octobre 1903 jusqu'au 21 mars 1904, c'est-à-dire environ six mois : comme on le verra, ce temps est trop court pour une entreprise mondiale de cette envergure, surtout quand elle doit être conduite par un seul individu, modeste, qui n'a ni bureau, ni correspondants, ni les moyens nécessaires pour la mener à bonne fin. La sollicitude enthousiaste et fructueuse avec laquelle collaborèrent à mon œuvre les deux personnes ci-dessus nommées, et les circonstances singulières qui y concoururent et qui me laissent la reconnaissance et un douloureux regret, que je n'oublierai jamais, me font un devoir de leur dédier un souvenir particulier.

Doña Micca Gross de Alcalay était fille d'une dame serbe et d'un haut fonctionnaire de Bosnie. Ses an-

cêtres étaient originaires de Alcalá de Henares et elle était mariée avec un Israélite allemand ; elle était d'une illustre famille répartie en Orient et avait, à Belgrade, un frère, avocat distingué, M. Davitscho, lequel traduisit quelques drames de Etchegaray qui furent représentés dans les théâtres slaves, fait qu'ignorait certainement notre grand dramaturge. Quand je le lui signalai, il me dit qu'il aurait dû le savoir puisqu'on lui avait demandé la permission de traduire, mais il n'avait fait aucun cas de cette demande et, en bon Espagnol, n'y avait même pas répondu. Cette dame, Espagnole ardente, ayant lu un jour dans un Casino, *L'Illustration Espagnole et Américaine* et, dans cette revue, un de mes premiers articles sur la question séphardite, m'écrivit une longue lettre, très sentie, et de pensée tellement hispanophile que, depuis lors, nous restâmes en correspondance suivie. Une partie de cette correspondance est publiée dans l'ouvrage.

Doña Micca m'aida à étendre mes relations en Orient ; elle entretenait avec ma femme et moi une amitié ardente et fut l'héroïne d'un épisode émouvant. Elle collaborait à mon œuvre avec un enthousiasme indicible ; ses lettres étaient très littéraires et contenaient des données intéressantes sur les coutumes, les jeux, les chansons, les aliments et les prières des foyers espagnols en Orient. Désirant illustrer mon ouvrage, qui contient 200 photographures, par un excellent portrait d'elle-même, je la priai d'en faire faire un et de me l'envoyer. Micca, complaisante, m'envoya, au bout de quelque temps, sa précieuse photographie. Elle suivait avec une véri-

table anxiété l'impression de mon ouvrage, attendant avec une vive impatience le premier exemplaire que je lui avais promis. Elle avait déjà un exemplaire de mon petit livre antérieur. Enfin, un jour je lui écrivis une lettre joyeuse l'informant que je lui envoyais, recommandé, le premier exemplaire que j'avais reçu et que je destinais aux Séphardites d'Orient. Cette lettre resta sans réponse. Voyant que le temps passait et que, contrairement à son habitude, elle n'écrivait pas, alors qu'autrefois elle m'envoyait deux ou trois lettres par semaine, je m'inquiétai et m'adressai à son frère résidant à Belgrade, l'avocat Benko S. Davitscho, le priant de me faire connaître la cause de ce silence. Au bout de quelques jours, il me répondit que Micca était tombée, qu'elle s'était blessée à la tête et était restée aveugle. Elle avait bien reçu mon livre et le tenait toujours entre ses mains, dans l'espoir de recouvrer la vue et de voir son portrait. Elle s'était fait lire des passages de l'ouvrage. Quelques semaines plus tard, je reçus la triste nouvelle qu'elle était morte avec mon livre entre les mains, et sans avoir pu voir son portrait qui y figurait.

A son tour, Pinhas Asayag, ami très cher, à Tanger, me donna tous les renseignements relatifs au séphardisme marocain. Homme très cultivé, écrivain de grand talent et très versé dans les questions séphardites, il était si passionné pour mon œuvre que je dus aller le saluer à Tanger en compagnie d'amis parmi lesquels les frères Perez Oliva, bien connus, pour lui exprimer ma gratitude pour le grand amour qu'il avait pour l'Espagne et pour moi. Sa correspondance

était toujours d'une tendresse, d'une affection et d'une délicatesse sans égales. Il avait un tempérament très sensible et des sentiments si délicats qu'ils semblaient féminins, presque maternels. En raison de sa vie internationale, de son désir ardent de rendre service à tous, de la distinction et de la sûreté avec lesquelles il le faisait, il se faisait chérir de tous et il était l'orgueil et l'ornement de la colonie hébréo-espagnole si distinguée de Tanger.

La mort de ces deux amis me causa une peine profonde et, dans le cimetière de mes souvenirs, ils occupent une place privilégiée et me causent une douleur et une tristesse intenses.

J'eus également à Salonique, à Constantinople, à Jérusalem, à Sarajevo, à Smyrne, à Londres, à Berlin, à Lisbonne, à New-York et dans nombre d'autres villes de l'Orient, d'Europe et d'Amérique, des collaborateurs enthousiastes, grâce auxquels je pus acquérir des informations abondantes et précieuses qui me permirent de connaître les colonies mondiales qui sont marquées sur la mappemonde figurant dans mon œuvre. Je pus ainsi calculer, *grosso modo*, qu'il pourrait y avoir, disséminés par le monde, environ deux millions de Séphardites, desquels toujours, et quelle que fût leur position géographique, je recevais des correspondances enthousiastes écrites en un espagnol semblable, avec çà et là quelques idiotismes locaux, attestant que tous avaient le même culte pour l'Espagne et l'exprimaient en termes tout à fait semblables.

Tous ceux qui ont lu cette correspondance, dont de nombreux fragments sont reproduits dans l'ouvrage,

ont été unanimes à la trouver très intéressante et émouvante jusqu'aux larmes. De hauts dignitaires ecclésiastiques et des personnes très humbles, non seulement parmi les Israélites, mais encore parmi les Chrétiens, se sont exprimés de la même manière. Personne, en lisant cette correspondance, ne se sent blessé dans ses sentiments religieux ni politiques. On reconnaît en tous la distinction et la délicatesse avec laquelle ils évitent de parler des douleurs, des maux et des offenses passées ; on s'aperçoit qu'ils expriment toujours deux sentiments fondamentaux : une vénération religieuse pour l'antique patrie, accompagnée d'un ardent désir d'exaltation de l'Espagne actuelle et d'une reconnaissance noble et affectueuse pour l'auteur de cet ouvrage en faveur des revendications d'un peuple maltraité et persécuté.

Les idées et le texte de ce livre paraissent inspirés et écrits avec des larmes. Sa littérature est un débordement de tendresse, de nostalgie, de renouvellement de peines et d'espérances : psaumes d'afflictions et alleluias d'allégresses et de douces illusions et cela contribue à expliquer pourquoi, lorsque quelques-unes des colonies ou collectivités séphardites qui en avaient eu connaissance et qui étaient comme imprégnées de sa passion historique, m'ont reçu, et quand nous avons discoursu en public des motifs de mon œuvre, tous si élevés et sentimentaux, les larmes ont facilement jailli ; et je puis dire, exprimant avec sincérité un fait déjà courant pour moi, que, au théâtre de Gibraltar, dans la salle de bal de la Société d'Harmonie de Tanger, en 1904, ou au

grand banquet de Paris, en 1920, les larmes et les sourires se succédaient sans cesse, selon les sentiments que nos lèvres exprimaient.

Il ne faut pas mal juger, Messieurs, ni rire de cette affliction et de cette sensibilité promptes et faciles à se produire. Discourons avec sérénité et nous reconnaitrons que s'il existe un peuple dont l'histoire bien racontée et sentie comme il convient à ses tragédies incroyables, inspire constamment l'émotion du pathétique, de l'admirable et de l'horrible, des faits les plus extraordinaires et des afflictions les plus profondes et les plus douloureuses de l'existence, c'est bien le peuple d'Israël. Eternellement persécuté, victime constante de destins apocalyptiques ; volé, dépouillé ; tous égorgés, hommes, vieillards, femmes et enfants, quand les bas-fonds sociaux se meuvent et surgissent à la surface dans les agitations populaires, ce peuple semble avoir inspiré, comme norme de la vie psychologique collective, cette pensée de Becquer : « Je n'envie pas ceux qui rient, parce qu'il est possible de vivre sans rire, mais non sans pleurer quelquefois. » Et de son petit foyer, par les douces cantilènes intimes avec lesquelles les mères juives, souvent si apeurées et si anxieuses, bercent le sommeil de leurs fils, monte du cœur aux lèvres cette lamentation de notre Balart : « Les peines sont mon aliment ; les souffrances, ma consolation. Les veilles sont mon sommeil. La douleur est mon plaisir. »

Aussi, quand je considère les insultes dont ils sont abreuvés, le mépris avec lequel les traitent beaucoup de femmes et d'hommes, grandes dames et serfs

en haillons, spécialement si ce sont des personnes qui, en agissant ainsi ont la prétention d'obéir aux préceptes d'une religion, la plus humaine, la plus miséricordieuse, la plus charitable et la plus pacifique de toutes les religions connues, mon âme s'enflamme d'indignation et de colère et je sens des velléités d'insulter, d'attaquer et de frapper ceux qui font montre d'instincts si pervers et commettent des injustices si affreuses et si dignes de châtement.

Revenant à l'expansion mondiale des colonies israélites, nous dirons que, si une investigation aussi brève et aussi simple que celle que je fis en 1904 a donné la grande quantité répartie sur le globe que j'ai indiquée dans le graphique de mon œuvre, une investigation plus persévérante et plus complète démontrera l'exactitude d'une croyance que j'ai depuis de nombreuses années, que toutes les villes importantes du monde possèdent des colonies séphardites plus ou moins nombreuses, depuis 80.000, 60.000, 40.000... Hébreux, comme celles de Salonique, de Smyrne et de Constantinople, jusqu'à douze, quatorze, vingt, quarante, comme celles de Madrid et de Barcelone. Je puis assurer que je reçois fréquemment de l'étranger des lettres m'informant de l'existence de colonies que je ne connaissais pas. Il y a quelques jours, un Séphardite, Armand Gueron, venu de Constantinople il y a quatre ans et qui s'est établi à Madrid, où il a monté une industrie, m'écrivit de l'Hôtel Clarence, à Scheveningue, : « J'ai rencontré ici une colonie très nombreuse et très distinguée de Juifs qui se disent Portugais. Ce sont des Séphardites de la meilleure caste que j'aie vue jusqu'ici. Ils ont

conservé dans leur attitude quelque chose de la noblesse espagnole qui fait impression dans ce pays du Nord, de rigides coutumes saxonnes. » Et il ajoutait : « Votre nom est prononcé parmi eux avec vénération et amour. Don Angel Pulido, disent-ils, grand protecteur d'Israël et grand citoyen espagnol, possède dans le cœur de chacun de nos frères un sanctuaire de gratitude, de respect et d'adoration. » Je reçois souvent des lettres semblables et je n'y fais déjà même plus attention. J'ai donné un jour au Dr Yahuda une copieuse correspondance où abondaient de telles déclarations. C'est surtout dans l'Amérique Centrale, dans les environs des mers Caspienne, Arabique, Méditerranée, en Perse, en Palestine, en Turquie, dans les États Balkaniques, etc. que les colonies sont les plus nombreuses et les plus abondantes. En réunissant toutes les données acquises et toutes les conjectures faites, je me représente le monde comme une balle, et le plexus formé par les colonies séphardites dans leurs villes respectives, comme le filet dans l'intérieur duquel elle se trouve. Mieux encore : mon imagination les voit comme ces champs de céréales, en mai, quand les coquelicots surgissent de toutes parts et tachent comme d'un sang rouge les blés, tantôt en groupes serrés, tantôt disséminés, mais formant toujours un éclatement de bourgeons écarlates sur tout le sol.

Messieurs, par décision de l'Assemblée Hispano-Hébraïque qui s'est tenue à Madrid il y a quelques jours et dont nous avons parlé dans la seconde conférence, il s'est constitué à Madrid ce qui s'appelle « La Maison Séphardite », c'est-à-dire la résidence

officielle du Comité Central des Associations Hispano-Hébraïques, dont les statuts sont déjà approuvés et mis en rapport avec les grandes Associations de Séphardites Orientaux de Paris que préside Rozanès ; et, son but étant d'exalter et de fortifier le Séfarad, de développer ses intérêts moraux et matériels en relation avec Israël, ainsi que ceux de ses nations respectives dont la grandeur constitue un but principal, et, par conséquent, ceux de l'Ibérie, mère commune de cette branche hébraïque, une des principales questions qui sera traitée au Congrès International qui se réunira à Madrid au printemps de l'année 1921, sera celle d'un recensement mondial séphardite aujourd'hui inconnu.

Notre richesse ethnique, celle de nos fils et de nos frères, nous l'abandonnons en Espagne, et nous ne prêtons aucune attention à ce fait si grave que, tandis que nous persévérons dans cette politique insensée d'oubli et d'abandon des Séphardites, les nations cultivées et puissantes comme l'Allemagne, l'Angleterre, la France, les États-Unis, l'Italie, etc. les protègent, leur enseignent leurs langues et essaient de les incorporer à leur vie et à leur richesse.

Et pour une étude plus approfondie et une formation plus parfaite de notre conscience, permettez-moi de vous faire savoir en peu de mots comment les chefs politiques, certains individus qui se disent intellectuels, quelques personnalités de renommée notoire et méritée et quelques journalistes de la droite ont accueilli cette cause, et quelle conduite ils ont relativement à des intérêts politiques et nationaux aussi graves que le sont la souveraineté mondiale de la

langue espagnole, l'expansion de notre commerce et de notre industrie et le prestige moral de notre nation, tout cela étroitement lié à la vie internationale.

Commençons par l'accueil que reçurent mon livre *Espagnols sans patrie* et la cause qu'il défend.

Messieurs, lorsque je prononçai au Sénat mes premiers discours, que je publiai mes premiers articles dans les journaux suivants : *l'Illustration Espagnole*, *Le Libéral* et *Espana* et que je lançai par le monde mes deux livres sur la question séphardite, particulièrement le plus connu que j'ai déjà mentionné, *Espagnols sans Patrie*, il se produisit en Espagne une manifestation de curiosité et d'approbation dans l'opinion libérale et chez beaucoup d'hommes cultivés, neutres en politique ; et, par contre, parmi de nombreuses personnalités de la droite, une manifestation de surprise, d'alarme et même d'irritation qui, chez quelques professeurs de Madrid et de Salamanque, atteignit les limites de la folie. A l'étranger l'effet fut une explosion de surprise, de joie et d'approbation. Cette publication fut considérée comme un témoignage de progrès, de liberté et de compréhension spirituelle mondiale dans l'Espagne des légendes noires. Dans la presse judéo-espagnole de Salonique et de Constantinople, dans les grandes colonies d'Orient comme Salonique, Smyrne, Jérusalem ; en Angleterre où la presse juive possède de puissants organes d'importance reconnue, à New-York et dans de nombreuses villes de l'Amérique espagnole, de nombreuses lettres me furent écrites, de nombreux articles furent publiés sur ce sujet.

Le Séphardite réputé, Isaac Alchek, Directeur de l'Institut Pratique de Commerce à Salonique, en parla longuement quand il fit ici une conférence dans ce salon de l'Athénée, le samedi 2 décembre 1916. La jeunesse aristocratique séphardite qui étudiait à Vienne et se réunissait à la Société « Espérance », mise en relations en 1903 avec mon fils qui, à cette époque, étudiait dans les hôpitaux et à l'École de Médecine de Vienne, manifesta son étonnement et considérait avec une certaine méfiance cet événement d'un caractère extraordinaire; et à Salonique, centre le plus important des phalanges hispano-hébraïques du commerce, l'enthousiasme fut tel qu'il se fonda des sociétés dramatiques portant mon nom, et je fus invité affectueusement à aller en Orient pour faire des conférences et me présenter personnellement. Un représentant de maisons étrangères, Emmanuel Lévy-Matalon, vint pendant l'été de 1904, de Constantinople où il habitait, exprès pour me connaître, pour visiter nos fabriques, étudier notre commerce et favoriser nos produits nationaux, précisément alors que le Ministre du Commerce d'Allemagne, accompagné d'une mission, visitait Constantinople et étudiait les grands centres commerciaux de Turquie pour les conquérir.

Comme il était naturel, dès l'apparition de mon livre *Espagnols sans Patrie* — œuvre de 700 pages environ, in-4^o, avec près de 200 illustrations relatives à la vie et au caractère du peuple séphardite dans le monde entier, élégamment imprimée et dans laquelle se trouve dépeinte l'âme espagnole vivante, vibrante et émouvante des colonies que j'avais con-

sultées — la première chose que je fis fut d'en offrir un exemplaire au Monarque et d'en remettre personnellement un exemplaire à chacun des chefs politiques : Canalejas, Maura, Moret, Montero Rios, etc. desquels j'étais estimé et auxquels j'exposai brièvement l'origine, la portée de mon ouvrage et la nécessité de s'occuper d'une richesse que, pour le moment, je ne voyais que sous l'aspect linguistique, et cela, parce qu'à Constantinople, le Vice-Amiral Elias Pacha, médecin du Sultan et juif Séphardite m'avait averti que la négligence de l'Espagne produisait un mépris de la langue classique parmi les Séphardites et refoulée par l'allemand, le français et l'italien, langues employées là-bas pour le commerce.

Inutile de dire que les chefs politiques m'accueillirent affectueusement, louèrent mon œuvre, me promirent d'étudier et d'accomplir leur devoir envers l'Espagne, mais, « Espagnols de bonne souche », ils n'allèrent pas au delà et, quand je quittai leur bureau, le livre alla sans doute dans un état impeccable se joindre aux autres livres dans les bibliothèques respectives, et je vis bien qu'il n'avait été feuilleté par personne et encore moins lu et étudié comme il méritait de l'être.

Mon ami Canalejas, homme très cultivé, aux préentions universelles, aux aptitudes de véritable homme d'État, n'ouvrit même pas le sien. Il mourut et, sur un étalage de livres, dans la rue, on vendit mon exemplaire toujours impeccable et portant la dédicace sentie consacrée à un ami très cher et au générateur d'espérances vastes et justifiées. Moret, homme lyrique, suggestionnant comme personne,

mais comme personne aussi stérile et léger quand il s'agit de prendre une résolution, ne fit rien. Maura ah ! Maura ! mon ami admiré, pour qui j'éprouve depuis longtemps une tendresse et un respect profonds ; l'homme à qui, si j'avais pu lui parler à l'oreille les années 1901 et 1902, j'aurais dit : « Ne quittez pas, vous et Gamazo, le parti libéral ; ne vous en allez pas pour des bagatelles avec Lopez Puiggeerver ; surveillez le *facteur organique* duquel dépend aujourd'hui la politique libérale de l'Espagne. Sagasta disparaîtra bientôt, ses jours sont comptés. Je l'ai examiné comme médecin, le poumon ne respire plus et le cœur flanche ; et s'il meurt, il n'y a pas, il ne peut y avoir d'autre chef du parti libéral que vous. Je l'ai entendu dire il y a des années par Canovas et par Castelar et cela doit être vrai. » Mais Maura s'en alla où il n'aurait pas dû aller et il fut perdu. Maura n'a pas suivi la ligne de conduite correspondant à son caractère et à ses qualités et, comme il est naturel, il n'a pas compris cette cause. Il l'a si peu comprise et il l'a si bien oubliée bien qu'elle fût, ainsi que l'a dit Besada, — et il ne faut pas en douter, — la plus patriotique et la plus importante qui se soit implantée en Espagne depuis bien des années, que M. Ortega lui ayant demandé un portrait et quelques lignes pour son élégante revue intitulée *Le Maroc*, Maura n'envoya pas le portrait, disant qu'il n'en avait plus, et il n'envoya pas les lignes pour la raison suivante, que je copie littéralement : « Je ne connais pas assez l'action des Associations Hispano-Hébraïques du Maroc pour la juger avec sûreté, quoique,

en termes généraux, les sentiments que j'ai entendu exprimer par les représentants de ces entités qui honorèrent ma maison de leur visite, ont toute mon estime. » Mais, mon cher Monsieur Maura, homme indiscutablement supérieur — qui êtes mal jugé et encore plus mal apprécié ici, où la légèreté et l'incapacité se sont établies si fermement, — cette action nous vous l'avons exposée et elle pourrait être écrite sur une feuille de papier à cigarettes. Je vous l'ai expliquée dans mon livre il y a seize ans, ce livre qui doit se trouver dans votre magnifique bibliothèque ! Comment pouvez-vous dire cela de ce qui constitue aujourd'hui, au Maroc, le facteur le plus important de son développement politique, et de ce qui, dans le monde est, pour l'Espagne, la base internationale la plus grande et la plus sûre de son développement expansif, précisément quand les grands Empires victorieux révisent les valeurs internationales et que l'on prétend réparer les injustices et récompenser les mérites historiques ? Comment peuvent-ils ignorer cela, ceux qui dirigent la politique et nomment les Ministres, conseillent le Monarque et tiennent entre leurs mains le sort, la destinée et la richesse de ce pays qui, pauvre aujourd'hui, fut un jour une grande nation ? Quelle peine, quelle immense et désolante peine, Messieurs, éprouve l'esprit de tout bon Espagnol, quand il voit nos gouvernants parler et agir ainsi !

Quelques-uns disent que Maura refuse d'examiner ce problème parce qu'il s'agit des Juifs. Mais cela n'est pas, ne peut pas être vrai. Un cerveau comme le sien ne se met pas au niveau de celui d'une pauvre

et obscure bigote, encore moins lorsqu'on a un fils qui a tant étudié le problème marocain et qui a la valeur de Gabriel, Comte de la Mortera, un des plus remarquables parmi nos jeunes gens ; et quand il s'agit de scrupules qui, aujourd'hui, ne peuvent plus exister parce que, comme nous le dirons plus loin, ces différences confessionnelles en pays civilisés et entre personnes bien élevées, se sont réduites à un détail d'éducation élémentaire. La raison doit être différente, et je déplore qu'un homme qui, dans ses moments de loisir, à la campagne, consacre des heures entières à la peinture, qu'il cultive avec la perfection d'un artiste professionnel, ne consacre pas également quelques heures à l'étude de l'un des problèmes les plus importants qui se présentent de nos jours sur la scène nationale, après cinq siècles d'abandon total et contribue ainsi à le laisser asphyxié devant cette conscience espagnole, qui répète intérieurement avec angoisse, en voyant le chaos qui existe aujourd'hui, la phrase sybillique d'Hamlet : « Etre ou ne pas être. »

A partir de Maura, mon pauvre examen est en défaut et reste perplexe, parce que je ne sais vraiment quel est celui qui désire se soustraire au bavardage de sa coterie, quitter des yeux sa vitrine afin d'élever les yeux, l'esprit et le cœur pour regarder la patrie, lui demander ce dont elle a besoin et la servir avec foi et passion, même au prix des plus grands sacrifices.

Messieurs, pardonnez-moi ma sincérité ; j'ai toujours été et je mourrai l'enfant terrible de la sincérité et des ingénuités qui, souvent, je le sais, sont

imprudentes. Mais, pour le peu de temps qu'il me reste à vivre, il ne vaut pas la peine de changer un tempérament qui pêche par excès d'honorabilité et de franchise. D'ailleurs, je l'ai déjà dit plusieurs fois et je l'ai répété dans mon discours de Paris : mort Castelar qui m'apprit à connaître la patrie, à l'aimer avec passion et à tout lui sacrifier comme il lui sacrifia sa popularité, le trésor le plus cher des hommes politiques ; mort Sagasta qui, sans me connaître personnellement, le jour où son gouvernement de 1901 venait d'être constitué, tira un papier de sa poche et dit : « Mon Directeur Général de l'Hygiène est Pulido » et cette nomination vint me surprendre au lit où j'étais malade ; et mort Canalejas, mon ami de jeunesse, à qui, d'après le conseil de mon chef politique, toujours aimé et respecté, j'allai dire que cette cause rendait difficile la conservation de mon poste au Parlement, poste si chèrement gagné, et je le priaï de m'accorder le titre de Sénateur à vie, il me l'offrit en disant : « Certainement, Pulido, comptez-y » et quand j'allai le remercier, il me répondit : « De rien, vous le méritez. Quand je promets une chose, surtout à un ami aussi ancien et aussi cher que vous, je ne l'oublie pas. Et croyez que je regrette de ne pas vous voir à mes côtés en politique. » Morts ces amis et ces chefs, moi, Messieurs, je ne représente plus rien en politique, je n'intéresse personne et je ne me préoccupe pas non plus d'intéresser ; c'est pourquoi je me dois, par ordre de ma conscience, à une sincérité austère, civique et patriotique. Et, pour cette raison, je vais vous dire ce qui suit :

Cette cause grandiose, plus on l'examine, plus elle apparaît admirable, surprenante et merveilleuse ; pourtant, cette cause est sans chef parce que notre nation manque de véritables hommes d'État. N'est pas homme d'État celui qui commande, qui dirige des masses et a des subordonnés qui le servent ; celui qui triomphe aux élections et occupe le banc bleu au Parlement : mais celui qui aime sa patrie avec une foi ardente et cherche à accomplir pour elle de grands idéals et de grandes entreprises ; celui qui fuit le commandement à cause du commandement même et ne pense qu'à l'agrandissement et à la dignité de sa nation, qui veut la faire briller, l'exalter, et, lui sacrifiant tout, étudie ses idéals, profite de tous les moyens et de toutes les ressources qui se présentent pour étendre au dehors sa souveraineté et sa richesse et s'efforce de faire régner à l'intérieur la santé, la morale, l'éducation, la civilisation, les sciences, le bien-être, l'élévation des humbles, les règles de la justice et fait en sorte que les droits, les vertus et les devoirs de tous les citoyens sans distinction reçoivent l'appui et le respect qu'ils méritent. L'homme d'Etat est celui qui n'a pas de coteries de communautés gouvernementales ; celui qui évite que la médisance puisse trouver à redire avec quelque raison à sa vie, à ses procédés, à ses entreprises et à ses amitiés ; c'est enfin celui qui n'a d'autres amis intimes que les fonctionnaires qui remplissent leur haute charge avec conscience et capacité, laissant derrière eux un sillon de louanges, de gratitude et de respect ; celui qui voit la politique comme elle est, c'est-à-dire comme une religion étroite et pure.

Messieurs, notre cause manque de chef et demande des hommes d'État qui la comprennent. la dirigent et la conduisent au triomphe. Nous autres, les petits qui la servons aujourd'hui, ne sommes que provisoires. Nous occupons un poste que d'autres plus élevés et plus puissants doivent occuper. Quand furent approuvés les statuts de la « Maison Séphardite » qui devra bientôt concentrer les travaux et la direction des colonies universelles du peuple hispano-hébreu, on me donna la présidence perpétuelle ; je demandai énergiquement de décider que cette charge ne devrait être occupée que provisoirement par quelqu'un, ce quelqu'un fût-il moi, ce qui fut fait — et nous cherchions pour l'occuper le chef qui doit présider, parce qu'il sentira la grandeur d'unir deux peuples frères, lesquels, après avoir réalisé une civilisation multiséculaire, furent séparés un jour par une fatalité historique, et dont les deux branches également détruites peuvent se réunir aujourd'hui ; et, quand il aura compris ce destin sublime et providentiel, que ce chef mette à son service toute son influence et ses dons puissants de politicien.

Qui peut être cet homme ? Je regarde autour de moi et ne le vois pas. Il faut un esprit supérieur, serein, réfléchi, d'idées modernes et libérales, ayant beaucoup voyagé à l'étranger et étudié les causes de la grandeur des peuples avancés, comme la Hollande, la Suède, le Danemark, la Belgique, dont cependant le territoire est petit et l'armée faible ; et qu'il ait mis dans son âme cet enseignement des peuples — il y en a peu qui le voient, qui le recueil-

lent et se l'assimilent quoique nombreux sont ceux qui voyagent et s'amuse dans les grandes capitales.

Qui pourrait-ce être ? Alhucemas ? Alba ? Dato ? Alcalá Zamora ? Alvarez ? Lerroux ? Romanones ? La Cierva ? Il est clair que les régionalistes et les socialistes ne peuvent ni comprendre ni servir cette cause. Le passage par Madrid des Associations Hispano-Hébraïques a été un réactif pour notre étude et nos explorations. Nous avons mis ce problème en contact avec les âmes de nos gouvernants et nous n'avons vu en aucun d'eux cette réaction de la dynamique spirituelle qui fait briller les yeux, enflamme la parole, provoque l'exaltation et la résolution de s'associer en s'exclamant : « Messieurs, je suis des vôtres, je me joins à vous. Marchons ensemble pour reconstituer et régénérer cette patrie désarmée, malade et amoindrie par des dépouillements criminels. » Ironie de la réalité ! fait inespéré et étonnant ! Je regardais les yeux des chefs que nous saluions ; j'entendais les battements des cœurs ; ma sensibilité hyperhystérique et morbide actuelle me faisait sentir les répercussions des âmes vibrantes et émues, et la seule que je vis un peu vibrer, et les seuls yeux qui se mouillèrent et le seul pouls qui accéléra ses battements, furent — étonnez-vous, Messieurs — furent ceux de Lerroux ! Ceux de Lerroux, Messieurs, ceux de Lerroux ! Ah ! réalité mystérieuse et étrange, que de surprises tu nous fais ! En vue de cela, allons-nous accourir à lui et lui dire : « Don Alexandre, décidez-vous ! Faites ce que fit saint Paul sur le chemin de Damas. Quittez la mauvaise voie que vous suivez et de laquelle vous avez déjà pris tout ce qu'il

était bon que vous prissiez. Rachetez votre passé si humain et si plein de faiblesses censurables et embrassez la cause du régime que nous servons, parce que s'il est mauvais, l'autre, ainsi que nous le dit Castelar, serait encore pire et, sous ce régime, prenez et élevez bien haut ce drapeau espagnol que nous laissons presque traîner sur le sol, et faites vite, car vous commencez à subir les amertumes, les dangers et les fautes d'une république chaotique comme celle que nous avons eue en 1873. Souvenez-vous de Castelar et pensez que lorsque mourut Alphonse XII et qu'il y eut en Espagne une émotion et une frayeur indicibles, parce qu'on croyait une révolution républicaine imminente et que les regards de tous se tournaient vers une république, oui, mais l'unique qui fut possible, une république présidée par Castelar. Celui-ci voyait la chose inévitable et moi-même, son médecin et son ami, le rencontrai un matin seul, nerveux, anxieux, se promenant avec agitation dans son salon de la rue de Serrano ; en me voyant, il me dit, se jetant dans mes bras : « Pulido, je suis atterré », et, levant les yeux au ciel et joignant les mains en un geste de supplication, voyant peut-être les évocations épouvantables de Pi y Margallet de Salmeron, des Carlistes dans les montagnes et des fédéraux dans les cantons, qui le firent tant souffrir, il s'écria comme Jésus au mont des Oliviers : « Mon Dieu ! mon Dieu ! éloignez de mes lèvres ce calice d'amertume ! »

En résumé, si le Roi ne nous tire pas de la situation dangereuse dans laquelle nous nous trouvons, notre cause n'a pas de chef en Espagne, parce que moi,

pour d'autres raisons, je sais que je ne puis ni ne dois l'être. J'ai déjà fait assez en l'aidant de la manière et au degré que mon humble condition et mes moyens limités m'ont permis.

Abordons un autre point et voyons comment répond la nation, Messieurs, quand on l'examine avec sérénité, avec la logique et la sévérité d'un esprit rigoureusement technique, nous devons reconnaître en toute justice, quoi qu'il nous en coûte, que la manière de se comporter de l'Espagne dans les facteurs multiples et les plus essentiels du progrès moral et matériel de la nation, manque encore des conditions indispensables pour lutter avec la certitude du succès dans la concurrence internationale et avancer d'un pas ferme et décisif sur la voie que lui disputent les grandes nations de l'Europe, de l'Afrique et de l'Australie. Ni au point de vue scientifique, ni au point de vue politique, ni au point de vue économique l'Espagne n'est bien dirigée ni mise en état de démontrer qu'elle peut occuper, dans n'importe quel ordre d'intérêts, la première place. C'est un sujet qui se prêterait à une dissertation très intéressante si nous pouvions le développer.

En m'en tenant à ce que je connais le mieux, la médecine, qui passe pour être une des branches dans lesquelles l'Espagne a fait le plus de progrès, vous ne pouvez concevoir à quel point je suis étonné en ce qui concerne l'étude des vaccinations antituberculeuses de Ferran, de voir d'un côté jaillir des merveilles inespérées, et de découvrir de l'autre des faiblesses, des ignorances hostiles et des attaques de la classe médicale pour anéantir son travail et ruiner

son invention, révélant l'incapacité de ce pays à réaliser sérieusement et promptement une œuvre de grand progrès. Et de voir également que le grand Fuchs, le premier oculiste du monde, venu par amour de l'Espagne donner un cours gratuit d'ophtalmologie à Madrid, — quand les médecins de l'Amérique du Nord vont à Vienne et paient 150 couronnes pour entendre ses leçons, — n'eut pas plus d'une douzaine d'auditeurs : cela seul suffit pour juger de notre enthousiasme pour le progrès et de notre amour pour l'instruction.

Souvenez-vous du nombre et de la catégorie des politiciens qui ont passé par le Ministère de l'Instruction Publique et de l'œuvre néfaste que la majorité a réalisée. Regardez nos Chambres législatives et contemplez ces disputes grossières et ces véritables attaques de carrefours, témoignant d'un déplorable sens patriotique et qui, depuis la droite de La Cierva jusqu'à la gauche de Marcelino Domingo s'y renouvellent chaque jour. Examinez la faute incompréhensible, et méritant un châtiment, qu'a commise une Commission du Budget en supprimant tous les organismes délicatement étudiés et préparés pour combattre les maladies infectieuses qui déciment une nation de vingt millions d'habitants, frappée d'une mortalité de 22 pour mille, quand les peuples qui ont de l'hygiène n'ont qu'une mortalité de 10 ou 11, ce qui fait une perte annuelle de cent mille vies et davantage qui devraient donner de la vigueur à notre race et augmenter notre population, et vous comprendrez — je ne m'étends ni ne m'avance davantage sur ces sujets — comme nous sommes encore

en retard dans la réalisation d'une œuvre de progrès rapide et solide et dans l'examen sérieux d'une chose même si claire, aussi persuasive et transcendante que le serait, par exemple, une tournée de commissionnaires espagnols sur les marchés séphardites du monde.

L'examen des grands centres séphardites du monde, quoique fait en une visite très rapide, nous occuperait trop longtemps et ne serait pas dans le cadre de ces conférences. La matière abonde ici pour des conférences très intéressantes qui se feront dans l'avenir si, comme nous l'espérons, l'œuvre d'union spirituelle et d'adhésions internationales réalisée par le Comité central, développe peu à peu son action. Ce Comité doit avoir son siège dans la capitale de l'Espagne par droit naturel de l'histoire de ce pays et de l'amour qu'il suscite dans les cœurs séphardites et parce que c'est la capitale de cette nouvelle Palestine où les Hébreux ont développé leur seconde glorieuse civilisation. Et nous ne nous arrêterons pas dans les petites villes, dans lesquelles existent des colonies peu nombreuses, mais seulement dans les grandes métropoles peuplées comme New-York, Chicago, Londres, Paris, Berlin, Constantinople, Smyrne, Amsterdam, etc. où existent des communautés nombreuses, puissantes et bien organisées comme celles de la capitale des États-Unis, qui comptent de nombreuses institutions de bienfaisance dans le genre de celle que préside Oscar Strauss à New-York, laquelle, en recevant un télégramme de moi, demandant un secours pour quelques familles hébraïques nécessiteuses, réfugiées à Barcelone à cause

de la guerre, m'envoya sur le champ quarante mille pesetas en deux traites et je suis certain qu'à une nouvelle demande du Sénateur espagnol, simplement parce qu'il a la réputation d'être juste et bon envers le peuple juif, elle en aurait envoyé cent, deux cent mille, tout ce qui aurait été jugé nécessaire.

A Paris, à Londres... et dans d'autres grandes villes, se trouvent les mêmes colonies, avec des traditions anciennes, et l'on éprouve une agréable impression en apprenant que dans les républiques hispano-américaines, en Argentine, par exemple, se constituent d'autres communautés de même nature, où la distinction, l'élégance, la richesse et l'harmonie la plus parfaite forment les facteurs importants de la vie nationale avec lesquels doivent compter chaque jour davantage les gouvernements de ces nations jeunes, prospères et vigoureuses. Réellement, l'examen et la contemplation de ces bourgeois ethniques sociaux, qui ont le sang et l'âme intensément et nettement espagnols, justifient un noble orgueil et constituent la meilleure réponse aux difamations, aux mépris et aux répulsions de ces intelligences en retard, de ces discours archaïques et de ces journaux obscurs qui ici, à Madrid et en province, font entendre leurs cris, leurs protestations et leurs alarmes avec des agitations nerveuses, et condamnent des conférences dans lesquelles ne se traitent que des sujets économiques, des intérêts industriels, des adhésions de confraternité patriotique et tout ce qui peut augmenter le prestige de l'Espagne et développer ses sources de richesse. Ceux qui dirigent de tels organes et qui rédigent de

telles tératologies, outre qu'ils font preuve d'un lamentable manque de culture et d'une grande pauvreté de vues, réalisent, selon moi, l'œuvre la plus antipatriotique qui puisse se réaliser actuellement. Quand je pense qu'un homme d'une aussi haute mentalité que Vasquez Mella peut consentir que l'on fasse, dans son journal, une campagne aussi absurde, je ne puis m'empêcher de penser au prétendant Jaime de Bourbon, mon grand ami, avec lequel je vais dîner chaque fois que je vais à Paris, c'est-à-dire au moins deux fois par an, et là, à la table démocratique du D^r Bandelac, où nous nous réunissons à trois, avec le prince Georges Karageorgevitch de Serbie, nous discoupons largement sur cet important problème et sur d'autres d'agrandissement national et je ne doute pas que ce prétendant d'un parti retardataire ne possède une grande connaissance du monde et un admirable sens pratique, non seulement parce qu'il applaudit à cette campagne ainsi qu'au livre *Espagnols sans Patrie*, qu'il a lu et étudié avec tant d'intérêt et d'attention, comme aucun de nos chefs politiques, mais parce qu'il montre pour la vie, les problèmes et la richesse de l'Espagne, une compréhension plus complète et un intérêt plus vif que ses fidèles amis et les politiques libéraux, et parce que, en racontant ce qu'il a vu dans le monde, il dit, comme Besada, que cette réparation serait un des progrès les plus patriotiques et les plus féconds que pourrait réaliser notre nation.

Mais où la race séphardite a obtenu une condensation, le développement et l'activité industrielle et mercantile les plus grands, c'est en Orient. Toute cette vaste

région qui va depuis la Perse jusqu'aux États balkaniques, y compris la Grèce, l'Égypte et l'Asie-Mineure, où il y a tant de mers, de golfes, d'archipels, de villes riches et remarquables, — Constantinople au centre, — qui renferment les foyers sacrés où l'antiquité a développé ses civilisations les plus splendides, toutes ces contrées mémorables et très peuplées où cherchèrent refuge en un exode tragique, les multitudes chassées d'Ibérie et où elles furent accueillies avec une hospitalité paternelle par Bajazet II, ce Sultan qui, en leur ouvrant les portes de son vaste Empire, leur dit ces paroles immortelles dans l'Histoire : « J'enrichirai mon Empire de ce dont Ferdinand appauvrit son royaume », ces contrées, dis-je, forment un des coins les plus fertiles de la terre et là, l'Espagne possède les centres les plus riches qu'elle pourrait désirer pour les nécessités et la prospérité de ses industries et de ses produits. Par une de ces contradictions mystérieuses de l'Histoire, ce qui fut notre ruine, notre affaiblissement et notre mortelle décadence dans les xv^e et xvi^e siècles, s'est transformé en sources d'incalculables richesses au xx^e siècle. La nation, qui a tout perdu alors, peut dire que virtuellement, elle possède tout aujourd'hui. Dans l'Amérique du Sud et l'Amérique Centrale, il y a vingt nations jeunes, fortes et prospères, avec un territoire étendu et des richesses colossales, qui font présager une population de 300, 400, 500 millions d'habitants dans cent ans, car ce sont des nations dont le territoire immense peut nourrir quatre à cinq fois et plus d'habitants qu'elles ne possèdent, eh bien ! représentez-vous-les en un

espace infiniment plus grand puisque c'est le monde entier, et formant ce filet serré d'expansion coloniale hébraïque qui enveloppe la terre, et dites-vous que là, l'Espagne a ses fils exilés. Et ceux-ci, sans cesse, journallement, dans des lettres émouvantes, vibrantes d'espagnolisme et de passion nostalgique, qu'écrivent des hommes et des femmes, des jeunes et des vieux, nous attestent qu'ils sont Espagnols et que pour eux les dominions spirituels de l'Espagne sont aujourd'hui plus grands que jamais et que chaque jour ils se fortifient davantage.

Mais malheureusement nos provinces industrielles n'étudient pas ces marchés et n'en profitent pas avec cette connaissance profonde, cette organisation sûre et cette œuvre experte de conquête que possèdent l'Allemagne, l'Angleterre, l'Amérique du Nord, la France et d'autres nations avancées ; et ni nos gouvernements ni nos corporations ne se soucient de maintenir, d'affirmer et de polir un idiome en décadence qui, ainsi que j'en ai prévenu en 1904 le Ministre de l'Intérieur, le Duc Almodovar del Rio, souffre d'une maladie mortelle de dénuement et de rachitisme et l'on peut craindre et presque assurer qu'avant la fin de la génération actuelle, il sera mort si nous ne l'en empêchons et si nous n'empêchons qu'avec lui périsse une âme espagnole qui exista pendant cinq siècles. Et cela ne diminue-t-il pas notre prestige, n'abat-il pas notre moral et ne ruine-t-il pas notre économie de penser que cela puisse arriver ?

Que font nos régions industrielles et manufacturières pour lutter et triompher dans la concurrence ? Saragosse, sur le conseil de Don Basilio Paraiso, a

envoyé il y a peu de temps en Orient une Commission qui étudia quelques-uns des marchés, écrivit un mémoire et cela n'alla pas plus loin.

De son côté, la Catalogne, encouragée par des stimulants et des aperçus variés parmi lesquels, tout récemment, celui du zélé et expert directeur de la revue *Hispania* de Salonique, Don Angel de Dant, lui proposant de fonder un organe de publicité et une source d'échanges comme celui que lui-même possède dans la revue *Hispania*, pour bien étudier ces marchés et accommoder au goût des clients ses produits et ses fabrications, se rendre compte du genre d'exportation et des conditions d'achat et de vente; mais au lieu de cela, elle procède avec la même indolence, la même incapacité et la même mesquinerie que pourraient le faire les petits boutiquiers d'un village de Castille.

Je regrette de le dire, parce que j'aime beaucoup la Catalogne, j'admire ses beautés et proclame sa richesse, j'y ai de nombreux et généreux amis desquels j'ai reçu des preuves d'amitié et de grandeur d'âme, mais pour cela même, je dis que, comme en hygiène elle accuse un retard aussi lamentable que celui de toute autre province retardataire de l'Espagne, de même dans sa fabrication, son exportation et son commerce, elle se trouve beaucoup plus en retard qu'elle ne le croit dans sa pédante vanité, et plus qu'il ne correspond à une nation prétendant occuper un poste de préférence dans la concurrence mondiale et la souveraineté dans toute l'Espagne. Ses organismes de l'intérieur : Chambres de Commerce, etc., sont des instruments vieillis, défectueux,

routiniers et sont l'expression lamentable d'une infériorité profonde et honteuse, et je répète qu'en Orient il y a 700.000 Séphardites qui dominent les marchés et désirent servir leur mère patrie et que ces fils se plainrent à moi, à Paris, qu'on ne les aidait pas dans la conservation de la langue, qu'ils ne voyaient pas leurs frères d'Occident venir prendre part à la lutte commerciale et que, quand ils essaient de le faire, ils le font dans des conditions si mauvaises et avec une propagande et une organisation si mesquines et si parcimonieuses qu'ils inspirent la pitié, parce qu'il semble qu'ils désirent monopoliser l'insuccès, et ils restent très inférieurs quand on les compare aux Allemands, aux Italiens, aux Français et aux Yankee.

Examinons maintenant un autre sujet extrêmement intéressant où les Séphardites ont une grande signification et nous rendent un service bien méconnu et, par conséquent, mal apprécié relativement à la conservation et à l'expansion de notre langue dans le monde.

Messieurs, la conduite qui a été suivie en Espagne relativement à la conservation, à la splendeur et à la propagande de notre belle langue nationale est un des témoignages les plus éloquentes de notre légèreté et de notre invariable esprit essentiellement lyrique et très peu pratique. Possesseurs, par des fatalités historiques, d'un des idiomes les plus sonores, les plus flexibles et les plus riches qui soient connus, parce que tous les Empires et toutes les civilisations qui ont dominé le monde et sont venus sur notre sol pour y livrer leurs principales batailles et

s'y établir comme souverains, ont, comme je l'ai déjà dit, contribué à sa composition et à sa richesse ; nous n'avons pas su — et nous ne nous sommes même pas préoccupés de le faire, — estimer la valeur de sa diffusion, ignorant que son existence constitue une souveraineté certaine, un domaine spirituel de notre âme, un instrument précieux de nos actions morales et matérielles et un moyen très efficace de conquérir les cœurs étrangers et en même temps ces célèbres marchés où trouvent leur plus riche développement les échanges des industries et des productions naturelles entre les peuples. Nous avons créé des Académies, des Instituts et des Sociétés sans nombre afin de cultiver et d'enrichir la langue de Cervantès ; nous avons même institué des fêtes spéciales de la race. Les archives d'un grand nombre de nos corporations, spécialement celles de l'Académie Royale de la Langue, regorgent de discours précieux et archiloquents — j'en ai entendu quelques-uns — de Castelar, Echegaray, Fernan Flor, Maura et d'autres où l'on étudie et analyse notre castillan sous mille aspects. Nous nous sentons orgueilleux du fait — douloureux en son origine — que l'émancipation de nos filles de l'Amérique Centrale et du Sud leur ait laissé, avec notre idiome, une parcelle de notre âme ; et mes oreilles entendent encore les paroles avec lesquelles, en l'année funeste de 1898, pendant les jours tragiques de la dernière catastrophe où nous perdions les restes aimés de notre empire colonial, M. Villanueva (député, je crois, de la fraction autonomiste) faisait comprendre au gouvernement de Sagasta la nécessité de pourvoir à la conser-

vation de la langue, dans cette précieuse perle des Antilles qui se séparait de la mère patrie, et dont nous avons fécondé le sol de notre sueur et de nos ossements ; et malgré cela, Messieurs, nous n'avons jamais rien fait de pratique pour maintenir, répandre et perfectionner, dans les limites du possible, cette précieuse et tranquille souveraineté.

Et nous avons manqué plus encore : Nous avons prêté attention, nous nous sommes peut-être même préoccupés, quoique jamais activement, de l'existence de notre langue dans les nations naissantes et vastes du continent américain ; mais nous avons méconnu et méprisé absolument une autre souveraineté spirituelle beaucoup plus étendue, infiniment plus vaste, toujours conservée et vénérée avec un amour plus tendre, plus durable et plus légendaire que l'amour éprouvé par le peuple espagnol pour sa langue dans les nations de l'Amérique : celle qui se cachait modestement dans les foyers persécutés, dans les quartiers souvent mis à sac, dans les vies exposées avec une périodicité certaine aux massacres les plus criminels et les plus affreux des mellahs-séphardites ; celle dans laquelle on priait aux heures d'épouvante et l'on chantait aux heures d'allégresse dans toutes les villes importantes des deux Amériques, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe et de l'Océanie, formant ce plexus spirituel extraordinaire, unique dans la vie de l'Humanité et sans précédent dans l'Histoire, — car la Macédoine, Rome, la Grèce et l'Arabie, avec leur puissance immense n'y sont pas arrivées et n'ont sans doute jamais rêvé que quelqu'un pût y parvenir, — mais que la Providence

a cependant réservé à l'Espagne comme une pieuse compensation pour ses immenses catastrophes historiques et ses inénarrables souffrances millénaires.

Ayant vu ce que font l'Angleterre, l'Allemagne, la France, nations de gigantesque vitalité, fondant des collèges dans nos villes les plus peuplées et y cultivant leur âme et leurs intérêts de race et de nation, nous sommes restés aveugles et sourds devant ces exemples, et il en est de même dans tous les domaines. Celui qui vous parle n'a pu réussir en 1901, — étant à cette époque Directeur Général de l'Hygiène du Royaume — à obtenir de son chef, le Ministre de l'Intérieur et des Finances, qu'on lui concédât sur le budget national une somme de 1.500 pesetas pour fonder un établissement sanitaire international, destiné à éviter, dans les ports et aux frontières, les invasions d'épidémies exotiques; conduite semblable à celle de cette Commission du budget du Congrès qui a commis, il y a quelques jours le crime de lèse-santé publique — cela ne mérite pas un autre nom — de supprimer les crédits destinés à la création d'Hôpitaux d'épidémies et d'Instituts régionaux; à combattre les méfaits du paludisme; à étudier la prophylaxie et la guérison de la tuberculose; à fonder un Institut de vérification de sérums et de vaccins pour combattre le typhus exanthématique, les pestes exotiques, le choléra, la peste bubonique, et la fièvre jaune; décision monstrueuse qui témoigne d'une ignorance et d'une légèreté condamnables chez une nation dont la mortalité atteint 21 et 22 pour mille habitants, quand, en Australie, en Scandinavie, en Hollande, en Allemagne, en Angle-

terre, et dans d'autres nations, la mortalité s'est abaissée à 10 et 11, que l'on crée partout des Ministères d'Hygiène et que l'on renforce les défenses sanitaires. Ainsi, Messieurs, de la même manière, avec la même inconscience et les mêmes effets mortels, nous considérons les questions de culture, de conservation, et de propagande de notre langue, en face de l'activité absorbante et prévoyante des autres nations. Je vous rappellerai qu'en 1916, occupant la présidence de la Commission du Budget du Sénat, le Comte de Romanones étant alors chef du Gouvernement et un homme aussi cultivé que mon ami fraternel, Gimeno, Ministre de l'Intérieur, je ne pus arriver, même avec l'appui de la minorité régionaliste catalane qui soutenait mon amendement, à obtenir, sur les budgets du Ministère de l'Intérieur, une somme modeste pour créer l'enseignement de l'espagnol moderne dans les écoles séphardites de l'Orient où les Français possèdent celles de leur Alliance Israélite universelle, — et cela avec des budgets qui se disent de reconstitution nationale ! Vous rappeler cela, Messieurs, c'est juger de la capacité dont la nature a doté nos gouvernants pour régir, administrer et développer les destinées de notre patrie. Et il en est ainsi de tout !

Les leçons que nous donnent de semblables fautes sont toujours les mêmes. Contre nos négligences sanitaires, paraissent les rappels à l'ordre qui vous viennent du dehors, quand ce n'est pas l'intervention énergique de nations telles que les États-Unis et le Royaume-Uni de Grande-Bretagne, qui signalent d'un doigt rigide tous les manquements aux enga-

gements pris à la séance solennelle des représentants des trente-trois nations, à Paris, en novembre dernier.

Eh bien c'est la même chose, *mutatis mutandis*, avec notre langue : les leçons et, avec elles les châtements, nous viennent toujours du dehors.

Je m'abstiendrai de citer des cas de ma propre observation pour ne pas prolonger cette conférence, quoique ce soit la dernière, et je mentionnerai seulement l'enseignement très intéressant et l'avertissement au peuple espagnol que renferme un article écrit par mon distingué collègue au Sénat, Don Antonio Royo Villanova, inspiré par le non moins distingué Sénateur, Don Arturo Amblard, sur le danger réel, relativement à de nombreux intérêts politiques et à notre influence spirituelle dans les vingt nations espagnoles de l'Amérique du Sud, qu'entraîne l'enthousiasme extraordinaire avec lequel les Etats-Unis enseignent l'espagnol dans de nombreuses écoles et les nombreuses recommandations que des représentants du gouvernement de cette Confédération font au peuple américain pour qu'il se consacre à l'étude de cette langue. Cet article a paru, il y a peu de temps, dans un journal très sensé, très intelligent et d'une très haute valeur civique, l'*A. B. C.* que je salue cordialement et auquel j'exprime mon entière approbation. Le cas est le suivant :

L'Honorable L. S. Rowe, Directeur des Affaires des Républiques Américaines au Ministère des Etats-Unis de l'Amérique du Nord et Secrétaire Général de la Haute Commission Internationale, président l'assemblée annuelle, à Washington, de l'Association

Internationale des Professeurs d'Espagnol, — entendez bien ! « Professeurs d'Espagnol » ! — leur fait un éloge des beautés, de l'utilité et des aspects intéressants de la langue castillane, concentrant son attention sur les trois aspects principaux de son enseignement : l'aspect culturel, principalement éducatif, l'aspect commercial et l'aspect social.

L'Honorable Rowe considère que « le développement énorme et soudain de l'intérêt de; Américains pour l'étude de l'espagnol a rempli de surprise, non seulement la société en général, mais, — quoique cela paraisse étrange, — beaucoup de spécialistes de l'enseignement des langues étrangères, et cette manifestation, comme toute chose nouvelle, a rencontré certains obstacles qui, heureusement, sont en train de disparaître et seront bientôt des choses du passé. »

« Aujourd'hui, — c'est toujours l'Honorable Rowe qui parle — on a démontré jusqu'à l'évidence, et déjà les partisans les plus dévoués des autres langues étrangères acceptent le fait, que l'espagnol, comme expression de culture, est digne de se placer au premier rang parmi les langues les plus parfaites du monde. Sa très riche littérature, qui eut une floraison splendide aux xvi^e et xvii^e siècles, est un glorieux laurier qui reverdit toujours et qui, aujourd'hui, possède encore la même vigueur que celle dont elle faisait preuve aux temps de Cervantes et de Quevedo... »

Et Rowe continue à faire l'éloge de la langue espagnole comme discipline intellectuelle pour passer ensuite à la valeur commerciale, et il dit qu'à ce point

de vue, aucune langue dans le monde ne peut rivaliser avec la langue espagnole. Et ensuite, il expose des considérations très pratiques sur les courants commerciaux, les échanges, etc., et il ajoute une chose très substantielle et extraordinairement élogieuse pour tout bon Espagnol : « La connaissance des grandes occasions qui se présentent et devront se présenter pour tous les jeunes gens de l'Amérique du Nord qui possèdent la langue espagnole a été l'un des facteurs les plus puissants pour conduire dans nos écoles secondaires et nos Universités cette vague, chaque jour plus grande, de jeunes gens désireux d'apprendre la langue de nos voisins. »

Il passe ensuite à des considérations appelées à manifester que ce n'est pas seulement la raison commerciale qui inspire son discours, mais d'autres grands et puissants motifs géographiques, de race, de solidarité, d'amour pour les peuples opprimés et pour les nations aspirant à une vie meilleure, plus élevée..., etc., etc., conceptions attrayantes, suggestives, par lesquelles il termine sa recommandation que la jeunesse de l'Amérique du Nord connaisse et domine l'espagnol. Comme il est naturel, cela incite l'esprit espagnol, expert et sagace de Royo Villanova à exposer « comme » doit nous inquiéter le danger que, par le moyen de notre propre idiome, ne s'infiltré dans les peuples hispano-américains un esprit qui ne serait pas le nôtre, menace furtive qui, venant d'un pays fort, riche et de caractère dominateur comme l'est l'Amérique du Nord, doit nous faire réfléchir et nous décider à défendre nos intérêts.

Je me dis en passant qu'il serait curieux de con-

naître l'impression qu'un fait de cette nature peut produire sur ce peuple catalan que nous avons, pendant un temps, considéré comme intelligent, expert et bon commerçant, mais que les faits nous ont révélé être un autre exemplaire excellent de notre incapacité et de notre retard au point de vue du commerce, une preuve à l'appui de ceci est l'effort qu'il fait pour oublier et détruire, *s'il le pouvait*, le castillan.

Considérons, vis-à-vis de cette conduite, combien sont insensés cette ignorance et ce dédain que nous avons la réputation d'avoir en Espagne pour un peuple nettement espagnol qui habite le monde entier et possède dans ses villes principales des colonies organisées, riches et maîtresses du commerce. Pensons un moment à ce qui a été dit et demandons-nous ce que donneraient les Etats-Unis de l'Amérique du Nord pour avoir le bonheur de posséder dans le monde entier tant de fils fidèles, aussi aimants et aussi séculairement dévoués à la mère-patrie que ceux que nous avons, et ce qu'ils ne feraient pas pour les utiliser et se les attacher. Je suis bien certain que les 25 millions de dollars que, suivant ce que me dit un de mes collègues de l'Académie de Médecine, possède l'Institut Rockefeller sans savoir qu'en faire, trouveraient vite une heureuse, prompte et productive destination.

Un défaut malheureux que nous avons en Espagne est celui-ci, même les gens cultivés, ici, ne se rendent pas compte de ce qui se passe dans le monde, et ceux qui voyagent à l'étranger à peine, et s'ils le voient ou le savent, il leur manque la parole ample et libre qui porte à discourir sur ce sujet avec certi-

tude et à en tirer des conséquences logiques et utiles à notre vie publique et privée. Il semble que, comme dans certaines contrées espagnoles, par exemple, Las Hurdes, une dégénérescence organique multi-séculaire a fini par rapetisser la race et développer en elle un crétinisme général, au point de la convertir en types anthropologiques de musées et d'expositions condamnés à disparaître ; de même beaucoup de nos hommes voient, traitent, et, ce qui est pire, discutent et décident les questions les plus graves de la vie avec des préjugés et un manque de jugement en complète contradiction avec leur culture, leur intelligence et le haut ministère qu'ils remplissent dans la vie nationale.

Je puis en citer deux exemples intéressants :

L'un est celui d'un illustre diplomate qui a occupé les postes les plus élevés de sa carrière et de la nation ; très cultivé, d'une intelligence supérieure, orateur incomparable et possédant des qualités personnelles qui attirent et séduisent. Inutile de dire qu'il connaît à fond plusieurs langues étrangères et que, par ses connaissances et son affabilité, il est un conseiller très écouté en matière internationale. Eh bien ! parlant avec moi de ces conférences, surtout de la seconde, il m'a dit : « J'ai peur que les Maures nous regardent avec une plus grande hostilité s'ils nous voient traiter avec estime ces Hébreux qu'ils méprisent tant. » Je protestai qu'il n'y avait pas à traiter mieux ou plus mal les Hébreux, mais à les traiter bien et à l'égal de tous, et, avec la véhémence qui m'est particulière, je lui relatai des faits que j'avais observés et qui prouvaient tout le contraire de ce

qu'il disait : c'est-à-dire que pour les Juifs cultivés, le Maure, même le plus haut placé, garde tout le respect et toute l'amitié qu'ils méritent. Précisément, ce même jour, au Sénat, où ceci se passait, vinrent me voir quelques personnes distinguées connaissant bien le Maroc, parmi lesquelles se trouvait M. Bentata, riche Israélite de Tanger, homme très cultivé et de vie internationale, qui assista à l'audience du Monarque dont j'ai parlé dans ma seconde conférence ; et, comme je lui parlais de ma conversation antérieure, il se mit à rire et me dit : « Ce Monsieur ne sait pas ce qui se passe au Maroc. Vivant ensemble depuis un temps si long que l'histoire ne le précise pas, tantôt ennemis, tantôt amis et souvent unis sur les champs de bataille, contre les Européens, les Maures nous traitent comme ils se traitent entre eux ; et d'ailleurs, parce qu'ils ont besoin de nous en beaucoup d'occasions, ils nous apprécient. Nos demeures et nos fêtes sont toujours honorées de leur présence et les plus distingués prennent part à nos joies et à nos tristesses. » C'est dommage, dit-il, en terminant, — après m'avoir relaté une série de cas très représentatifs, — que des erreurs fondamentales qu'il serait si facile de rectifier, vous mènent à une conduite qui vous enlève les sympathies hébraïques et mènent à la France ceux qui désireraient rester Espagnols et possèdent une âme sœur de la vôtre. » Et, comme preuves à l'appui, il exposa de tels exemples que, impressionné, Valero de Palma lui dit d'un ton pressant : « Bentata, aujourd'hui même, écrivez-moi ces cas dont j'ai besoin pour mes enseignements et mes références. »

Et n'ayant pu faire moins que de manifester à mon illustre ami les graves préjudices que les diplomates, avec leurs préjugés, leur arrogance aristocratique et leur ignorance de la vie réelle qu'ils n'ont jamais étudiée à fond, causent en général à la patrie, et j'ajoutai que, pour cette terrible responsabilité et pour la manière de procéder de quelques consuls, par exemple celui de Tétouan, et d'autres encore pires, — car celui-ci, si l'on fait abstraction de son mauvais caractère et de ses abus déplorable d'autorité, est un fonctionnaire honorable, — je les prendrais tous et en ferais un grand carnage pour leur faire expier les dommages qu'ils causent.

Bon, bienveillant, modèle de courtoisie et de manières diplomatiques, mon ami sourit en m'entendant m'exprimer avec tant de chaleur et me dit : « Les consuls, c'est autre chose. » Puis il n'osa pas ou ne voulut pas soutenir plus longtemps sa thèse, reconnaissant d'ailleurs que beaucoup de nos erreurs font tort au prestige national et nous enlèvent des forces dans le Mogreb.

La lecture de la presse madrilène nous manifesta des dispositions en rapport avec la couleur de ses différents organes. Le *Debate*, le *Siècle Futur* et la *Pensée Espagnole* combattaient la cause, ce qui est logique, étant données leurs préoccupations, traditions et aspirations réactionnaires. La thèse, fautive, archaïque, que nous ne devons pas employer l'élément judaïque du Maroc parce que cela indisposerait contre nous l'élément maure, ils la répètent et l'analysent avec un raisonnement presque enfantin. Un long article de fond, le second dans son genre, publié

par le *Siècle Futur*, rappelait les persécutions populaires de Russie et d'autres nations contre les pauvres Juifs pour combattre leur accroissement, leur activité, leur nombre, leur esprit commercial, leurs tendances à l'épargne et leurs qualités de bonne administration, leur instruction facile et leur polyglottisme ; et, avec des phrases d'alarme les plus comiques qui se puissent lire, faisant appel à la vigilance des Chambres de Commerce espagnoles pour que leurs membres ne soient pas victimes de la concurrence dangereuse que leur font ces gens qui, selon les apparences, sont, d'après lui, supérieurs. Un article très expert et bien raisonné du *Diario Universal*, écrit sans doute par quelqu'un qui connaît à fond et par expérience la vie du Mogreb, répondait avec éloquence à la thèse extravagante de l'ombrage que peut prendre le Maure si nous traitons selon son droit, avec respect et comme tout peuple civilisé est tenu de le faire, le secteur hébraïque du Maroc, et, pour notre part, nous considérons qu'il ne vaut pas la peine de répondre à qui, comme l'articuliste du *Siècle Futur*, fait preuve d'une ignorance complète de notre cause, de la caractéristique morale et professionnelle du commerce israélite et chrétien dans tous les pays et défend la thèse qu'une concurrence de caractère progressif puisse constituer en un point quelconque un sujet de persécution et de ruine générale. Thèse aussi absurde et aussi ridicule, quand il s'agit de la prospérité des peuples, que le serait celle de soutenir que l'on doit condamner le mauser en faveur du fusil à pierre, le chemin de fer en faveur de l'antique diligence, le professionnel moderne,

instruit et muni des ressources actuelles d'investigation et de traitement, en faveur du professionnel antique, ignorant et dépourvu des puissants progrès de la science. On lit et l'on entend exprimer à propos de cette question, par elle-même très claire et très simple, des craintes, des inquiétudes et des aperçus absurdes : par exemple un chroniqueur, d'ordinaire intelligent, mais qui est ici dans l'erreur, dit qu'en Espagne les politiciens, — précisément les politiciens! — sont Juifs, ce qui explique beaucoup des phénomènes politiques qui, d'une autre façon ne trouveraient pas d'explication ; que les Juifs n'ont jamais eu l'esprit militaire collectif, quand, depuis les fameuses guerres primitives d'Israël contre les puissants Empires assyrien, mède et romain, jusqu'aux régiments juifs modernes dans la guerre européenne, attestent précisément tout le contraire ; que le judaïsme et le nationalisme sont des termes qui s'excluent, quand il existe depuis l'antiquité un parti sioniste, qui lutte sans trêve pour la reconstitution de sa nationalité perdue en Palestine. Dans les nations où ils habitent aujourd'hui, ils subissent stoïquement les spoliations, les massacres et les attaques de toutes sortes pour ne pas émigrer du sol où ils sont nés et où ils se sont créé des intérêts. Ces fantaisies et d'autres semblables attestent que l'imagination, les superstitions, le désir d'exposer des idées étranges, sans examen ni connaissance réelle des choses et où des gens propagent et maintiennent les contresens qui ne servent qu'à faire vivre dans l'erreur et à rendre impossible d'aborder avec calme les grands problèmes d'intérêt politique ; de bien

connaître les questions nationale: et internationales indispensables à notre vie, à notre développement et à notre position parmi les peuples avancés et puissants, directeurs du concert mondial, et d'obtenir enfin ce prestige et ce rendement que notre retard et notre pauvreté demandent. Notre presse est, en général, légère; permettez que le dise quelqu'un qui lui appartient et qui lui a consacré ses intérêts depuis de nombreuses années. Ceux qui écrivent dans les journaux manquent souvent de préparation, d'expérience et de bon sens pour traiter les sujets grands et complexes; cette information et ces critiques funestes de la presse de 97 et 98 qui nous présentaient la nation de l'Amérique du Nord comme un peuple de charcutiers méprisables et poltrons; ses escadres, comme des barques que nous pouvions facilement envoyer au fond de l'eau avec nos invincibles cuirassés; et ses régions étendues et l'esprit guerrier de ses habitants, comme des États insignifiants que nous pourrions conquérir avec quelques bataillons de notre vaillante infanterie et quelques escadrons de notre impétueuse cavalerie: propagandes fameuses que lisaient avec étonnement les milliers de savants étrangers, dont de nombreux Américains, venus pour assister au Congrès International d'Hygiène qui avait lieu cette année-là à Madrid, et qui nous demandaient: « Mais, est-ce qu'on n'enseigne pas la géographie dans les écoles espagnoles? Où ont étudié et que savent ceux qui écrivent ces choses? Quels députés et quels sénateurs sont ceux qui prononcent les discours dont les journaux publient des extraits? »

Déjà député et ayant quelques années de vie parlementaire, craignant également des catastrophes nationales inévitables, je me rappelle encore l'émotion intense avec laquelle j'entendais de tels égarements de l'ignorance et de la légèreté qui nous firent perdre tout notre empire colonial. Et j'entends encore Sagasta, chef du gouvernement sous lequel tout se perdit, quand, angoissé, atterré, voyant approcher le choc avec la nation américaine, il demandait à la Chambre la formation d'un gouvernement national que les partis gouvernementaux lui refusèrent ; et, dans un important discours qui, à l'égal de celui de Silvela, devait être très éloquent, spirituel et florentin, un des chefs conservateurs les plus autorisés lui dit : « Ce gouvernement national n'est pas nécessaire ; pour faire ce qu'il faut, nous avons celui de Votre Seigneurie ; et pour juger la conduite du gouvernement de Votre Seigneurie, nous sommes ici, nous, l'opposition. » Et je me rappelle quelque chose de plus sensationnel encore, un autre discours fameux de Vasquez Mella, l'orateur, à mon avis, le plus éloquent de la tribune espagnole, quelquefois il s'approchait et même arrivait aux hauteurs célestes auxquelles montait Castelar, et, dans quelques-uns de ses discours magistraux, — comme par exemple un certain hymne à l'Amérique, — rappelait les grandioses ampleurs et la splendeur oratoire de la dédicace à Don T. Rodriguez, que Castelar mit à la tête de son livre sur la découverte de l'Amérique ; mais, un politique moins avisé, car moins résigné que le grand homme qui renonça à tous ses rêves fédéraux au milieu des con-

vulsions et des égarements d'une patrie dans l'anarchie, et, par conséquent, bien loin d'être *Le Prophète et le Voyant* qu'il se proclamait lui-même dans son discours du 10 juin 1903, comme pour attester qu'en lui s'accomplissait cette parole : « Dis-moi de quoi tu te vantes et je te dirai ce qui te manque », car ses grandes erreurs prophétiques sont fameuses ; il disait, dans le discours sensationnel cité plus haut et qu'il prononça pendant cette législature dramatique de l'année 1908, excitant le gouvernement de Sagasta à ce que les armes espagnoles mesurassent au plus tôt leur valeur et leur impétuosité avec l'armée et les escadres américaines que « si le gouvernement se refusait à le faire par lâcheté, les baïonnettes carlistes pousseront les soldats espagnols par derrière ». Et je n'ai pas oublié le courage insensé avec lequel le malheureux Ministre de la Marine, Bermejo, se leva et, avec des gestes et un accent solennel, lui, qui n'était pas le moins du monde orateur, annonça que l'escadre de Cavite allait à la rencontre de celle de l'Amérique du Nord et que « le Soleil de la Victoire » — sans doute ce fameux soleil du jour glorieux d'Austerlitz, que Napoléon aimait tant à rappeler — « éclairerait notre triomphe maritime ». Je me rappelle enfin cette phrase mémorable de notre collègue actuel du Sénat, le général Aunon, alors Ministre de la Guerre, qui, appelé pour son malheur à diriger nos forces navales aux heures apocalyptiques du désastre le plus terrible que subit notre patrie, disait à M. Romero Robledo quand celui-ci le pressait et lui demandait, comme ce parlementaire savait le faire, de continuer encore plus longtemps

une lutte dans laquelle notre dérouté était complète et dont la prolongation servait uniquement à ruiner davantage nos finances en désordre, et à faire tuer un plus grand nombre d'hommes de nos forces de mer et de terre annihilées : « Mais, est-ce que Votre Seigneurie croit que dans cette lutte horrible et inégale, l'Espagne plaide la pauvreté ? »

Et dans les conversations particulières, Messieurs, les observations que nous entendions, méritent également d'être enregistrées, non pour leur valeur, mais précisément pour leur stupidité, leur innocence et quelquefois leur simplicité, même quand elles émanaient de personnalités élevées et réputées. J'en citerai quelques-unes :

L'illustre écrivain Doña Emilia Pardo Bazan, invitée par moi à une conférence, s'excusa de ne pouvoir y assister à cause de ses occupations. La rencontrant à une réception du Ministre du Chili, je lui fis une seconde invitation pour cette seconde conférence et bientôt, je crus m'apercevoir que le véritable motif de son refus était que le sujet ne lui plaisait pas. Cela est naturel, parce que la position de Doña Emilia, au point de vue de certains sujets et de certaines questions, ses scrupules et peut-être ses croyances la poussaient, — malgré sa culture littéraire et son style parfait, qui recueille et raconte tout avec tant de vivacité — à vivre de préférence dans l'amour d'un passé qui eut sa splendeur peut-être en 1492. Notre dialogue fut substantiel et bref et je le transcris ici parce que tout en Doña Emilia est important : « L'Espagne, me dit-elle, traite bien les Juifs, elle est plus tolérante que beaucoup de

nations. — Oui, Doña Emilia, lui répondis-je, c'est vrai. — On ne les aime nulle part, ajouta-t-elle. Voyez en Pologne, en Russie et à Munich, on les maltraite et on les expulse. — C'est vrai, répondis-je, dans beaucoup de pays on les assassine et on les chasse ; les attaques et les crimes millénaires ne sont pas encore terminés pour eux. Mais cela n'arrive pas partout. Il ya beaucoup de grandes nations qui les apprécient, les attirent et même nous les enlèvent quand elles le peuvent, par exemple la France, l'Italie, l'Angleterre, les États-Unis. — Voyez, dit-elle, ce qui s'est passé en 92 ne fut pas un mal, parce qu'après il n'y eut plus en Espagne d'antisémitisme. — Naturellement, répondis-je, une fois les sémites expulsés, l'antisémitisme cessa d'exister. Mais il reparaitra quand il y aura de nouveau des Juifs, cela n'est pas douteux, car, comme ils sont d'une race intelligente et laborieuse, ils auront toujours l'inimitié certaine, irréductible de ceux qui leur sont inférieurs et qui sont vaincus. — On ne les aime pas ; ils sont inquiets, remuants et troublent tout, ajouta-t-elle. — Ils ne sont pas remuants, non ; partout ils sont laborieux, capables ; ils reprendront certainement un jour leur nationalité et alors il est certain qu'ils seront tranquilles. — Cela me paraît bien, dit-elle, parce que là ils pourront redevenir de bons éleveurs et de bons pasteurs. — Ils seront tout ce qu'ils désièrent être : de bons peintres, de bons industriels, de bons médecins, de bons littérateurs, parce qu'ils sont habiles en tout : les sciences, les arts, les recherches, la médecine, la philosophie, la politique, l'armée, les finances leur doivent beaucoup. Voyez comme ils

brillent en Allemagne, en Angleterre, aux États-Unis, en Italie, en France, etc. Où qu'ils soient, ils se mettent au premier rang. — Mais ils provoquent toujours l'antisémitisme, observa Doña Emilia, que l'antisémitisme préoccupe. — Par la loi naturelle de la concurrence. La même chose arrive à toutes les races. Tous nous provoquons l'antisémitisme. Vous-même, Doña Emilia, parce que vous êtes un écrivain éminent, d'une gloire impérissable, qui avez des statues, et qui, avec votre mérite solide serez chaque jour plus admirée ; vous devez bien penser que cela vous fera regarder avec envie par les écrivains qui vous sont inférieurs ; ils vous jugeront avec antipathie, vous critiqueront et vous trouveront beaucoup de défauts. Et cela sera comme de l'antisémitisme contre vous. — Savez-vous comme on les maltraite ? insista-t-elle. — Oui, répliquai-je, mais cela prouve que la sauvagerie et la criminalité primitive des peuples qui le font sont un retour à la barbarie. Depuis très longtemps, on a systématisé cette persécution contre leur race et il arrive que les Hébreux en sont venus à être toujours ceux qui endurent les attentats et les attaques de toutes les agitations révolutionnaires. Quand les masses s'agitent en une nation quelconque, avec ou sans raison, presque toujours sans raison, elles tombent d'abord sur les quartiers juifs, et là, se livrent à leurs instincts féroces contre ces malheureux. Comme il arrive sur les routes mal entretenues, où se sont formés sur le sol les sillons profonds des roues ; tous les chariots qui y passent, s'ils ne font pas attention, se mettent dans les ornières ; ainsi les quartiers juifs sont comme

les ornières ou les ruisseaux profonds d'une société inculte et primitive où se précipitent de suite les masses révoltées, assoiffées de sang et de rapine dès qu'elles sont agitées par les tempêtes révolutionnaires. — Cela est compréhensible et très complexe ! s'exclama philosophiquement le grand écrivain, mettant fin au dialogue. — Oui, Doña Emilia, il n'y a pas un peuple dont l'histoire offre autant de complexité ni de faits si extraordinaires. » Et ainsi se termina ce bref dialogue que nous eûmes au milieu d'une centaine d'assistants à une réception du distingué Ministre du Chili, dans l'après-midi du 10 mars courant. Comme on le voit, elle fut simple, sans plus de raison et de substance que la bonté et la courtoisie de cette illustre et aimable Doña Emilia, qui honora de sa conversation toujours si intéressante un de ses admirateurs les plus modestes et les plus sincères. Eh bien ! je dois l'avouer, je n'ai jamais entendu personne donner des raisons véritablement supérieures de leur hostilité envers notre cause. Tout ce que le *Debate*, le *Siglo Futuro*, le *Pensamiento Espanol* et différents autres journaux ont dit a encore moins de substance et moins de fondement. Et les chefs politiques qui considèrent ce sujet avec prévention ; et les diplomates qui, démocrates quand ils entrent dans leur corps distingué, deviennent aristocrates dès qu'ils y sont entrés et souvent regardent et traitent avec des préventions de grands seigneurs ces gens persécutés ; et certains consuls qui prennent quelquefois de l'humeur quand ils ne peuvent pas prendre autre chose ; et des journalistes de peu d'importance ; et des religieux de moins de jugement,

et des Tartufes de toutes sortes et beaucoup d'autres ennemis enfin que nous ne finirions pas d'énumérer, ne donnent pas de raisons plus sérieuses.

Je pourrais citer un exemple d'une autre sorte, celui de mon amie Doña Niceta, quand, très alarmée, elle me prie de « ne pas amener les Juifs en Espagne parce qu'on lui a dit que quand ils se réuniront, le monde finira », terreur justifiée et que je tâche de calmer en lui assurant que ni moi ni mes amis ne désirons qu'ils viennent tous se réunir en Espagne, sinon qu'ils continuent à habiter où ils sont, tout en ayant la faculté d'entrer et de sortir comme ils veulent, et que, de là, ils nous aiment et nous servent elle et moi et notre chère Espagne dans nos nombreuses nécessités, chose qui ne lui paraît déjà plus si mal. Et je pourrai rappeler également l'exemple de mon ami X... très cultivé et très intelligent, ornement du Conseil d'État, qui me fait savoir que « bien volontiers il assisterait aux conférences s'il le pouvait, quoiqu'il fût un peu effrayé à la pensée du retour possible des Juifs espagnols parce qu'il sait et a vu d'eux des choses qu'il me dira. » Noble résolution que j'accepte et dont je le remercie en lui offrant à mon tour, et pour correspondre à son information « de lui conter beaucoup d'autres choses de nous, les Chrétiens, des Maures, des protestants, que moi aussi j'ai vues et qui, je le sais, valent la peine d'être contées. »

Il y a dans cette œuvre de réparation historique et d'agrandissement national un élément que je sens, que je traite et que je raisonne avec beaucoup de respect et auquel je crois nécessaire de consacrer quelques paragraphes : l'élément religieux, duquel je désire dire quelque chose.

Chaque fois qu'il s'agit du problème hispano-hébraïque, surgit de suite l'alarme parmi de nombreuses consciences timides et effrayées. Il serait impossible et il serait maladroit de vouloir méconnaître l'action exercée par le scrupule religieux sur beaucoup d'âmes sensibles, particulièrement quand elles ont des directeurs spirituels routiniers, ataviques et de peu d'instruction dans l'importante question que nous traitons ici. Quand ce problème sera résolu ou écarté, le champ des actions positives sera clos et des intérêts d'un ordre secondaire, comme les intérêts sociaux et économiques, seront les seuls qui pourront encore motiver de légers doutes et des préoccupations.

Conséquent dans ma résolution, plusieurs fois annoncée, de ne pas aborder dans ces conférences explicatives, des questions doctrinales, ni de discuter à fond aucun des nombreux points qui peuvent surgir dans ce problème si complexe, j'ai laissé à mon collègue et cher ami, le marquis de Valero de Palma, le soin de développer ce sujet dans une prochaine conférence, et je me bornerai à démontrer, par des souvenirs épisodiques et simples, comment et par quelles raisons puissantes le vieux chrétien et catholique d'origine que je suis, que j'ai toujours été et que j'espère continuer d'être jusqu'à la mort, a pu se convertir

en l'initiateur d'une cause qui révolte des milliers de personnes pieuses et en l'avocat de tout Juif qu'il voit persécuter et maltraiter pour ses nobles efforts de réincorporer son âme à l'âme espagnole et d'être un serviteur des grandeurs et des réparations glorieuses de notre patrie qu'il aime parce qu'elle fut la sienne.

Celui qui vous parle est fils de parents très modestes et austèrement religieux. Son éducation fut faite par un simple Frère sécularisé qui lui enseigna les premiers éléments et par les Frères des Écoles Chrétiennes pour l'enseignement secondaire ; il était de rigueur que son âme se formât avec cette rigidité catholique des écoles où l'on enseigne que la conscience vous interdit de vivre socialement, ni de communiquer spirituellement avec les gens qui professent d'autres religions et surtout la religion juive ; austérité que je me souviens d'avoir conservée longtemps et que j'avais encore lorsque je commençai à voyager et à parcourir le monde. La vie sociale, quand elle est isolée, maintient bien ces formes aiguës et coupantes de l'intransigeance et de l'austérité ; mais quand on fréquente le monde, on fait ce que font les pierres arrachées par les fleuves et les marées : elles se frottent, s'usent, se polissent et, à la fin, transforment en surfaces douces et lisses de respect et d'estime, les angles pointus et tranchants du fanatisme et de la haine. Et cela est l'un des effets les plus sûrs et les plus bienfaisants des voyages.

Passionné dès ma jeunesse pour l'étude des nations de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, les premières fois que je me trouvai en pays luthériens, hétéro-

doxes et de religions orientales, je me considérai comme en un conflit et j'éprouvai de l'angoisse au sujet de la pratique de mon culte les jours de précepte rituel, et je me sentis agréablement impressionné de voir comment ces religions, contre lesquelles dans mon propre pays on opposait un criterium intransigeant, étaient traitées à Berlin, Hambourg, Londres, Amsterdam, Bucarest, Vienne, Munich, Tanger, Constantinople, Sinaïa, Belgrade, Scutari, etc... et que tous ces pays offraient et conservaient, avec grand respect, d'autres temples à d'autres cultes et à d'autres croyances pour que leurs fidèles — et moi entre autres — pussent y adorer leur Dieu, y faire leurs prières et rendre à leur culte intime l'hommage qu'il leur plairait. Tout ce que je voyais était si naturel, qu'après quelques années je m'aperçus que je jouissais, en ma qualité d'être humain, d'un droit naturel, d'une sorte d'Habeas Corpus universel qui ne pouvait ni ne devait être mis en doute, ni même être soumis à un examen parce qu'il constituait la vie de l'âme; comme il n'est pas possible de refuser à quelqu'un de respirer l'air libre qui doit oxygéner son sang ou de se nourrir de l'alimentation dont il a besoin pour la conservation de son corps. Et parce que je reconnaissais que c'était la loi naturelle, il me paraissait que cela contrastait avec le criterium qui m'avait amené à me joindre à mes compatriotes pour fermer, en Espagne, les cadres de la vie sociale et m'opposer à la liberté religieuse des protestants et à m'unir à mes collègues parlementaires quand on discutait et disputait contre ceux qui avaient en Espagne

d'autres temples et désiraient y posséder leurs attributs particuliers et externes. Alors, par une conséquence naturelle, il me sembla qu'une telle conduite de mon pays ne s'accordait pas très bien avec les préceptes sacrés de la religion chrétienne, qui est la plus humanitaire et la plus miséricordieuse des religions connues, parce qu'elle dit : « Aime ton prochain comme toi-même. » Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit. — « Sois bon avec tes semblables comme l'est avec toi Dieu qui est aux cieux » et d'autres choses analogues que chaque jour elle récite dans ses prières.

Cette divergence m'a conduit comme par la main à d'autres études : examiner de quelle manière les membres des autres religions traitaient leurs morts et comment ils rendaient leur culte à leurs divinités. Et de la même manière et avec la même fin que j'étudiais les expositions universelles, les musées, les hôpitaux, les laboratoires, les Universités, les Académies, les théâtres, les magasins, les ateliers, les fabriques, les écoles, les promenades, les faubourgs, les logements, les chambres législatives, etc..., etc... des nations que je visitais, j'étudiais leurs cimetières, leurs temples et leur mode de pratiquer leur culte, et cela me fit éprouver de profondes émotions et contribua autant à la formation de mon esprit que tous les autres éléments cités de culture et de richesse que j'avais examinés. J'ai publié ces études en de simples articles dans le *Libéral* et je les conserve en huit ou dix livres de voyage qui font partie de mon copieux bagage littéraire.

Les célèbres cimetières du Père-Lachaise, de Mont-

martre, Passy, Montparnasse et Saint-Denis, à Paris ; les très intéressants camposantos de Pise, Bologne, Naples, où l'on admire, depuis les divines fresques de Giotto jusqu'aux dramatiques sculptures de l'art italien ; les cimetières de Constantinople et d'Eyub, en Turquie, qui élèvent leurs beaux cyprès jusqu'au ciel et servent de refuge aux âmes mélancoliques ; ceux de Stockholm, en Suède, qui offrent des promenades très agréables avec leurs beaux jardins ; celui des Juifs, de Prague, qui attire l'attention et le respect des étrangers ; les cimetières bien entretenus de Londres où jouent les enfants ; ceux de Berlin, Dusseldorf, Vienne et Munich, que les Allemands soignent si bien ; les crématoriums de Paris, de Milan, de Dresde, où une urne ou une coupe cinéraire gardent les cendres de ceux qui furent, soit dans de simples niches, soit dans de jolis monuments qui servent d'ornements à de précieux parcs, comme dans la capitale de la Saxe ; et jusqu'au curieux cimetière des chiens, sur les bords de la Seine, qui renferme de jolis monuments... tous furent examinés et enregistrés et de tous je reçus de graves enseignements.

Mais où les leçons furent les plus transcendantes et les émotions les plus profondes, ce fut en visitant les temples et en assistant très respectueusement et attentivement aux offices divins de cultes dont les plus remarquables que je vis furent ceux de la grandiose Synagogue de Berlin, la première de l'Europe ; de Sainte-Sophie et du temple des derviches de Constantinople ; des temples slaves de Bucarest et Sinaïa, en Roumanie ; des temples arabe, hébraïque et russe

de Paris, et je ne fus pas moins impressionné par le chant des Psaumes et les offices protestants sur les places publiques et les carrefours de Liverpool, Edimbourg, Glasgow, Genève, Lucerne et Londres.

Jusqu'à la fin de sa vie, l'observateur que je suis n'oubliera pas ce qu'il a vu, senti et pensé en ces lieux, parce qu'ils ont laissé des traces profondes dans son âme et lui ont inspiré la nécessité impérative du respect le plus profond envers toutes les consciences et envers tous les cultes.

Il n'oubliera pas la soirée du 23 août 1883, quand il s'assit, comme une foule d'autres, sur un banc de la grande Synagogue de Berlin, temple très riche de style mozarabe, dirigé par Knoblauch, qui coûta plusieurs millions de marks, dont les belles coupoles s'élèvent à 48 mètres de hauteur et dont les nefs sont bordées de colonnes et d'arcs construits de marbres précieux et de bronzes dorés. Une douce lumière crépusculaire entrait par cinq grands œils de bœuf et vingt fenêtres latérales que fermaient de superbes vitraux de couleurs ; des lampes et des candélabres de grand luxe doraient cette lumière et enveloppaient d'une splendeur mystérieuse les hautes tribunes où se tenaient les dames et les longues files de bancs où étaient assis les Juifs. A l'extrémité et dans une abside réduite, se trouvait un joli petit temple blanc ayant en son centre un riche tabernacle et, dans le centre de celui-ci, sur un tapis de velours noir, les Tables de la Loi sur lesquelles se lisaient dix inscriptions en caractères hébraïques dorés. Une haute couronne de lumières répandait un grand éclat sur l'abside. Le Rabbin prit place sur un siège,

devant le Tabernacle et l'office commença. On entendit les sons d'un orgue et, par derrière, un chœur très doux de voix enfantines. Petit à petit, ce chœur, admirablement dirigé, forma un tout musical avec l'orgue et commença le chant des Psaumes qui, de temps en temps, s'interrompait pour laisser entendre une voix sonore de bon ténor, celle du Ministre officiant qui, comme celle de l'orgue et celles des enfants, se réfléchit en notes mélodieuses et en doux échos sous les hautes voûtes, produisant des effets semblables aux merveilleuses résonances du baptistère de Pise.

Je ne sais quelles étaient les prières qu'ils faisaient ; je n'entendais qu'un chant céleste qui, quelquefois, semblait très triste, comme s'il exprimait une lamentation profonde ; d'autres fois, était animé comme un chant séraphique joyeux, annonce d'allégresse et d'espérance, et d'autres fois, bref, énergique, comme une espèce de protestation irritée qui faisait penser au drame du Calvaire.

Pendant le chant, avec un grand respect et une uniformité profonde, les fidèles en haut, dans la tribune des dames, et en bas, sur les bancs, se levaient et s'asseyaient tour à tour, sans bruit, sans désordre, visiblement émus, avec une dévotion touchante. Ce cadre de vie solennelle et de richesse éclatante ; les reflets des marbres et des dorures ; la clarté d'une lumière naturelle amortie, languissante, qui s'infiltrait par les vitraux, simulant une haute couronne de nuages quelque peu lumineuse et fuyanté, qu'enflammaient dans son centre les brillants rayons envoyés par les lampes posées sur les Tables de la Loi ; les

ombres mystérieuses qui enveloppaient tous les fidèles dont il était impossible de reconnaître les physiologies, même si l'on distinguait bien les vêtements luxueux des dames, entouraient l'esprit comme des vagues de sensations intenses et variées. Visiteur étranger au culte israélite, je passais également sans cesse d'une émotion à l'autre : la surprise, la curiosité, l'onction religieuse et parfois aussi l'indignation profonde. Je ne savais rien de ce culte ni de ses mystères infinis, et beaucoup des impressions d'alors ont été oubliées, mais le cœur séducteur de ces enfants, je le porte cristallisé pour toujours dans ma mémoire. Je me rappelle que, lorsque les offices furent terminés, je retournai à l'hôtel très silencieux, avec une obsession fixe : celle des haines de races, conservées à travers les siècles, et celle de millions et de millions de crimes horribles commis au nom de Celui qui a tout pardonné.

Immense fut l'émotion éprouvée dans la Synagogue de Berlin, mais celle que je ressentis en 1904 dans ma visite à la mosquée célèbre de Sainte-Sophie, — le fameux temple de Constantin à Constantinople, aux souvenirs si nombreux dans l'Histoire de la religion chrétienne et dans les drames de la conquête de la capitale de l'Empire byzantin par les Turcs, — ne fut pas moindre. Je fis cette visite à l'heure des offices et, du haut d'une tribune, j'assistai à toutes les pratiques pieuses. Je vis à mes pieds le peuple turc dans ses dévotions, et je ne me lassais pas d'admirer cette ferveur intense et le mouvement rapide, comme d'un ressort, avec lequel les fidèles s'agenouillaient et se levaient. J'admirais

leur ardente dévotion et leur profond silence, supérieurs aux nôtres, et mon pauvre cerveau se plongeait dans de graves méditations auxquelles l'invitait le temple le plus ancien de la chrétienté, celui où se sont déroulées tant de tragédies mémorables entre ces deux religions d'affinités et de compénétration bien connues : celle de Jésus et celle de Mahomet.

J'ai passé de longues heures dans ces temples et dans d'autres temples célèbres, et j'y ai ressenti une forte suggestion religieuse ; j'ai éprouvé également cette suggestion en Angleterre, les samedis soir, en m'associant aux chœurs des places et des carrefours où le peuple de la rue chante ses psaumes autour d'un harmonium généralement tenu par un aveugle. Je me trouvais en septembre 1889 sur la place monumentale de Liverpool qu'entourent des édifices classiques somptueux et que décorent de belles statues de rois et de ministres ; trois grands chœurs de citoyens : hommes, femmes et enfants, chantaient les psaumes avec une justesse et un sentiment si extraordinaires que l'esprit se sentait attentif et ému : la fillette et le vieillard, le riche et le pauvre, le civil et le militaire, le monsieur élégant et l'ouvrier en blouse, quand ils passaient, s'approchaient, se joignaient aux chants, restaient un moment comme de graves choristes, puis s'en allaient laissant la place à de nouveaux arrivants. Les paroles, le chant, l'expression musicale, variaient souvent ; ils étaient quelquefois comme de délicieuses ballades, et les voix et les timbres distincts selon les âges, les sexes et les circonstances spéciales des cantiques,

se joignaient et se fondaient, formant un concert agréable. Ces anglicans du Lancaster montraient bien qu'ils avaient une éducation musicale religieuse surprenante. Il eût fallu être sourd ou insensible pour ne pas se sentir vite pris à la compénétration religieuse qui, de façon si simple, joignait les cœurs et élevait les âmes de tous les assistants en une prière adressée au Dieu des cieux.

Un nombre infini d'épisodes et d'études de cette nature me formèrent une conscience sociale, qui me fit comprendre combien est uniforme et harmonique cette ascension du sentiment humain qui, partout et avec des formes semblables, prosterne l'Humanité à genoux au pied des autels, demandant au Suprême Créateur sa grâce et sa protection pour supporter les disgrâces de la vie et obtenir le pardon des faiblesses humaines. Cette communauté spirituelle unit toutes les âmes de la terre comme l'ambiance unit les parfums de toutes les fleurs ; et cela doit rendre les consciences respectables dans leurs consécration intimes. Aujourd'hui, toute conscience religieuse est un sanctuaire que personne ne doit profaner. Chacun possède son Dieu et son culte toujours déterminés par des héritages ancestraux, les tempéraments particuliers, la genèse et les fatalités inséparables de l'existence. Profaner ces dévotions, qui ont des racines profondes et non cherchées, est un délit de lèse-civilisation, une faute grossière d'urbanité élémentaire, la preuve la plus abominable d'inculture, de manque d'éducation, de grossièreté. Le lien social qui joint aujourd'hui les hommes et fait qu'ils s'aiment ou se haïssent, est leur correspondance mutuelle, leur res-

pect aux lois, leurs vertus et leurs vices civiques et sociaux, la bonté ou la méchanceté qui les inspirent et caractérisent leurs actes. Seuls les êtres inférieurs, d'instincts et de sentiments méprisables et antisociaux, peuvent, dans cette filiation morale avec laquelle nous nous présentons dans la société les uns aux autres, attaquer les croyances d'autrui. Je demande un profond respect pour les miennes et je reconnais que je dois également le même respect à celles du prochain, quelles qu'elles soient.

Messieurs, j'arrive à la fin. Je vous suis très reconnaissant de l'amabilité avec laquelle vous m'avez écouté et vous demande pardon d'en avoir abusé.

La cause que j'ai esquissée dans ces conférences est d'une grandeur évidente que seuls le fanatisme, l'ignorance et la stupidité ou les viles spéculations peuvent méconnaître et combattre.

Pensant aux enseignements de mon maître immortel, Castelar, que je me rappelle toujours quand je parle de patriotisme, comme on se rappelle les préceptes d'une morale sublime, et pensant à ceux des Évangiles chrétiens que j'ai lus et médités soigneusement avant de prendre la plume et de me lancer dans cette entreprise de propagande, j'ai fait acte d'humble apôtre et j'ai déterminé dans le monde séphardite un petit mouvement d'idées qui, par leur hauteur et leur objet méritent une diffusion plus grande et plus efficace. Entre le peuple judéo-espagnol et mes méditations j'ai toujours placé deux

prismes : celui de l'Espagne et celui de l'Humanité. Je me suis souvenu de ce jugement sévère qu'a porté l'histoire — qu'elle soit écrite par des religieux ou par des profanes — en considérant comme une faute grave et une horrible cruauté les expulsions et les pérégrinations du peuple hébreu dans tous les pays, où il était un facteur intégral de culture et de richesse ; et j'ai suivi les conseils de la conscience qui reconnaît la nécessité d'une juste et profitable réparation.

Comme je l'ai fait dans mon livre *Espagnols sans Patrie* et dans mon discours de Paris, je pourrais terminer cette conférence en me donnant la satisfaction d'écrire des paragraphes émouvants et puissamment suggestifs ; il me suffirait pour cela d'évoquer l'esprit de Castelar et de rappeler quelques-unes des nombreuses conversations que j'ai eues avec lui sur ce sujet qu'il connaissait si bien. Je ne le fais pas. Je désire terminer cette fois dans des termes plus simples, et je vous dis ceci : « Pensant à mon Dieu toujours vénéré, à ma patrie que je vois abattue et décadente ; aux afflictions et aux tourments immérités d'un peuple extraordinaire, grand par son héroïsme et par ses vertus et également célèbre, comme le sont tous les peuples, par ses erreurs et ses faiblesses ; et écoutant les commandements impératifs de ma conscience austère, pure, immaculée, libre jusqu'à l'exagération de toute idée de vanité, de lucre et d'avantage matériel, j'ai commencé cette campagne en 1904 et, après l'avoir abandonnée pendant longtemps, je la reprends, obéissant à des suggestions affectueuses et nobles venues d'Orient et de Paris. Que Dieu juge mon œuvre et qu'Il la

récompense ou la punisse selon Sa haute sagesse. Je crois qu'elle convient à l'Espagne, parce que je crois que son triomphe peut et doit être une base puissante de régénération et de prestige dans ce pays où tout va si mal. Si je me suis trompé, qu'Il me pardonne. Je vous rappellerai seulement cette sentence latine : *Nisi utile est quod facimus, stulta est gloria*. C'est-à-dire, Messieurs, que si ce que nous faisons, mes amis et moi, n'est pas d'une véritable et grande utilité au bien public, nous reconnaissons et proclamons à l'avance que la gloire qui en dérivera est plus que vaine, qu'elle est stupide et ne mérite pas d'être considérée. Sur mon honneur, je vous assure que ni notre âge ni notre caractère ne peuvent nous pousser à ces satisfactions puérides.

Applaudissements bruyants et prolongés. Les assistants montent sur l'estrade pour féliciter chaleureusement l'orateur.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
A S. M. la Reine-Mère Marie-Christine de Habsbourg .	7
A Monsieur M. N. Rozanès	23
Première Conférence. — Le Banquet de Paris.....	31
Seconde Conférence. — Les Associations hispano-hébraïques du Maroc à Madrid	93
Troisième Conférence. — Le Séphardisme, base mondiale de l'Espagne.....	141

Éditions de LA REVUE MONDIALE
45, Rue Jacob - PARIS (VI)

L'ATELIER DES GENS HEUREUX

par JEAN FINOT

Lisez cet ouvrage, un des meilleurs de Jean Finot, véritable catéchisme du bonheur. Vous apprendrez comment être heureux malgré les soucis qui vous accablent; vous apprendrez à vivre bien et dignement. Vous ferez de ce livre votre livre de chevet, car il vous apportera à tout moment : JOIE, SANTÉ, BONHEUR

Un volume avec de nombreuses vignettes 5 fr.

LA CURE DE RAJEUNISSEMENT

par le D^r JEAN FRUMUSAN, AVEC UNE PRÉFACE DE JEAN FINOT

Cet ouvrage vous révélera comment prolonger votre vie au-delà des limites conventionnelles et vous indiquera les moyens de rester : JEUNE, BEAU et FORT

Un fort volume 8 fr.

LA VIEillesse D'HÉLIOGABALE

par ANTONIO DE HOYOS Y VINENT

Le roman de l'Espagne moderne; captivant, troublant, passionnant.

Un fort volume 5 fr. 75.

L'ARBRE GÉNÉALOGIQUE

par ANTONIO DE HOYOS Y VINENT

Le roman de la Luxure et de la Mort; le livre le plus audacieux de l'Espagne contemporaine.

Un fort volume 6 fr. 75.

LA VIE MULTIPLE

par le Prince Bogidar KARAGEORGEVITCH

Recueil de contes et de nouvelles mystérieux et mystiques, émouvants et sincères, populaires et charmants.

Un volume 5 fr.

Collection « VÉRITÉ »

LA VIE DANS LES PLANÈTES	EDMOND PERRIER
CONTES PHILOSOPHIQUES	CAMILLE FLAMMARION
UN FILS DE NAPOLEON I ^{er}	D ^r MAX BIARD
L'AGONIE ET LA MORT DES RACES	JEAN FINOT
PATRIE ET HUMANITÉ	SULLY-PRUDHOMME
Chaque volume élégamment relié	3 fr.

ET N'OUBLIEZ PAS DE LIRE :

LA REVUE MONDIALE

La revue la moins chère - La plus intéressante - La plus vivante - La mieux documentée
La plus éclectique

TOUTES LES REVUES EN UNE SEULE

Le Numéro : 3 fr.

Abonnement : 24 numéros 40 fr.

Spécimen contre 0 fr. 50 — PARIS, 45, Rue Jacob